AQVITANIA

TOME 13 1995

Revue inter-régionale d'archéologie

Aquitaine Limousin Midi-Pyrénées Poitou-Charentes

Revue publiée par la Fédération Aquitania avec le concours financier du Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-Direction de l'Archéologie du Centre National de la Recherche Scientifique, de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III

Sommaire

Editorial	3
A. Coffyn, J. Moreau, JR. Bourhis Les dépôts de Bronze de Soulac-sur-Mer (Gironde)	7
Alain Beyneix, Céline Piot Mobiliers grecs et de tradition grecque dans la vallée de la Garonne et ses abords pendant les Ages du Fer (du VIe au Ier siècle av. JC.)	33
M. A. Magallón, P. Sillières, M. Fincker, M. Navarro Labitolosa, ville romaine des Pyrénées espagnoles	75
A. Bolle, B. Vequaud, D. Codina I Reina, S. Lepetz La nécropole des Champs Rougis, Muron, Charente-Maritime	105
Frédérique Dubreuil La verrerie d'époque romaine à Rom (Deux-Sèvres)	131
J. Roger La nécropole gallo-romaine de la Betoulle (Saint-Maurice-La-Souterraine)	. 155
Pierre Aupert, Robert Turcan Attis et Cybele à Lugdunum Conuenarum (Saint-Bertrand-de-Comminges)	. 179
Michel Kazanskı, Jacques Lapart Quelques documents du Ve siècle ap. JC. attribuables aux Wisigoths découverts en Aquitaine	. 193
Sylvie Fabre-Dupont Maleret Un référenciel pour la céramique bordelaise du Xe au XVe siècle à partir des fouilles d'habitat	. 203
Notes et documents	
Frédéric Berthault Une amphore Dressel 12 timbrée SEX DOMITI au Musée du Périgord	. 269
M. Feugère, G. Vienne Deux puisoirs en bronze de Saintes (Charente-Maritime) (type Eggers 162)	. 273
Elzbieta Dabrowska Insignes du pouvoir épiscopal et abbatial dans l'archéologie funéraire des diocèses pyrénéens français	. 277

Sylvie Fabre-Dupont Maleret

29, cours du Maréchal Foch,

Un référenciel pour la céramique bordelaise du Xe au XVe siècle à partir des fouilles d'habitat

Résumé

Le point de départ de cette étude est l'ensemble de la céramique médiévale de sept chantiers urbains bordelais : au total 92552 tessons répartis en 532 unités stratigraphiques.

Le traitement de ce mobilier par des critères morphologiques et technologiques, en rapport avec les quelques données déjà connues, aboutie à une typo-chronologie que les études statistiques permettent de préciser.

Ainsi apparaissent l'évolution des formes, les phénomènes de diversification et l'émergence des différentes fonctions.

Quelques analyses de caractérisation de pâtes étayent les déterminations de provenance. Ainsi s'esquisse une vision du commerce pour aborder la société sous l'angle de la consommation et de la commercialisation des produits et des ustensiles.

L'ensemble de ces démarches aboutie à la détermination d'un vaisselier et de ses développements progressifs.

Abstract

This research initiated with the study of the medieval ceramics found on seven archeological excavation sites in Bordeaux: a total of 92552 fragments deposited in 532 stratigrafical levels.

The morphological and technological criteria used in the treatement of this fragments in relation to other known facteurs, permitted the establishment of a typo-chronology which statistical studies precisely clarified.

The apprehension of the evolution of forms, the phenomenes of diversification and the emergence of differents fonctions ensued from these studies.

Analyses of the composition of the earthenware confirmed the determination of its origin. This allowed an approach to society from a point of view based on the consumption and the commercialisation of the different elements. 204 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret

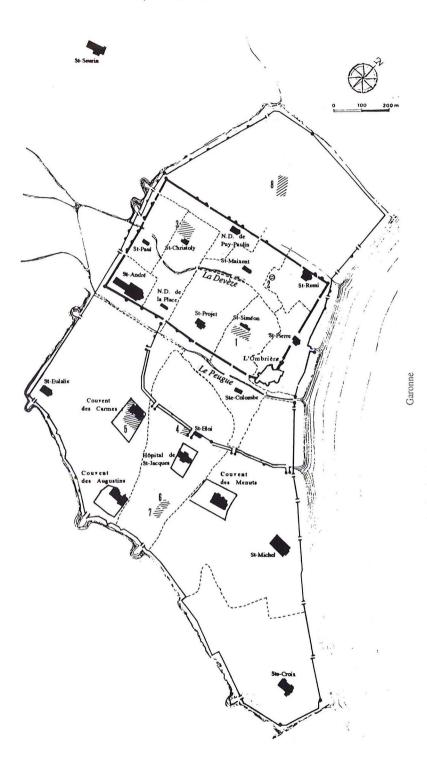


Fig. 1.

Localisation des sites sur le plan de Bordeaux vers 1450 d'après le plan de L. Drouyn.

- 1. Site de la place Camille-Jullian
- 2. Site de la rue Métivier
- 3. Site de l'îlot Saint-Christoly
- 4. Site de l'îlot Canavéral
- 5. Site du couvent des Carmes (Parunis)
- 6. Site de la rue Causserouge 7. Site de la rue Permentade 8. Site de la place Tourny
- --- Délimitation des paroisses

Les sites et la chronologie

Pour établir la typo-chronologie du vaisselier de terre bordelais ¹, nous nous sommes appuyée sur tous les chantiers archéologiques bordelais disposant de niveaux médiévaux du Xe au XVe siècle: place Camille-Jullian, rue Métivier, place Saint-Christoly, îlot Canavéral, îlot Parunis, rue Causserouge, rue Permentade. Ces différents sites archéologiques sont dispersés dans la ville à l'intérieur des trois enceintes successives et offrent une représentativité certaine de la ville médiévale. Le matériel étudié constitue un nombre de tessons de l'ordre de 91552 à partir desquels plus de 7000 fragments de lèvre ont été individualisés. La primauté revient au chantier de la place Camille-Jullian qui comporte toutes les données de chronologie relative sur six siècles et une des plus grandes surfaces fouillées; c'est ce chantier qui donne l'essentiel de sa cohérence à cette étude.

Le site de la place Camille-Jullian (fig. 1 : n° 1)², dépendant de la paroisse Saint-Siméon est situé près du port de la Devèse, non loin du Palais de l'Ombrière. Ce site est occupé à partir du début du Ier siècle, sans interruption jusqu'au XVe siècle. Les niveaux attribués au Xe siècle, repérés lors des fouilles, correspondent à un remaniement total du quartier, symbolisé par des remblais superposés scellant les restes des murs antiques. Ce constat constitue la contre-épreuve archéologique de la rupture historique de la seconde moitié du IXe siècle après laquelle on veut comme effacer l'héritage antique. Les dernières datations sûres données par la fouille étaient un établissement thermal du Ve siècle abandonné au début du siècle suivant. Des maisons s'installent sur ces thermes jusque dans le courant du VIIIe siècle. C'est à partir de ce moment là que la seule occupation attestée durant environ deux siècles est marquée par un très grand nombre de fosses ³ en grande partie scellées par les niveaux de remblais, sur lesquels se met en place le premier habitat médiéval établi de manière précaire. Aux XIIIe et XIVe siècles, l'habitat se multiplie. Au XIVe siècle, une maison appartenant à Arnaud Seguin de Castillon évolue par

- 1. Cet article est issu d'une thèse d'université, La céramique et la ville, le vaisselier hordelais du Xe au XVe siècle à partir des données archéologiques, sous la direction de M. le professeur J.-B. Marquette, Bordeaux III, 1996. Mes plus vifs remerciements reviennent à Pierre Régaldo-Saint Blancard qui m'a initiée à l'analyse céramologique et qui m'a suivie régulièrement tout au long de mes recherches.
- 2. Fouille 1989-1990; resp.: L. Maurin, D. Barraud; surf.: 2000 m². Création d'un parking souterrain. Barraud, 1990, 7-10.
- Le comblement de ces fosses a été étudié par P. Labrouche dans le cadre d'une maîtrise, les datations proposées se situent entre le VIIe et le IXe siècle. LABROUCHE, 1991, 49.

ETATS	Interprétation		Xe			XIe			XIIe			XIIIe			XIVe			XVe	
		D	M	F	D	M	F	D	M	F	D	M	F	D	M	F	D	M	F
30	destruction																		
29	occ. destruction																		
28	occupation																		
27	occupation																		
26	occupation																		
25	habitat																		
24	occupation																		
23	remblai																		
22	construction																		
21	destruction																		
20	habitat																		
19	remblai																		
18	construction, occ.																		
17	destruction																		
16 b	surf. de circulation																		
16 a	remblai																		

adjonction notamment d'appentis qui agrandissent progressivement l'espace bâti. A la fin du XVe siècle, une grande partie de l'îlot cède la place au cimetière paroissial de Saint-Siméon ⁴. De fait, la chronologie relative du site de la place Camille-Jullian s'arrête au XVe siècle.

Ce chantier a donc permis d'établir les bases d'une chronologie relative fondée sur la stratigraphie (fig. 2). Disposant de séquences stratigraphiques aussi complètes, l'étude du mobilier menée avec l'appui de méthodes statistiques visualisant les pourcentages des différentes classes céramiques, nous a permis d'aboutir à des résultats statistiquement représentatifs et la céramique prise dans cette chronologie relative nous a servi à dater des contextes jusque-là inconnus ou mal connus mis au jour par des fouilles plus ponctuelles en surface comme en chronologie.

Pour les niveaux situés entre le Xe et le XIIe siècle, nous sommes dépendante de la datation proposée par les archéologues, car nous ne disposons d'aucune référence ou de site comparable dans la région, mises à part les fouilles de l'Ermitage à Agen ⁵ pour lesquelles nous disposons de datations dendrochronologiques au Xe siècle. Un autre chantier bordelais nous apporte des indications sur du matériel du Haut Moyen Age retrouvé dans des fosses dépotoirs : le site de la rue Métivier (fig. 1 : n° 2) ⁶ situé dans la paroisse Saint-Rémi, à la limite occidentale de la paroisse ⁷.

En revanche, pour les XIIIe-XVe siècles, il existe des sites de production connus : notamment Lormont ⁸ et Marmande ⁹ pour le XIIIe siècle, et Sadirac ¹⁰ ou Bergerac ¹¹ pour les XIVe et XVe siècles. Le chantier Camille-Jullian a permis de compléter les références de ces ateliers. De même des relations ont pu être établies avec les autres sites bordelais : place Saint-Christoly ¹² (fig. 1 : n° 3), îlot Canavéral (fig. 1 : n° 4) ¹³, îlot Parunis (fig. 1 : n° 5) ¹⁴ avec la mise au jour des vestiges de l'ancien couvent des Carmes ¹⁵, rue Causserouge

(fig. 1 : n° 6) ¹⁶ et rue Permentade (fig. 1 : n° 7) ¹⁷ pour un habitat privé du XIVe siècle. Nous disposons aussi de textes qui nous renseignent sur une des maisons du site de la place Camille-Jullian, la maison d'Arnaud de Castillon attestée en 1370 ¹⁸.

La réflexion sur le vaisselier bordelais de la fin du Moyen Age s'est nourrie de comparaisons avec les lieux de production proches de Bordeaux (Lormont et Sadirac). Il semble qu'une grande partie de la vaisselle céramique des niveaux des XIVe-XVe siècles retrouvée dans la ville provienne du centre potier de Sadirac. De même, la connaissance des divers sites de production plus ou moins éloignés, permet d'appréhender des échanges commerciaux entre Bordeaux et les régions environnantes : Marmande,



Chronologie relative et datations de chantier cumulant tout le matériel observé. Site de la place Camille-Jullian, des états 16 à 30.



- 4. Faravel, 1989, 3.
- 5. Fouilles de R. Boudet en 1993.
- 6, Fouille 1991; dir.: D. Barraud; surf.: 100 m². Destruction d'un immeuble. Barraud, 1991, 14.
- 7. Drouyn, 1874, 180.
- 8. RÉGALDO, 1990, 99-111.
- 9. Fabrie-Dupont, 1991b, 119-176.
- 10. Travaux Régaldo, 1979-1990.
- 11. Laborie, 1984, 239-257.
- 12. Fouille 1974, dir.: A. Debord, surf.: 2000m². Création d'un parking souterrain. SRA, Archives, Debord, Gauthier, Rapport de fouille, 1981, Saint-Christoly.
- Fouille 1992, resp.: M.-C. Lerat-Hardy, surf.: 500 m², Création d'un immeuble avec parking souterrain. LERAT-HARDY, 1991, 23-26.
- Fouille 1987, resp.: M.-A. Gaidon-Bunuel, surf.: 2000 m². Création d'un immeuble avec parking souterrain.
- 15. Zieglé, 1988, 49-52.
- 16. Fouille 1988, resp. : M.-A. Gaidon-Bunuel, surf. : 500 m². Création d'un immeuble. Gaidon, 1988, 11-14.
- Fouille 1991, resp.: M.-A. Gaidon-Bunuel, surf.: 500 m². Création d'un immeuble. Gaidon, 1991, 20-22.
- 18. Faravel, 1989, 7-8.

206 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret

	C. Jullian	Canavéral	Causserouge	Métivier	Parunis	Permentade	St-Christoly
Хe	1	33654000	STATE OF THE STATE OF	0	AND DESCRIPTION		System constitution
XIe	0	nakan kanak	Manual Control	100		SALE CONTRA	
XIIe	7	ATT 1882					
XIIIe	9		2	A SERVICE	1	1	0
XIVe	1176	130	2264	10000000	1203	497	350
XVe	538	1026	832		86	1846	188

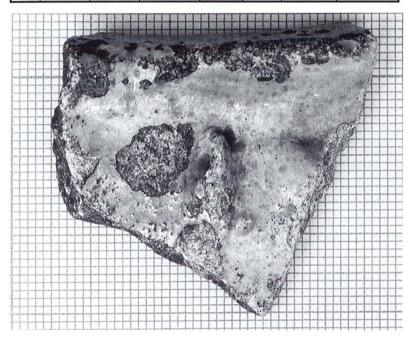


Fig. 3.

Tableau du nombre de tessons glaçurés par site et par siècle.

Fig. 4.

Fragment revêtu d'une glaçure jaune (BCJ 2326).

Bergerac, et même les Charentes avec la Saintonge et Barbezieux. En revanche, aucun atelier connu n'est antérieur au XIIIe siècle, ou bien les sites de production sont très mal datés. Les recherches sur les sites de production étant récentes et les synthèses manquant encore, la mise au jour des niveaux bien stratifiés du site Camille-Jullian est un outil indispensable à la réalisation d'une étude sur la céramique bordelaise des niveaux allant du Xe au XIIe siècles qui sont assez bien définis. L'apparition de la glaçure est aussi un marqueur chronologique important et si l'adoption généralisée de la glaçure se fait dans la région vers la fin du XIIIe siècle, on compte néanmoins à partir du début du XIIe siècle à Bordeaux, une faible présence de céramique glaçurée sur de petits tessons très fragmentés (fig. 3). A partir de la seconde moitié du XIIIe siècle, la présence de la glaçure est plus régulière, toujours posée sur une pâte grossière, a priori peu appropriée à ce revêtement, sans homogénéité de couleur ni de technique 19. L'unité d'un groupe n'apparaît donc pas nettement, ce n'est pas une production homogène. Le nombre très restreint de témoins et l'absence d'homogénéité de ce groupe laisse peut-être présager moins une production locale que les hasards du

commerce. Ainsi, un tesson de la seconde moitié du XIIIe siècle, fragment de lèvre avec un départ de bec (fig. 4), appartenant probablement à une cruche ou un pichet, couvert d'une glaçure uniforme jaune, pour lequel l'élément colorant est l'antimoine, n'est pas sans ressembler à des productions de la région parisienne ²⁰.

Pour chaque chantier, l'approche du matériel a été de prendre toutes les unités stratigraphiques en considération, quelle qu'en soit la nature. Pour cela, il s'agissait de déterminer dans une analyse critique ce qui est propre à l'unité stratigraphique ou à un ensemble de couches, à un état ou à une phase et de proposer des datations. Cette analyse critique est fondée sur une observation qualitative aussi bien que quantitative. Nous nous sommes particulièrement attachée à faire en sorte que les données statistiques soient facilement compréhensibles, en les exprimant de préférence sous forme de graphiques significatifs plutôt que de tableaux de chiffres.

Les calculs ont été faits en nombre minimal d'individus, en prenant en compte les tessons de lèvres après recollage. Le raisonnement statistique a été limité aux formes reconnues. et ce sur tous les chantiers et en fonction de la chronologie. Seuls quelques groupes de production ont fait l'objet de calculs de statistiques, parce que leur identification était constante et sans aucune ambiguïté. Toutes les unités stratigraphiques étudiées de tous les chantiers bordelais ont été regroupées par tranche chronologique de durées variables en fonction du degré de signification des évolutions constatées et du nombre de tessons concernés : Xe, XIe, XIIe siècles : début, milieu, fin des XIIIe, XIVe et XVe siècles. En effet la céramique des périodes les plus hautes ne connaît pas de modifications régulières, elle ne suit pas rapidement les modes ; si certains types de céramique apparaissent et disparaissent durant une période relativement courte, d'autres persistent pendant un, deux ou trois siècles. Ce regroupement des unités stratigraphiques en ensembles chronologiques tous sites confondus, tend à amoindrir la particularité d'une unité stratigraphique donnée ou d'un site, pour arriver à définir le référenciel bordelais.

Ces données sont l'objet d'une double exploitation, soit dans une perspective diachronique, soit dans une perspective synchronique. La première permet de percevoir l'émergence, l'évolution quantitative et la disparition d'une catégorie,



Analyse des «premières» glaçures que j'ai effectuées au CRIAA avec P. Guibert (CNRS), FABRE-DUPONT, 1991A, 65-70.

Pichet de type A, pichet de Rouen, Nicourt, 1986, 117 et 263. Pichets de production de l'He de France, Rey-Delqué, 1992, 102 et 127.

d'un type ou d'une forme ; elle est exprimée le plus souvent sous la forme de courbes et d'histogrammes superposés. La seconde donne les proportions à un moment donné entre les différents types et autorise donc des comparaisons entre différents moments et différents chantiers ; elle est exprimée sous la forme de secteurs. On peut distinguer les tessons sur la base de différents critères : catégories, formes et groupes de production ²¹.

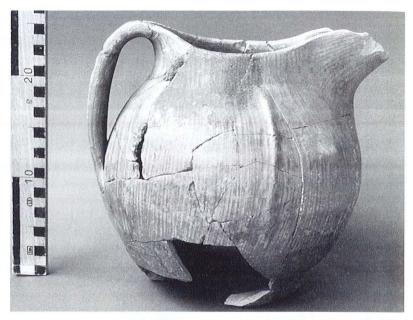
Les catégories céramique

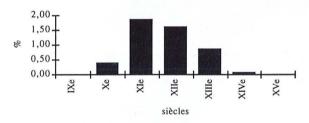
L'ordre de numérotation des catégories est dans l'ordre de la reconnaissance la plus aisée lors de l'étude par unité stratigraphique, et non selon un ordre chronologique. Les céramiques ont pu être classées par catégorie en fonction de la texture de la pâte, de la technique de façonnage, de la couleur, du traitement de surface. Le mode de cuisson n'est pas un critère discriminant, car toutes les céramiques trouvées à Bordeaux durant la période étudiée ont été cuites selon le même mode de cuisson : le mode A d'après M. Picon ²². Ce critère ne permet donc pas de distinction. Ce type d'observation sur le mode de cuisson semble être particulier au Bordelais à la différence des observations faites dans d'autres régions, où les cuissons réductrices ²³ sont majoritaires dans les périodes les plus hautes, et la cuisson oxydante ne semble se généraliser qu'à partir du moment où l'on utilise la technique de glaçurage.

Ces catégories correspondent à des grands groupes car il est quelquefois très difficile de différencier une catégorie d'une autre. Aussi, certaines catégories n'apparaissent-telles qu'après identification des formes à partir desquelles on a pu retrouver certaines techniques de façonnage, ou certaines couleurs de pâte propres à certaines formes.

Catégorie 1 : céramique à pâte rouge polie

Elle se définit par une pâte fine, très riche en micas, rouge foncé, par des surfaces polies, par une morphologie assez uniforme (fig. 5). Il s'agit essentiellement de vases à liquide : des cruches. Dans les niveaux archéologiques bordelais, cette pâte rouge diffère fondamentalement de la masse des autres tessons qui sont de couleur claire à fort dégraissant. Elle est en pourcentage très faible par rapport au reste : toujours moins de 2 % (fig. 6). Elle est cependant constante tout au long des Xe-XIIIe siècles. Ces arguments font penser non à une production locale mais à une importation. La provenance exacte n'en est pas déterminée.





Les pièces de cette catégorie s'apparentent à la tradition méridionale du «pégau» ²⁴, fort peu représentée dans la région bordelaise et plus au nord. En 1899, Jean de Saint-Venant ²⁵ a fait une "étude de géographie céramique" sur les "anciens vases à bec"; il répertorie et reporte sur une carte de France les régions plus ou moins concernées. Sa définition du "pégau" est très large et c'est une ambiguïté dont notre époque a hérité: pour lui, il s'agit de tout vase à bec verseur "ponté" — pichet, cruche ou autre vase à liquides, toutes tailles et tous gabarits confondus, et ce depuis l'Antiquité.

Fig. 5.

Catégorie 1. Cruche à bec verseur en pâte rouge décorée de cordons unis, de tétons et entièrement polie, trouvée dans une fosse du site Camille-Jullian (BCJ 4052).

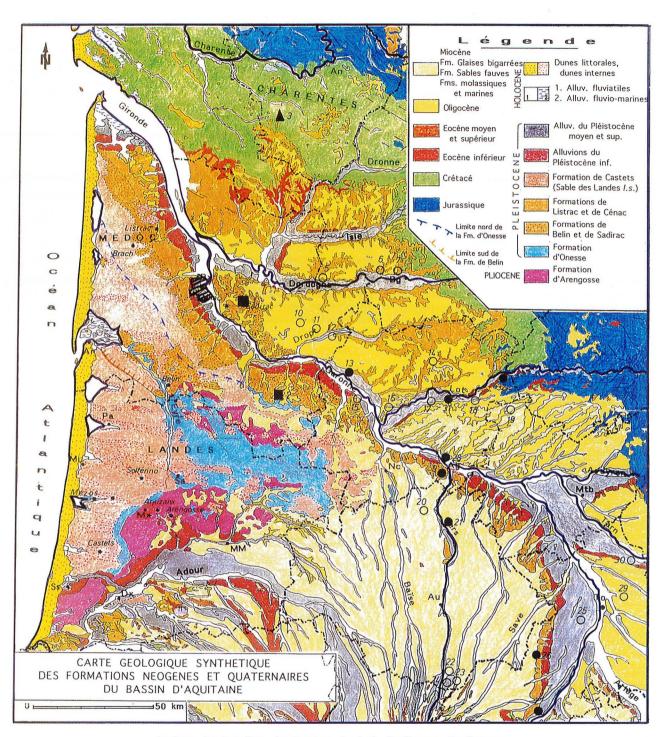


Histogramme de la proportion de céramique rouge polie par siècle, exprimée en pourcentage.



- 21. Ils se définissent par l'identification de la pâte, des techniques de façonnage, des traitements de surface, à un site ou à une aire de production connus par ailleurs. C'est la corrélation des données typologiques et technologiques qui est révélatrice de manière plus juste que les seules catégories de céramiques, de l'existence de véritables groupes de production. CATIMIA, 1993, 132-133.
- 22. Post-cuisson oxydante, Picon, 1973, 64.
- 23. Leenhardt, 1989, 79. Fabre-dupont, 1991b, 125. Ou Guilhot, 1995, 10.
- 24. Ce mot est utilisé pour désigner toutes les cruches à bec verseur rapporté et souvent on lui attribue un usage funéraire, mais on ne peut plus l'utiliser actuellement.
- 25. SAINT-VENANT, 1899, carte pages 26 et 27.

208 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret



Ag: Agen - An: Angoulème - Ar: Arcachon - Au: Auch - Ba: Bayonne - Bg: Bergerac Bx: Bordeaux - Dx: Dax - M i: Mimizan - M M: Mont de Marsan - Mtb: Montauban Mx: Morcenx - Pa: Parentis - Sa: Sabres - Ss: Soustons- To: Toulouse

Fig. 7.

Carte de répartition des sites de production ou de consommation où l'on rencontre de la céramique à pâte rouge polie ($n^{\circ}4$ à 32), sur fond de la carte géologique établie par J. Dubreuilh (BRGM). Sont indiqués en plus sur cette carte les sites de production de Sadirac ($n^{\circ}1$), de Bazas ($n^{\circ}2$) et de Lamérac ($n^{\circ}3$).

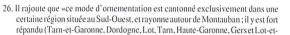
Ν°	Sites	Légende	Sites de	Datation proposée	Références	Définition géologique
1	Sadirac (33)		production	XIVe-XXe	Travaux REGALDO	Formation de Sadirac
2	Bazas (33)		production	XIVe	FABRE-DUPONT, 1992	Formation de Sadirac
3	Lamérac (17)	A	production	XIVe-XVe	Prospections JL. THILLARD	Eocène inf. à moyen
4	Périgueux (24)	0	consommation	Xe-XIIIe	LACOMBE, 1979, 1981B	Terrasses fluviatiles
5	Montcaret (24)	0	consommation	XIIe	Musée de Montcaret	ou
6	La Force (24)	0	consommation	Xe-XIe	BRAQUEHAYE, 1965	dépôts récents
7	Bergerac (24)	0	consommation	XIIe-XIIIe	Musée d'Aquitaine	holocène
8	Sarlat (24)	0	consommation	XIe-XIIIe	LACOMBE, 1981A	
9	Daubèze (47)	•	production	Xe-XIIe	JEREBZOFF, 1984	
10	Sauveterre-de-Guyenne (33)	0	consommation		Prospections M. SIREIX	Molasses
11	Rimons (33)	0	consommation	XIIe	Sondage BIZOT (SRA), 1992	carbonatées
12	Monségur (33)	0	consommation	XIIIe	Sondage GASSIE, 1993	
13	Marmande (47)		production	XIIIe	FABRE-DUPONT, 1991B	Terrasses fluviatiles
14	Cancon (47)	0	consommation		GARNIER, 1973/74	
15	La Mas d'Agenais (47)	0	consommation	Xe-XIIe	JACQUES, 1995	
16	Clairac (47)	0	consommation		REGINATO, 1981	
17	Sainte-Livrade (33)	0	consommation	XIVe	Renseignement GARNIER	Terrasses fluviatiles
18	Penne d'Agenais (47)	0	consommation	XIVe	Sondage TURC (SRA), 1990	
19	Montaigut (82)	0	consommation	Xe-XIVe	HENSEL, 1970	
20	La Romieu (32)	0	consommation	XIVe-XVe	UGAGLIA, 1984	
21	Lectoure (32)		production	XIe-XIIe	CAUUET, 1987	Molasses carbonatées
22	Panassac (32)	0	consommation	XIe-XIIe	LASSURE, 1975B	
23	Saint-Blancard (32)	0	consommation	XIVe	LASSURE, 1976B	Molasses miocènes
24	Mont d'Astarac (32)	0	consommation	XIVe	LASSURE, 1976A	
25	Villeneuve-Tolosane (31)	0	consommation		ARRAMOND, 1985	Terrasses fluviatiles
26	Lahage (31)	•	production	av. XIIIe	COSTES, 1987	Pléistocène ancien
27	Palaminy (31)	•	production	Xe	BROECKER, 1986	Dépôt récent olocène
28	Agen (47)	•	production	XIIe-XIIIe	JACQUES, 1995	Terrasses fluviatiles
29	Mons (31)	0	consommation	XIVe	BACCRABERE, 1972	Molasses miocènes
30	Buzet-sur-Tarn (31)	0	consommation	XIe-XIIe	LASSURE, 1975A	Alluvions fluviatiles
31	Villeneuve-sur-Lot (47)	•	production	XIVe-XVe	Renseignement GARNIER	Terrasses fluviatiles
32	Cézérac (47)	•	production	XIe-XIIe	LACOMBE, 1986A	Terrasses fluviatiles

Dans ce vaste ensemble, il différencie un type particulier, "type Montauban", morphologiquement tout à fait analogue à la forme qui nous occupe et doté du même décor : "cordons en saillie", "gros mamelons" (ou "macarons") disposés autour de la panse 26. C'est à ce type particulier que nous réservons le terme de cruche polie différenciant les autres formes qu'il répertorie entre pichets et cruches.

On connaît aujourd'hui des pièces comparables en Périgord et le long de la vallée de la Garonne jusqu'au Toulousain où elles semblent particulièrement abondantes : en Dordogne 27, dans le sud-est de la Gironde, en Lot-et-







répartition géographique.

27. Les vases trouvés à la Force sont des pégaus à bec ponté et décorés de tétons. La datation proposée par rapport aux tombes bâties en briques dans lesquelles le matériel a été trouvé est Xe-XIe siècle. C. Braquehaye émet l'hypothèse d'une «fabrique de poteries établie dans les environs de Montauban» tout comme semble le signaler J. de Saint-Venant dans sa cartographie des pégaus. A Périgueux, on en observe aussi dans le matériel provenant des fouilles de la Porte Normande et du Centre National de Préhistoire à Périgueux, dirigées par C. Girardy-Caillat en 1990, et dans celles du Couvent des Cordeliers dirigées par M.-C. Hardy en 1988.

Garonne)», p. 15. On remarquera, dans l'inventaire donné fig. 8, la même



Légende de la carte de répartition. 210 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret

Garonne, dans le Tarn-et-Garonne, dans le Gers ²⁸, en Haute-Garonne et même dans l'Aude ²⁹. A partir de ces données essentiellement bibliographique nous avons établi une carte de répartition (fig. 7 et 8).

Pour autant qu'on puisse le savoir, ces vases ont en général fabriqués dans des pâtes micacées. Ce genre d'inclusions apparaît préférentiellement dans des alluvions récentes, des limons d'inondation. Or la plupart des sites de production céramique utilisant ce genre de pâte, comme Montayral ³⁰ ou Marmande ³¹, sont à proximité de rivières, près du talus dont le potier a tiré sa terre. C'est sur les terrasses fluviatiles que l'on a une concentration de sites (fig. 6). Ce sont des terres d'accès facile, ce qui conforterait l'idée d'une large aire de production plutôt que celle d'un grand centre potier. Ces limons d'inondation, si faciles d'accès dans la vallée de la Garonne, ou celle du Lot ou encore de la Dordogne ³², n'existent pas à Bordeaux ni à Bazas en raison de la transgression flandrienne : ils se trouvent à 12 mètres au-dessous du sol.

Tous les rapprochements que l'on peut faire tendent à situer l'origine de cette catégorie vers l'est ou le sud-est du Bordelais. On possède néanmoins quelques éléments de datation dans ces régions pour ces cruches en pâte rouge polie : les fours de Palaminy en Haute-Garonne ont été datés du Xe siècle par archéomagnétisme 33, les fours de Saint-Geny (Lectoure), des XIe et XIIe siècles, par archéomagnétisme aussi ³⁴. Ces datations montrent, sans aucun doute possible, une perduration de ces productions sur au moins trois siècles. Hors des lieux de production, susceptibles de fournir ce genre de chronologie absolue, les principales bases de datation avancées le sont d'après la présence ou l'absence de glaçure, la frontière étant en général située à la fin du XIIIe siècle ³⁵, rarement d'après des critères typologiques ³⁶. Interviennent parfois des arguments stratigraphiques de chronologie relative. C'est le cas dans les fosses ou silos, mais aucune évolution n'est notable. En revanche, les trois phases d'occupation distinguées à Montaigut fournissent quelques enseignements ³⁷: les cruches polies sont abondantes et uniformes dans l'état 1 38, plus diverses dans l'état 2 39 et tendent à disparaître dans l'état 3⁴⁰. En définitive, en l'absence de rapprochement avec d'autres types de matériel typochronologiquement fiables ou de datation archéomagnétique, ces vases polis sont très difficiles à dater, en raison de leur manque d'évolution.

Y-a-t-il un ou plusieurs centres de production, successifs ou contemporains, pendant ces trois siècles et peut-on envisager de les localiser? Les différences de pâtes observées lors de leur caractérisation ⁴¹ entre les différentes séries étudiées correspondent à une différence de chronologie: un

groupe dans les XIe-XIIe siècles et un groupe dans le XIIIe siècle : soit que les mêmes officines aient approvisionné le marché et qu'au cours de leur activité elles aient changé de terre ou de mode de préparation des pâtes ; soit qu'il s'agisse de deux provenances différentes et que les sélections commerciales introduisent une connotation chronologique. On pourrait envisager que cette céramique est produite dans différents ateliers d'une même aire culturelle.

Catégorie 2

Céramique à pâte dégraissée, décorée de bandes de peinture rouge ou céramique charentaise

La pâte est dégraissée, de couleur blanche, décorée de bandes de peinture rouge (fig. 9). Il s'agit essentiellement de vases à cuire, des marmites. Décorées de peinture rouge elles se présentent en deux couleurs de pâtes, tantôt blanche, tantôt brune. La pâte est très argileuse, de texture très compacte, très



- 28. A Lectoure, les fours ont été datés par archéomagnétisme des XIe et XIIe siècles. Il a été trouvé une «grande quantité de cruches ou pégaus à bec ponté et de pots globulaires ou oules. D'autres formes moins fréquentes se rencontrent également. Elles sont de couleur grise ou orangée. Ces céramiques sont à rattacher à la production de ces fours». CARUET, 1987.
- DAUZAT, 1983, 1984. BAUDREU, 1985. Les cuissons sont plutôt de type réducteur et les datations situées surtout entre le XIe et le XIIe siècle sont approximatives.
- 30. Alain Τυκο (Service Régional de l'Archéologie d'Aquitaine jusqu'en 1995) qui assurait un suivi des travaux dans la vallée du Lot, a remarqué qu'à Penne d'Agenais, Sainte-Livrade, Cap du Bose, Orgueil, Clairac et autres sites tuiliers ou potiers, ce sont les limons du Lot qui ont été utilisés.
- 31. Fabre-Dupont, 1991b, 130-131.
- 32. Limons d'inondation (ritziens, de décantation), les fours se trouvent sur les premières terrasses non inondables. Cf. carte géologique de J. Dubriaul. II (fig. 7 et 8).
- 33. Вкоескек, 1986, 121.
- 34. Сапиет, 1987.
- 35. Lassure, pour Panassac, Saint-Blancard, le Mont-d'Astarac, Saint-Maur, Conques (Buzet-sur-Tarn); UGAGLIA et POUSTHOMIS pour La Romieu; Costies pour Lahage; Валюкей pour Saint-Andrieu (Fenouillet du Razès).
- 36. Broecker, 1985, 73-92. «Les techniques de fabrication demeurent à peu près inchangées tout au long des siècles du Moyen Age. On est obligé le plus souvent de se contenter de fourchettes larges séparant le Moyen Age en deux périodes historiques XIe-XIIe siècles puis XIIIe-XIVe siècles également distinctes d'ailleurs par d'autres aspects: apparition des formes ouvertes courant ou fin XIIIe, apparition également tardive des céramiques glaçurées».
- 37. Hensel, 1970, 13-53.
- 38. «Le type le plus fréquent est une cruche trapue à pâte rouge, à fond légèrement bombé, pourvue d'un bec ponté et d'une anse large formée d'un rouleau d'argile aplati. La surface de ces pièces couleur rouge bronzé, a été soigneusement lissée à l'aide d'un outil qui a laissé des rangs de petits traits serrés, en position horizontale ou verticale». Cet état est daté approximativement entre le Xe et le XIIe siècle. Rappelons qu'une pièce entière en provient et qu'elle est en tous points semblable à celle de Bordeaux.
- 39. Présence de fragments isolés de vases glaçurés, deux monnaies de la fin du XIIe siècle et de la première moitié du XIIIe. La datation proposée est XIIe-XIIIe.
- «La glaçure est de plus en plus importante» ; une monnaie datée de la seconde moitié XIVe siècle. La datation proposée est le XIVe siècle.
- 41. Fabrie-Dupont, 1991a, 77-86.

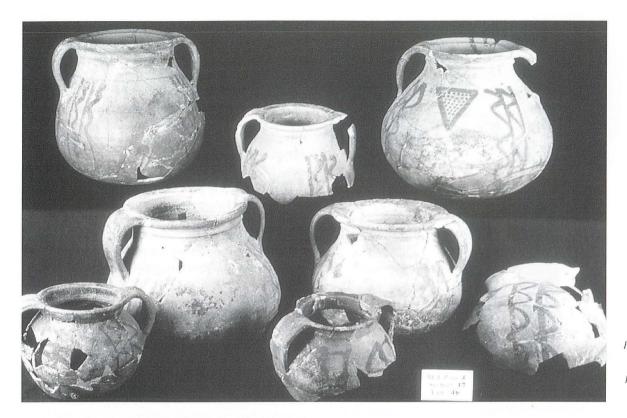


Fig. 9.

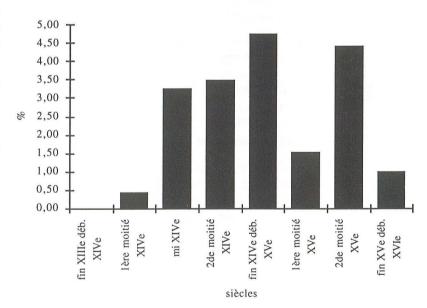
Catégorie 2. Marmites à bandes de peinture rouge (BCJ Fait 46) (photo F. Bunuel).

Fig. 10.

Pourcentage des tessons décorés de bandes de peinture rouge par tiers de siècle.

dense, assez chargée en inclusions. On la rencontre dans des niveaux du XIVe et du XVe siècle (fig. 10). Seule cette production de vases à cuire continue à utiliser une pâte dégraissée alors que le reste du matériel est en pâte fine.

Des productions contemporaines et similaires ont été repérées à Lamérac en Charente 42. Un puits a été "fouillé" par les habitants. Son comblement est du XIVe siècle. Des analyses pétrographiques ont été entreprises pour comparer les pâtes 43. Après quelques analyses, l'hypothèse de l'attribution à Lamérac de cette production de marmites du XIVe siècle semble bien se confirmer (cf. fig. 7 et 8, n° 3). Le site de Lamérac est situé à la limite de deux formations géologiques 44. Le village actuel est sur le substratum du Campanien (C6e) 45 : c'est un calcaire graveleux, jaunâtre, riche en fossiles (rudistes et orbitoïdes). Le calcaire n'est composé que de 5 % d'argile. C'est un cortège avec une dominante de smectite, et seulement 10 à 20 % d'illite et 10 % de kaolinite. A la limite de la commune apparaissent les formations détritiques tertiaires du Lutécien (e5) composées de galets de quartz et surtout de sables feldspathiques argileux dans des poches d'argiles vertes ; l'argile est très plastique, sans aucun fossile, silteuse, riche en smectite (50 à 60 %) avec 30 à 40 % de kaolinite et 10 à 20 % d'illite. On peut penser que l'argile utilisée pour faire les vases est plutôt issue



- 42. Découvertes et analyse provisoire : J.-L. TILHARD, P. RÉGALDO.
- 43. Fabre-Dupont, 1991a, 71-76.
- 44. Renseignements Nicole Platra (géologue au CRIAA).
- 45. Cf. carte géologique de Barbezieux au 1/50.000e.



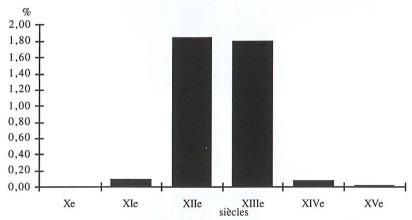


Fig. 11.

Catégorie 3. Coupe d'une céramique à pâte chamottée-Bordeaux Camille-Jullian.

Fig. 12.

Catégorie 3.
Proportions de
céramique à pâte
chamottée exprimée en
pourcentage, sachant
que ce n'est qu'un
comptage approximatif
des tessons en pâte
chamottée. On a
privilégié les fragments
les plus représentatifs
de forme.

des formations détritiques tertiaires du lutécien dont la composante argileuse est beaucoup plus importante que celle du substratum du Campanien.

Remarquons qu'aucune trace de glaçure n'a jamais été observée sur aucun vase laméracais. Cette observation ne fait que renforcer notre interrogation sur l'«antipathie» de la glaçure et des pâtes à fort dégraissant.

Catégorie 3 Pâte chamottée

Cette catégorie est constituée par des vases à paroi très épaisse (fig. 11). Dans la pâte crue a été incluse de la chamotte ⁴⁶. Dans ce groupe, ont pu être recensées des formes de très grand gabarit : jarres, lessiveuses (orifice en bas de panse), couvercles de grande taille aussi. Le rajout d'une chamotte aussi grossière ne paraît se justifier que pour résoudre un certain nombre de problèmes techniques liés à la taille des vases et à l'épaisseur de leur paroi. C'est une pâte qui une fois cuite et enfouie dans les niveaux archéologiques s'effrite très facilement. Son ramassage lors de la fouille ne peut se faire en intégralité, une partie seulement est conservée, le reste est irrécupérable.

Ce type de pâte est présent dans les niveaux archéologiques depuis au moins le IXe siècle, on en trouve jusqu'à la fin du XIIIe (fig. 12).

Groupe de production ou groupe technique? La pâte chamottée est davantage une technique de fabrication et ne relève pas systématiquement d'un lieu de production précis. On rencontre ce type de pâte un peu partout sur les chantiers français. De toute manière, nous ne disposons d'aucun élément pour attribuer cette céramique à un éventuel centre de production; cette idée est confortée par la longueur de vie de ce type de fabrication. Aucun atelier n'a livré de fragment de ce type, jusqu'à présent.

Catégories à pâte grossière des Xe-XIIIe siècles (4, 5 et 6)

Ces catégories ont une même texture de pâte : grossière, très chargée en dégraissant. La pâte est de couleur claire (variant du rosé au crème) et le mode de cuisson est toujours de type A. Malheureusement par manque de moyens financiers, aucune analyse chimique n'a pu être effectuée sur les pâtes bordelaises, et nous ne pouvons déterminer si la couleur de la pâte est fonction de la faible quantité de fer, de la température de cuisson, ou encore de la teneur en calcaire des terres.

La gamme de variation est très grande, ces pâtes contiennent une très forte proportion de dégraissants de toute granulométrie, la matrice argileuse est très difficile à caractériser. On n'y distingue pas de groupe de production. On a le sentiment d'être en présence d'une céramique locale, issue de plusieurs petits ateliers sans spécificité nette de techniques, de formes ou de pâtes, et sans évolution nette ⁴⁷. La terre utilisée est un limon argileux que l'on trouve un peu partout en surface. Certains géologues croyaient même qu'il était impossible de tourner et de cuire une terre telle que celleci, pourtant les potiers médiévaux l'ont fait ⁴⁸!

Les épaisseurs de parois se révèlent avoir une tendance évolutive, en même temps que significative des régressions ou des progrès du façonnage (fig. 13). Les épaisseurs augmentent progressivement jusqu'à la fin du XIIe siècle, où elles arrivent à leur paroxysme: 6,5 mm de moyenne pour des vases d'une taille presque toujours inférieure à 30 cm. Elles commencent à diminuer à partir de la première moitié du XIIIe siècle et très nettement dans la seconde moitié du même siècle, où l'on perçoit même une évolution de couche à couche.

- ECHALLIER, 1984, 14. La chamotte est de la terre cuite broyée et transformée en poudre grossière.
- 47. Régaldo, 1989, 54.
- La terre des pots de Marmande, pâte A, est aussi un limon de surface. Analyse faite avec J. Dubreuilh (BRGM). FABRE-DUPONT, 1991B, 130.

Peu de différences techniques sont perceptibles dans le matériel céramique du Xe au XIIIe siècle. En revanche, la typologie apporte un témoignage un peu plus précis. Dans les périodes les plus récentes, apparaissent certaines formes spécifiques, encore sont-elles relativement rares. L'étude typologique a permis de mettre en évidence des évolutions technologiques sensibles, identifiées ici sous les noms de catégories 4, 5 et 6.

Catégorie 4

Retrouvée du Xe au XIIe siècle, cette catégorie est mise en évidence par des vases qui n'ont aucun traitement de surface particulier. Ils sont à l'état brut. Ils ne possèdent aucun décor de quelque nature que ce soit. La forme des vases est simple avec très peu de garnissage. La taille est moyenne. On imagine mal pouvoir monter une grande pièce avec une pâte aussi rugueuse. Ces formes sont très peu variées : des pots ou des cruches, dont la seule différence est l'ajout éventuel d'un bec, les panses et les cols se confondant dans une même médiocrité technique. Sont systématiquement évitées toutes les formes ouvertes, toutes les formes nettement fermées, toutes les formes de petite taille et même celles de grande taille, autrement dit tout ce qui demanderait une certaine aisance de tournage. Les becs rapportés ne sont pas tournés comme il sera d'usage à partir du XIIIe siècle, mais simplement modelés. Les anses elles-mêmes se font rares, tous les témoignages suffisamment complets renvoyant à des cruches.

Les pâtes céramiques sont grossières, dans des gammes de couleur plutôt claires. La matrice argileuse blanche est abondamment chargée en inclusions sableuses naturelles, qui donnent un aspect granuleux, notamment à la surface des vases où les grains percent l'épiderme des parois (fig. 14). L'importance du dégraissant s'accroît avec le temps, soit qu'il soit plus abondant, soit qu'il tende à une granulométrie plus forte.

Des digitations nombreuses, positionnées sur le fond, mais aussi à différents niveaux des parois — ce dernier point marquant une différence par rapport aux productions antérieures —, se mélangent avec des traces de tournage (fig. 15). Cela semble indiquer une technique de façonnage mixte alternant modelage et tournage, plausiblement sur une tournette, du moins un tournage lent. Sans aller jusqu'à dire que le tournage prend la place de la finition des vases — car en fait il s'agit d'une seule et même méthode impliquant l'alternance des deux techniques —, il faut remarquer qu'il n'y a plus aucun travail postérieur au façonnage, ni tournassage, ni enlèvement de matière d'aucune sorte, ni une quelconque reprise de la base des vases : en fait il n'y a aucune

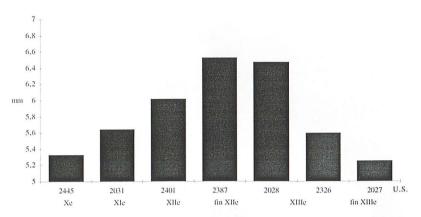


Fig. 13.

Epaisseur moyenne des parois, mesurée sur 100 tessons de panse par US, non trop proche du fond, pris au hasard à l'intérieur des US les plus abondantes du site Camille-Jullian dans le secteur 4.

N'ont été pris en compte que les tessons en pâte grossière, à l'exclusion de la céramique rouge polie.

(US 2445 = état 16a ; 2031 = état 19 ; 2401 = état 20 ; 2387 = état 22 ; 2028 = état 23 ; 2326 = état 24 ; 2027 = état 24).



finition. Les intérieurs restent bruts, les extérieurs à peine lissés sur le tour. Ajoutons à ce constat l'absence totale de décors en relief, rapportés ou incisés. Le travail est pour le

moins sommaire.

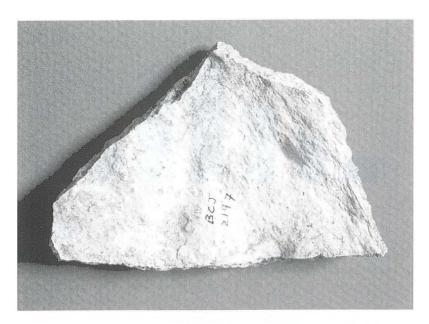
Catégorie 4. Vue de dessus d'un tesson en pâte grossière, les

Fig. 14.

grains percent l'épiderme du vase. Bordeaux Camille-

Jullian.

214 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret



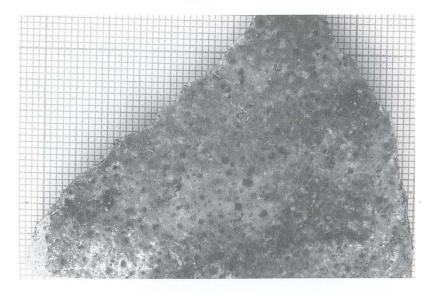


Fig. 15.

Catégorie 4. Vue de la paroi interne d'un tesson en pâte grossière, avec traces de doigts allant du centre vers les extrémités pour aplatir la pâte, au centre quelques traces de tournage (BCJ 2359).

Fig. 16.

Catégorie 6. Tesson en pâte grossière recouvert de glaçure mouchetée (BCJ 2025).

Catégorie 5

Retrouvées au XIIIe siècle, les pâtes sont toujours des pâtes grossières, mais un affinement général des techniques de façonnage est sensible : les parois sont moins épaisses ; il n'y a plus superposition de traces de modelage et de tournage, mais uniquement des stries de tournage un peu plus régulières.

Parallèlement, les formes commencent à se diversifier, en particulier les lèvres ; les becs sont tournés. C'est le début d'une véritable renaissance technique, peut-être liée à l'adoption d'un nouveau modèle de tour.

Catégorie 6

La pâte est encore chargée en inclusions, elle est blanche à cœur gris bleutée. Les parois, encore un peu épaisses, sont signe d'une technique de façonnage évoluée. Les stries de tournage sont bien dessinées.

La glaçure est adoptée pour la première fois de façon systématique. Les formes sont entièrement recouvertes d'une glaçure couvrante vert foncé d'aspect moucheté (fig. 16). Quelques analyses ont été réalisées sur des tessons glaçurés ressortissant de cette catégorie ⁴⁹. Elle tendent à prouver les premiers exemples glaçurés de type sadiracais. Cette catégorie est caractéristique de la fin du XIIIe siècle et du début du XIVe.

Aucune analyse fine n'a été entreprise sur les tessons de cette catégorie, mais on peut émettre l'hypothèse d'un début de production de Sadirac, en raison de la couleur de la pâte et de la glaçure très proche de celle de la catégorie 7.

Catégories des XIVe et XVe siècles (7 et 8)

Aux XIVe et XVe siècles, les pâtes grossières sont presque systématiquement remplacées par des pâtes fines, sauf pour certaines formes : pots à cuire et premiers exemples de mortiers ; dans ce dernier cas les inclusions prennent une signification fonctionnelle. Les parois des vases s'affinent ; autre signe d'évolution des techniques, les stries de tournage sont très régulières.

Catégorie 7

La pâte est fine, de couleur blanche à cœur gris bleuté. S'inscrivent dans cette catégorie (fig. 17) des formes glaçurées, des formes non glaçurées et des formes décorées de peinture rouge en pâte fine. Ce décor imite ceux des vases de production charentaise (catégorie 2).



49. Fabre-Dupont, 1991a, 65-69.

50. Fabri:-Dupont, 1991a, 51-64.



Fig. 17.

Ensemble de céramiques pour la plupart de catégorie 7 provenant du site de la place Camille-Jullian (Fait 46) (photo F. Bunuel).

Cette pâte a fait l'objet d'analyses ⁵⁰: elle est très fine et un peu poreuse chargée essentiellement en grains de quartz de granulométrie plutôt forte, comprise entre 100 et 300 µm. Une analyse en diffraction X donne des informations sur la composante argileuse. Ces analyses comparées avec les données géologiques de Sadirac tendent à confirmer qu'il s'agit d'une terre de Sadirac. La composition de l'argile bleue de Sadirac contient 61 % d'argile, 35 % de quartz, 4 % de feldspaths, et l'argile est composée de 55 % d'illite, 40 % de kaolinite, 5 % de smectite ⁵¹. Cette argile, cuite, donne une couleur blanche, car elle ne contient pas de fer à l'état pur.

Néanmoins, si on compare les pâtes de Bordeaux avec celles de sites de production comme Sadirac, Bazas peut-être ou même la Saintonge (La Chapelle-des-Pots), elles se révèlent pratiquement identiques à l'œil nu. Les formes sont semblables. Il y a un risque d'identification trop rapide de tout le matériel de Bordeaux à Sadirac. Et sans analyse chimique systématique, on ne peut affirmer que tous les tessons de ce type retrouvés sur un site d'habitat relèvent d'un seul et même atelier. D'après la carte géologique établie par J. Dubreuilh (fig. 7 et 8, n° 1, n° 2), on retrouve les mêmes affleurements des formations de Belin et Sadirac, à proximité de Bordeaux et même du côté de Lormont sur l'autre rive de la Garonne en face de Bordeaux. Nous ne disposons d'aucun argument pour une éventuelle production bordelaise.

Le problème soulevé par la comparaison des différentes productions reste celui de l'existence d'officines bordelaises. Compte tenu de la composition des argiles de la région comprise entre Bazas, Sadirac et Bordeaux ⁵², il est tentant d'attribuer les formes bordelaises aux sites de production identifiés, mais on ne peut trancher définitivement dans la mesure où des textes médiévaux ⁵³ semblent temoigner de la présence d'officines bordelaises. Mais les potiers recensés à Bordeaux sont-ils des producteurs ou seulement des vendeurs ⁵⁴? Les seules distinctions que l'on peut faire entre les productions sadiracaises et probablement bazadaises sont des variations de décor sur les formes de mortiers qui ont à Bazas des adjonctions de pastilles ⁵⁵. De même pour la Saintonge, sur le plan morphologique, les formes de pichets saintongeais sont un peu moins structurées, n'ont pas

- 51. Analyse faite par l'IGBA (1986).
- 52. Les réserves argileuses de Sadirac et de Bazas appartiennent à la même formation géologique. Cette formation se retrouve aussi autour de Bordeaux, mais aucun vestige d'atelier n'a été retrouvé à l'intérieur de l'extension médiévale de la ville.
- 53. LAVAUD, 1993, Inventaire. Elle a relevé 18 noms de potiers aux archives départementales pour les paroisses Notre-Dame de Puy-Paulin, Saint-Christoly, Saint-Eloi, Saint-Paul et Saint-Projet; ces paroisses bien sûr dépendent toutes de la seigneurie de Saint-Seurin. Tout Bordeaux n'est donc pas pris en considération. ABEDA (K.), La paroisse Saint-Paul, maîtrise sous la direction de J.-B. Marquette, Bordeaux III, 1996, inventaire, mentions d'une famille de potiers rue de Mimizan, famille Bonneu.
- AMOURIC, 1986, 603. Deux métiers désignés par un même terme au Moyen Age.
 FABRE-DUPONT, 1992, 94.

Sylvie Fabre-Dupont Maleret

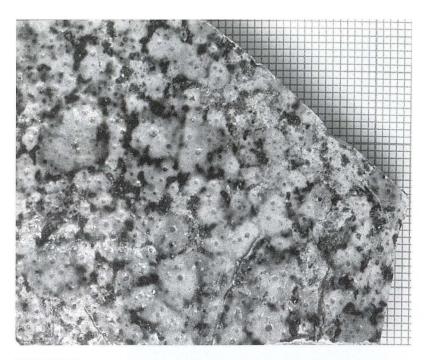


Fig. 18.

Echantillon de glaçure mouchetée (BCJ 2090). La glaçure ne recouvre pas toute la surface. L'état de surface de cet échantillon est irrégulier, il est piqueté de petits trous dans lesquels la glaçure a pénétré. Le cœur de ces régions mouchetées est incolore à vert très clair, en revanche, plus en périphérie, la couleur se sature et prend des tonalités vert foncé à noir.

d'épaulement; mais il est difficile de trancher à partir des fragments de lèvres en faveur d'une production saintongeaise ou d'une production sadiracaise. En revanche, les décors diffèrent: les pichets saintongeais recouverts d'une glaçure mouchetée verte sont décorés de rainures horizontales que l'on ne retrouve pas dans les productions sadiracaises ⁵⁶.

En définitive, d'après ce que l'on a en contexte d'atelier à Sadirac, les formes et les décors sont tout à fait ressemblants à ceux retrouvés à Bordeaux en contexte d'habitat. Il semble que dans l'ensemble, l'on puisse attribuer la céramique bordelaise blanche à cœur gris bleuté au centre potier de Sadirac.

La glaçure mouchetée verte : glaçure par aspersion

Sur tous les chantiers bordelais un grand nombre de formes glaçurées (pichets, mortiers) apparaît à partir de la fin du XIIIe siècle ⁵⁷. Ces glaçures ressemblent à celles des productions sadiracaises. Toutes les pièces ont le même type de glaçure, toujours posée sur une pâte fine (fig. 18).

La glaçure est partiellement couvrante, transparente, de couleur vert foncé. La couleur de la glaçure est hétérogène et se présente comme une série de taches circulaires juxtaposées, comportant au centre un petit cratère. Le cœur de ces régions mouchetées est incolore à vert très clair ; en revanche, la couleur se sature vers la périphérie et prend des tonalités vert foncé à noir. Cet aspect relève de l'utilisation d'une technique spécifique. Afin d'essayer de retrouver la technologie employée dans la pose des glaçures, quelques analyses ont

été nécessaires 58. Dans tous les cas, il s'agit d'une glaçure plombifère. Dans les régions incolores, l'analyse élémentaire montre qu'il s'agit d'un mélange binaire Pb-Si, sans adjonction d'agent colorant. Dans les zones vert clair et vert foncé, en plus des éléments Plomb et Silicium, apparaît le cation cuivre qui est à l'origine de ces colorations. Les analyses effectuées sur la glaçure mouchetée démontrent que le cuivre est mal réparti dans la glaçure : à coté de zones où il est présent, il y en a d'autres où il n'apparaît pas et d'autres où il est en excès (recristallisations). Il semble qu'il y ait eu une mauvaise mouture du cuivre. Pour le plomb, nous pouvons aussi constater une mauvaise répartition: la glaçure plombifère ne recouvre pas uniformément la pièce. On peut supposer que les régions présentant des cratères correspondent à la localisation d'un grain de plomb qui localement a entraîné une légère vitrification du substrat en terre cuite, et par conséquent aménagé un petit cratère incolore. L'absence du cuivre dans cette région tend à confirmer qu'il s'agit réellement d'un grain de plomb insuffisamment broyé. Le mélange initial, hétérogène de par sa granulométrie, n'a pas pu former de glaçure uniforme. Le plomb fondant à très basse température (327,4° C), il paraît logique qu'il se répande uniformément là où il est en quantité suffisante. Derniers éléments nécessaires à la formation d'une glaçure : le formateur, le silicium, et le stabilisateur, l'aluminium. Ils sont naturellement présents dans une argile. La glaçure est exceptionnellement fine : environ 80µm. Une hypothèse permettant de justifier ce caractère superficiel serait que le silicium et l'aluminium de la glaçure soient ceux mêmes de l'épiderme du vase. Dans ces conditions, on est conduit à envisager une technique de saupoudrage. On rend compte ainsi, aussi bien des irrégularités de répartition du cuivre, des inégalités probables de mouture du plomb et du cuivre que de la finesse de la couche vitrifiée.

La glaçure est employée à l'économie ⁵⁹. L'aspect moucheté n'est pas un trait spécifique à Sadirac : dans d'autres régions, à la même période, on en trouve une

- 56. Ces remarques sur les pichets saintongeais ont été faites (juin 1995) lors d'une réunion de travail à La Rochelle en la présence de J. Chapelot.
- 57. Ceci semble conforme à l'apparition, du moins à l'adoption de la céramique glaçurée dans d'autres régions : CUISENBER, 1975/76, 36. POINSTIONIS, 1983, 37-50. Certaines régions notent l'adoption de la glaçure à partir du XIIIe siècle : la Franche-Comté, la région lyonnaise. GUILHOT, 1995, 10. FAURE-BOUCHARLAT, 1990, 51.
- 58. FABRI:-DUPONT, 1991A, 41-64. Selon les échantillons considérés des études à différents niveaux d'intervention ont été entreprises. Pour certains seule la glaçure est analysée, pour d'autres on a voulu connaître les deux composantes, celle de la glaçure et celle de la pâte.
- PIPONNIER, 1993, 114-115. «La raison de ce peu d'usage de la glaçure réside peut-être dans le prix du plomb, cher encore au XIVe siècle».

		Descr		•		Attributions	1
Catégories	Texture Pa	ite Couleur	Façonnage	nniques Traitement de surface	Production	Typologie	Datation
1	fine micassée	rouge	régulier parois assez épaisses	très bonnes finitions polissage sur toute la surface. décor de tétons et de cordons unis	productions des vallées de la Garonne, du Lot, du Gers	cruche 27 écuelle	Xe-XIIIe s.
2	dégraissant abondant probablement d'origine naturelle	blanche	régulier parois fines	lissage du col décor de bandes de peinture rouge	région de Barbezieux Lamérac	marmite 11 cruche 37 mortier 55	XIVe-XVe s.
3	chamottée	rouge marron	alternant tournage et modelage parois très épaisses	aucun traitement particulier	?	vase de réserve grand couvercle bugeoir/ lessiveuse	Xe-XVe s. et antérieure
4	grossière cortège de dégraissant de toute granulométrie	claire rosée à crème	alternant tournage et modelage parois épaisses	aucun traitement particulier	petits ateliers locaux	pot 02 pot 02b cruche 22	Xe-XIIe s.
5	grossière	blanche plus grande homogénéïté de couleur	régulier parois épaisses	aucun traitement particulier	ateliers locaux type Lormont	pot 03 cruche 25 cruche 26 cruche 23/24	XIIIe s.
6	grossière	blanche à cœur gris bleuté	bien régulier parois un peu épaisses	aucun traitement particulier glaçure couvrante vert foncé mouchetée	type Sadirac	pichet 41 mortier 51	fin XIIIe- début XIVe s.
7	fine	blanche à cœur gris bleuté	très régulier parois fines	aucun traitement particulier avec ou sans glaçure (mouchetée peu couvrante) ou décor de bandes de peinture rouge	type Sadirac	pot 03b marmite 12 lèchefrite 15 cruche 31/32/33 pichet 42/43/44 mortier 52/53/54 jattes 63-67 gardales 68 petits pots 70 tirelires 74	XIVe-XVe s.
8	dégraissée dégraissant abondant probablement rajouté	blanche à cœur gris bleuté	très régulier parois fines	aucun traitement particulier glaçure intérieure	type Sadirac	marmite 13 marmite 14	deuxième moitié du XVe s.

Fig. 19.

Tableau récapitulatif des catégories céramique en fonction de la texture de la pate, du traitement de surface, des techniques de façonnage. identique. C'est le cas notamment en Saintonge ⁶⁰, dans la région de Lyon ⁶¹ ou même en Franche-Comté ⁶². Sadirac n'est pas un cas spécifique mais entre dans une communauté culturelle beaucoup plus large.

Catégorie 8 : pâte dégraissée

Cette catégorie se définit par une pâte dégraissée de couleur blanche, à cœur gris bleuté. La pâte est travaillée préalablement pour obtenir une texture qui permet un usage culinaire ⁶³. Les techniques de façonnage sont régulières. Le tournage est rapide, les parois sont fines. La glaçure est présente à l'intérieur des parois, au niveau du col, du bas de panse et du fond. L'extérieur est sans traitement de surface. Les formes correspondent aux productions sadiracaises de la seconde moitié du XVe siècle pour lesquelles deux terres ont été mélangées pour obtenir une pâte dégraissée, à usage culinaire.

Les types et les formes

56 formes ont été recensées, dont 10 grands types: les pots (série 00), les vases de cuisson (série 10), les cruches des Xe-XIIIe siècles (série 20), les cruches des XIVe-XVe siècles (série 30), les pichets (série 40), les mortiers (série 50), les jattes-bassines (série 60), les petites formes et les tirelires (série 70), les couvercles (série 80), les vases de réserve (série 90).

Les pots ou oules (série 00)

Vases globulaires, dépourvus de dispositif verseur et d'élément de préhension. Dans la région bordelaise, les archéologues utilisent le plus souvent le nom de pot à la place de celui d'oule, mais dans les textes anciens on trouve *ola*. Tout au long du XIVe siècle, c'est ce terme qui désigne le pot allant au feu, le chaudron ou le «tupin» ⁶⁴. Ce mot peut désigner quelque chose de restrictif, comme contenant de l'huile uniquement ou alors c'est une terme très général qui désigne en fait les poteries ou les vases et non point le pot comme nous l'entendons ⁶⁵.

Les différentes formes d'oules :

La forme 01 (fig. 20) est caractérisée par une lèvre formée par un bourrelet extérieur et marquée par une rainure sur le dessus, dégagée au tournage. Le corps du vase est globulaire; le fond pouvant être tantôt plat, tantôt rond.

Cette forme est assimilable à un pot. Aucune trace de décor n'est attestée. La taille est d'environ 10 à 15 cm.

Une évolution à l'intérieur de cette forme a été observée pour les périodes antérieures ⁶⁶ :

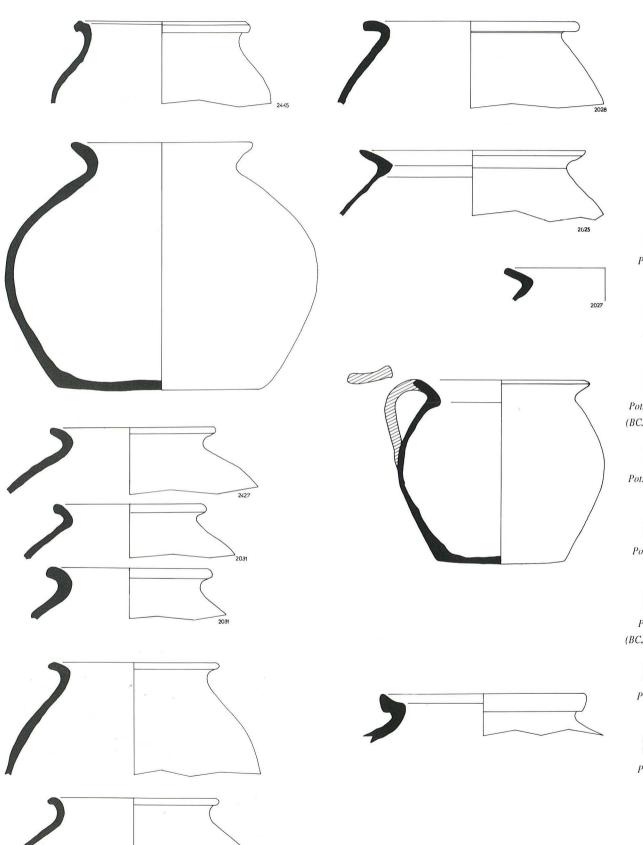
01a: lèvre bien rainurée (VIIIe siècle); 01b: lèvre mal rainurée; 01c: lèvre à l'angle interne simplement abattu (IXe siècle); 01d: lèvre à section triangulaire, souvent associée à 01c, parfois même à la forme 02 (IXe-Xe siècles).

L'essentiel de la production est antérieur au Xe siècle. Bien qu'il y ait une forte variabilité de la rainure, il semble que plus on avance dans le temps, moins la rainure est marquée et plus la lèvre évolue vers la forme 02.

La forme 02 (fig. 21) est caractérisée par une lèvre éversée ronde; c'est un type éminemment variable, manquant totalement de standardisation. Le corps est globulaire, les parois épaisses et le fond plat, plutôt convexe, mais non lenticulaire. Cette forme reste le plus souvent sans anse. La forme de la lèvre permet tout à fait la préhension sans qu'il y ait besoin d'anse ⁶⁷. La panse et la lèvre sont totalement dépourvues de décor. Ces pots sont de taille moyenne. La taille est d'environ 20 cm. Aucune petite taille n'a été remarquée. Avec cette lèvre, il peut s'agir tantôt de pots, tantôt de cruches. Sur un tesson de col, en l'absence d'un bec verseur ou de son départ, il est difficile de trancher entre ces deux fonctions; cependant, devant le nombre minime des becs, il semble que les pots 02 soient nettement majoritaires.

Nous employons ici le mot groupe car les faciès ne sont pas assez nettement structurés pour utiliser le terme de variante à proprement parler. On distingue : le groupe 02a

- 60. Cusenner, 1975/76, 36. «La glaçure verte est, dès le XIIIe siècle, la plus employée par les potiers. Elle possède toujours au Moyen Age la même teinte non homogène: sur un fond vert-jaune ou vert clair, on observe des mouchetures plus foncées, vert vif».
- 61. FAURE-BOUCHARLAT, 1990, 51. «La glaçure au plomb est presque systématiquement associée aux vases à liquide dès le milieu du XIIIe s. La technique est celle d'un saupoudrage ou aspersion de l'oxyde directement sur la pâte déterminant un revêtement plus ou moins transparent, peu épais, peu brillant et réparti à l'économie, dont on peut douter qu'il ait apporté une réelle étanchéité».
- 62. Guillott, 1995, 10. «La glaçure par aspersion, caractéristique du XIIIe siècle, est réalisée par la projection sur pâte crue d'oxydes métalliques qui se vitrifient lors de la cuisson.
- 63. Picon, 1973, 62.
- 64. GONON, 1961, 37. BEMONT, 1274. Cession à Edouard Ier par Ayquard Audain, chevalier, et Pons Amauvin, damoiseau, du péage du port de Fozea ou de Libourne détail des droits perçus. «olas de terra, quant le aines le porte, una old».
- 65. Drouyn, 1909, 4-10. péages de Vayres. Il semble que l'appellation «oule» puisse prendre le sens général dans l'expression: «Item, per cargua d'olas, tres olas», «pour une cargauaison de pots, trois pots».
- 66. Labrouche, 1991, 13-25.
- 67. RIGALDO, 1990, 108. Les pots de la même forme retrouvés à Lormont en contexte d'atelier, dans des niveaux XIIe-XIIIe, beaucoup ne sont pas ansés, ce qui appuierait cette hypothèse, mais on en trouve quelques uns d'ansés.



20	24
21	25
22	26
23	27

Fig. 20.

Pot de forme 01a (BCJ 2445).

Fig. 21.

Pot de forme 02 (BCJ Fait 45).

Fig. 22.

Pots de groupe 02a (BCJ 2031 et 2427).

Fig. 23.

Pots du groupe 02b (BCJ 2473).

Fig. 24.

Pot du groupe 02c (BCJ 2028).

Fig. 25.

Pots de forme 03 (BCJ 2025 et 2027).

Fig. 26.

Pot de forme 03b (BCJ 1175).

Fig. 27.

Pots de forme 04 (BCJ 2413).

Fig. 28.

Photo d'un pot de forme 02 (BCJ 3074).

(fig. 22), assez indifférencié et rassemblant la majorité de cette forme, est relativement difficile à utiliser comme critère chrono-morphologique fiable. De 02a, se dégage, sans pour autant se substituer à lui un groupe 02b (fig. 23) qui se définit par une tendance au raccourcissement et au redressement de la lèvre, dégageant ainsi un petit col. Par la suite, un groupe 02c (fig. 24) se différencie de 02a par un tournage plus régulier et plus fin.

La forme 03 (fig. 25): se distingue du groupe 02c par sa lèvre qui est éversée plate. Ces vases sont globulaires à paroi plutôt fine. Ils ne semblent pas pourvus d'anse. Ils ne portent pas de décor. La taille est d'environ 20 cm. Son évolution est marquée par un changement de pâte: d'une pâte grossière 03a, on passe à une pâte fine 03b (fig. 26), sans variation morphologique. Ce changement est contemporain d'une évolution générale du vaisselier mais la morphologie des pots 03, au contraire des autres formes, n'en est pas directement affectée.

La forme 04 (fig. 27): la lèvre éversée est recreusée sur le dessus, dégageant un bandeau extérieur. Très peu d'exemplaires représentent cette forme, mais il semble bien s'agir d'une autre forme de pot ⁶⁸. Les seuls exemples de lèvre ne permettent pas de définir la forme exacte du vase, mais aucune attache d'anse n'a été retrouvée. La forme 04 n'a été identifiée que dans un secteur (7/11) du site de la place Camille-Jullian (très peu d'exemplaires: 23 fragments de lèvres).

Eléments de technologie

Les formes 01 et 02 relèvent de la catégorie 4 ; 03a et 04 de la catégorie 5. La forme 03b est en pâte fine de type Sadirac : catégorie 7.

Le façonnage de la forme 02 alterne modelage et tournage, ce qui peut se traduire comme une simplification des techniques de façonnage, par rapport à ce que l'on pouvait observer pour la période antérieure ⁶⁹. La pâte étant très grossière le potier devait se reprendre à plusieurs fois pour tourner le vase en ajoutant de la terre progressivement. On a pu remarquer souvent sur des fragments de fond des traces de doigts allant du centre vers les extrémités pour aplatir la pâte, et au centre quelques traces de tournage. Le col est resserré et la lèvre est simplement retournée, sans aplatissement.

Les deux principales variables de la forme 02 sont l'épaisseur des parois et la texture des pâtes. Dans un premier temps, les parois s'épaississent et les pâtes sont de plus en plus grossières ; dans un second temps, le tout s'affine



progressivement. La rustique épaisseur des parois et l'absence d'anse en font un objet suffisamment robuste (fig. 28).

L'affinement des techniques de tournage est bien marqué par l'apparition du groupe 02c. C'est dans l'état 23 du chantier Camille-Jullian qu'il a été mis en évidence. Cet affinement des techniques apparaît aussi dans l'amincissement général des parois. Il faut bien noter la coïncidence entre cet affinement du tournage et le renouvellement, sur la base de vases à lèvre 02, de formes fonctionnellement spécifiques et morphologiquement différenciées. On entre dans une phase de renouveau céramique : cette observation a déjà été faite sur la céramique du XIIIe siècle de Marmande ⁷⁰ et de Lormont ⁷¹.

Le type de lèvre de la forme 03 est obtenu au moment du tournage par un aplatissement de la lèvre, ce qui crée un angle aigu entre le col resserré et la lèvre à l'intérieur du vase. Le tournage paraît beaucoup plus évolué que pour les formes 02. Avec la forme 03b le tournage est très régulier et les parois sont très fines.



^{69.} L'ABROUCHE, 1991, 13-25. En effet, dans les niveaux antérieurs au Xe siècle, les formes sont reprises sur l'extérieur par enlèvement de matière à l'estèque.

^{70.} Fabre-Dupont, 1991b, 174.

^{71.} RÉGALDO, 1990, 110.

Fonction et utilisation

Ces pots ont tous des traces de suie sur les parois extérieures. Ils devaient servir à la cuisson ; notons à cet égard que leur quasi-disparition coïncide avec l'apparition de formes spécifiques de marmites. Toujours de taille moyenne (environ 15 à 20 cm), le pot a une morphologie assez fermée pour servir de contenant, mais également assez ouverte pour qu'on puisse commodément en retirer le contenu. Il doit servir à tout. Probablement était-il directement proposé aux convives, soit pour manger à même le pot, soit pour en puiser une partie. Sa lèvre éversée peut servir de gouttière. Elle offre différentes préhensions, sans qu'il y ait besoin d'anse. Aucune trace d'usure n'a pu être remarquée à l'intérieur des pots. On ne connaît pas à Bordeaux de documents faisant état de recettes de cuisine. mais ces pots devaient être utilisés pour une quantité de recettes en raison de leur grand nombre. La polyvalence de cette forme est bien illustrée dans l'iconographie 72 et l'on voit des trépieds et le pot par dessus. Nous ne disposons malheureusement pas de représentation iconographique propre à la région bordelaise pour affirmer ou infirmer ces observations. Les inventaires après décès bordelais ne mentionnent presque jamais ces pots et se limitent à la vaisselle métallique. Il y a là un décalage entre les textes qui les ignorent et les données archéologiques qui en font l'outil essentiel de la cuisine.

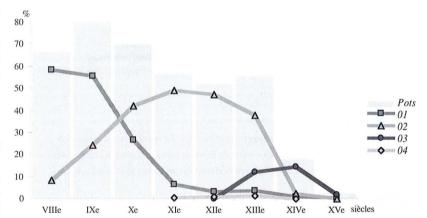
Le pot a une polyvalence fonctionnelle jusqu'au XIVe siècle. A partir du XIVe siècle, il y aura un changement total de manière de vivre avec l'apparition d'autres types de récipients qui reprennent certaines fonctions du pot : le mortier et la marmite par exemple. Le mortier très décoré pourrait remplacer le pot sur la table et la marmite à fond rond pour la cuisson.

Occurrences et proposition de datation (fig. 29)

Au Xe siècle 70 % des tessons identifiables sont des pots. Du XIe au XIIIe siècle, il y en a 55 %. Au XIVe, les pots ne compteront plus que 17 % par rapport aux autres formes, et au XVe plus que 2 %.

Sur le diagramme de la figure 29, on lit trois courbes de Gauss décalées. Les hauteurs des courbes sont proportionnelles à la quantité totale des pots en fonction de la chronologie. Aux pots 01 se substituent les pots 02 puis les pots 03. La disparition des pots 01 correspond à l'apparition des pots 02. Ce changement morphologique s'est effectué pendant deux siècles et s'est véritablement opéré au Xe siècle.

nb lèvres identifiées	identif.	pots	01	02a	02b	02c	03a	03b	04
VIIIe	12	8	7	1	0	0	0	0	0
IXe	45	36	25	11	0	0	0	0	0
Xe	435	303	115	179	5	0	4	0	0
XIe	1100	616	74	512	27	0	0	0	3
XIIe	1070	554	35	468	40	0	2	0	9
XIIIe	740	408	29	179	-19	82	89	0	10
XIVe	2276	405	17	44	7	6	240	90	1
XVe	1423	33	4	1	0	0	5	23	0
XVIe	9	1	0	0	0	0	0	1	0
fin XIIe début XIIIe	223	110	10	71	27	0	2	0	0
première moitié XIIIe	132	64	4	51	0	0	9	0	0
milieu XIIIe	283	169	19	117	3	0	28	0	2
seconde moitié XIIIe	279	142	6	0	13	82	33	0	8
fin XIIIe début XIVe	383	171	1	22	8	5	120	14	1
première moitié XIVe	334	76	8	7	0	1	49	11	0
milieu XIVe	298	48	0	1	0	0	23	24	0
seconde moitié XIVe	602	65	5	10	0	0	25	25	0
fin XIVe début XVe	1457	56	0	1	0	0	30	25	0
première moitié XVe	68	1	0	0	0	0	0	1	0
seconde moitié XVe	120	1	0	0	0	0	1	0	0
fin XVe début XVIe	136	0	0	0	0	0	0	0	0



Un phénomène de superposition apparaît avec la courbe de la forme 04 qui suit un peu le même créneau chronologique que la forme 03. On note de même un léger épaulement de la forme 01 au XIIIe siècle parallèle à la mise en évidence de la forme 04. En définitive les formes 01 et 04 peuvent légèrement se confondre, car leur profil est assez proche. Il ne faut donc pas voir une reprise de la forme 01, mais une mauvaise estimation de la forme 04 au XIIIe siècle.

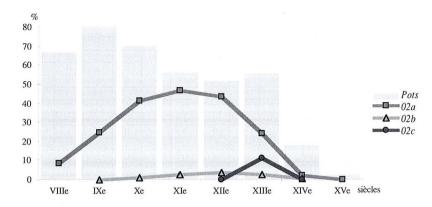
Du groupe 02 se dégagent trois variantes qui se superposent (fig. 30). De la forme 02a, la forme la moins caractéristique, se dégage 02b qui est surtout importante à la fin du XIIe siècle; et les pots 02c marquent la fin de la



72. Alexandre-Bidon, 1986a, 224; 1986b, 92-94.

Fig. 29.

Les pots.
Tableau et graphique.
En courbes : les
différentes formes de
pots. En histogramme
d'arrière-plan :
l'ensemble des pots.
(Pourcentage du
nombre de lèvres de
pots sur le nombre total
de lèvres identifiées,
toutes couches de
même affectation
chronologique et tous
chantiers confondus).



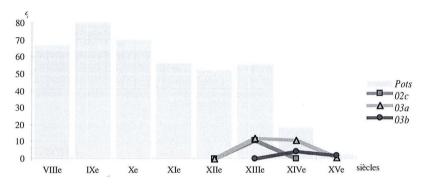


Fig. 30.

Les pots. En courbe : les pots des groupes 02a, 02b et 02c. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des pots. (Pourcentage du nombre de lèvres de pots sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

Fig. 31.

Les pots. En courbe : les pots de formes 02c, 03a et 03b. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des pots. (Pourcentage du nombre de lèvres de pots sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

forme 02. L'apparition du groupe 02b apporte un élément de datation assez fiable. Ces pots cohabitent cependant encore avec des pots 02a. Les pots 02b disparaissent pratiquement au XIIIe siècle.

Aux pots 02c se substituent les pots 03 (fig. 31). On a là un mouvement typique de substitution. Aux pots 02c se substituent les pots 03, après une phase de superposition au XIIIe siècle. Au XIVe siècle, alors que les exemplaires en pâte fine (03b) remplacent progressivement ceux en pâte grossière (03a), cette forme est la seule représentée.

Les pots sont la forme la plus fréquente. Dans les niveaux du Xe au XIIIe siècle, il n'y a que des formes fermées, et

presque uniquement des pots 73. Mais cette constatation n'est pas propre à la région 74. Ce pourcentage si élevé démontre bien que le pot est un vase à plusieurs utilisations. La forme 02, qui apparaît bien comme la conjonction de l'évolution des formes 01, prend le quasi monopole à partir du Xe siècle en l'occurrence sur les chantiers de la place Camille-Jullian et de la rue Métivier. La variabilité des pots au XIIIe siècle annonce la diversification des formes et surtout la tendance à un usage fonctionnel. La forme 04 ne représente pas une évolution chronologique, mais il faut dayantage la traduire comme le signe d'une autre production. parallèle à la forme 03. La forme 03b a une très faible espérance de vie, car la pâte n'est pas adaptée à la fonction de vase culinaire. Mais cette différence de texture de pâte est importante d'un point de vue chronologique, puisque l'adoption de la pâte fine se fait à la fin du XIIIe siècle. Les pots sont supplantés par les marmites qui prennent le relais en tant que vase à cuire.

Les pots, du fait de leur manque de standardisation, ne constituent pas un critère chronologique fiable, mais on peut lire quand même quelques évolutions à travers les formes qui marquent des repères chronologiques notables. En définitive nous ne disposions pas vraiment de points de comparaison pour préciser les datations à travers les critères morphologiques et techniques de la céramique bordelaise pour les périodes comprises entre le Xe et le XIIe siècle. Nous manquons de référence et de traceur directeur comme la céramique peinte en rouge de l'époque carolingienne ⁷⁵ retrouvée dans les régions au nord de la Loire, totalement absente en Bordelais.

Les pots de forme 02 sont très fréquents dans la région : on les connaît à Lormont ⁷⁶ en cuisson oxydante. A Capian ⁷⁷, dans le comblement d'un four de potier, il a été trouvé un fort pourcentage de pots de forme globulaire à large col à méplat. La pâte est fortement dégraissée, de couleur claire.



- La même constatation avait été faite pour Marmande par moi-même et pour Lormont par P. Régaldo.
- 74. Par exemple dans la région Rhône-Alpes. FAURI-BOUCHARLAT, 1990, 59. «Entre le IXe et le début du XIIe siècle, les productions de céramiques montrent une remarquable homogénéité. Le vaisselier de terre se caractérise également, pendant cette période, par un répertoire de formes extrêmement restreint. Autour de Lyon et de Vienne, l'équipement de la maison comporte presque exclusivement des vases à panse globulaire, dits de «formes fermées» munis d'un large fond bombé dont le diamètre correspond plus ou moins à celui de l'ouverture. Ces récipients ne forment que deux catégories : les pots à cuire et les cruches. Les autres récipients sont exceptionnels».
- 75. Cuisenier, 1991, 327-328.
- 76. Régaldo, 1990, 108.
- 77. Landais, 1989, 43.

Aucune datation sûre n'est avancée (environ XIIe siècle), mais la typologie des formes se rapproche de celle de la forme 02c rencontrée à Bordeaux entre le XIe et le XIIe siècle.

Cette même forme est attestée en cuisson réductrice à Penne d'Agenais ⁷⁸, à Rimons ⁷⁹, à Marmande ⁸⁰.

La forme 03a se retrouve à Bazas au XIVe siècle, mais en cuisson réductrice alors que le reste du vaisselier est en cuisson oxydante.

La forme 04 peu fréquente à Bordeaux se retrouve beaucoup plus souvent dans le sud-ouest du Bordelais comme à Hostens ⁸¹, ou même dans le Gers ⁸². Si l'on considère que les ateliers de Lormont, produisant des formes 03, ont pu les commercialiser sur Bordeaux, ou que des ateliers bordelais inconnus à ce jour ont produit les mêmes formes, on peut se demander si les quelques formes 04 retrouvées en contexte urbain ne seraient pas des objets d'importation à plus longue distance, venant des Landes ou du Gers par exemple.

Les vases spécifiques à la cuisson (série 10)

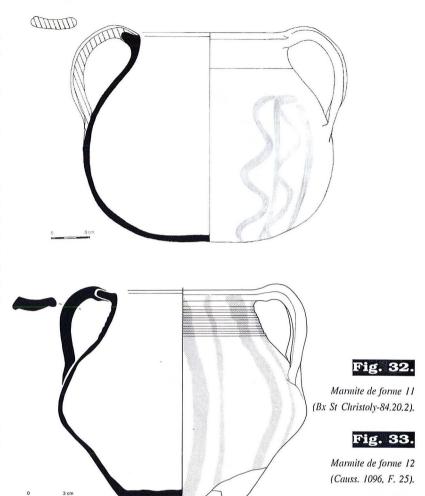
Les marmites

Vases globulaires généralement à fond rond, à ouverture large, dépourvus d'élément verseur, et le plus souvent dotés de deux anses symétriques.

Les différentes formes de marmites

La forme 11: la marmite décorée de bandes de peinture rouge (fig. 32). La panse est ventrue, souvent associée à des fonds ronds, lenticulaires mais parfois aussi à des fonds plats (pots à cuire). Les tailles sont assez variables. Le col est relativement haut, avec une lèvre débordante et sans aucune forme de versoir. Deux anses symétriques s'attachent sur la lèvre et sur l'épaule. Cependant, un type particulier de décor définit aussi cette forme : des bandes de peinture rouge sinusoïdales et rectilignes se chevauchant, placées verticalement.

La forme 12 (fig. 33) se différencie très peu de la forme 11. Dans ce cas, le débord de la lèvre est un peu plus mince ; le col un peu moins marqué, sans finition à l'estèque ; les tailles sont plutôt plus petites ; les fonds semblent presque toujours être plats. Seule la texture de la pâte est un élément de différenciation.



La forme 13 est une marmite à deux anses et fond rond (fig. 34). Le fond est décoré sur l'extérieur de cordons réticulés rectilignes distants de deux ou trois centimètres les uns des autres. Le col est resserré ; il s'en dégage une lèvre droite ou inclinée, légèrement aplatie sur le dessus. L'intérieur du vase est glaçuré. Le type de glaçurage est moucheté vert foncé.



- 78. Turc, sondage réalisé à Penne d'Agenais en 1990. Présence de pots 02b.
- 79. Bizor, sondage réalisé à Rimons en 1992. Présence de pots 02.
- 80. Fabre-Dupont, 1991b, 147.
- 81. Prospections de M. Belbeoch à Hostens (Gironde).
- 82. Prospections de P. Sillières sur la commune d'Eauze (1993).

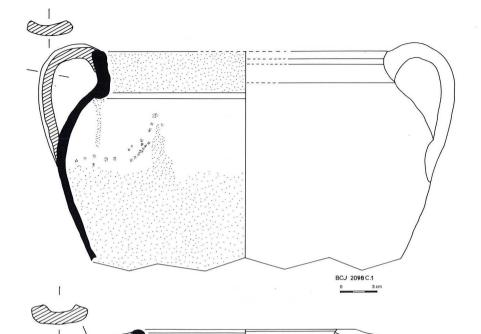


Fig. 34.

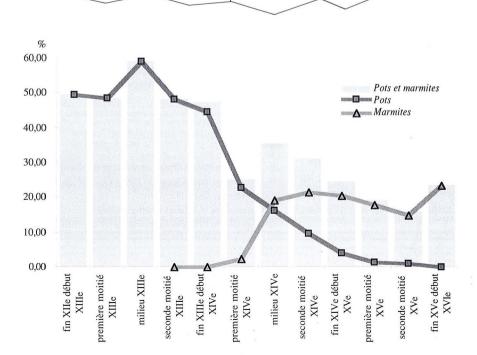
Marmite de forme 13 (BCJ 2098).

Fig. 35.

Marmite de forme 14 Bordeaux Saint-Christoly.

Fig. 36.

Les pots et les marmites. En courbe: les pots et les marmites. En histogramme d'arrièreplan: l'ensemble des pots et des marmites, entre la fin du XIIe siècle et la fin du XVe siècle. (Pourcentage du nombre de lèvres de pots et de marmites sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).



La forme 14 est une marmite à lèvre triangulaire et ressaut intérieur (fig. 35). Cette forme ovoïde possède deux anses rubanées symétriques. Elle n'est jamais glaçurée. Cette forme a été identifiée sur peu de fragments et on ignore la forme du fond et si celui-ci comportait aussi des cordons réticulés comme c'est pourtant le cas à Sadirac ⁸³.

Eléments de technologie

La forme 11 appartient à la catégorie 2, elle provient de la région de Barbezieux en Charente (Lamérac). Les formes 13 et 14 sont de catégorie 8. Seule la forme 12 est en pâte fine de type Sadirac, catégorie 7. Toutes ces formes sont tournées de façon régulière. Les productions de la forme 11 ont une technique de façonnage assez évoluée. Ces vases sont bien finis, comme en témoigne en particulier le tournassage du fond; souvent aussi, la finition (lissage à l'estèque du col) donne un léger relief aigu à la jonction entre la panse et le col. Une des particularités techniques de ces vases consiste à rapporter sur l'attache de l'anse un peu de pâte avec les pouces.

La forme 12 est en pâte fine, blanche avec un cœur grisbleuté, proche de celle de Sadirac. Il y a là un désir d'imiter les productions charentaises, du moins dans le décor; la pâte n'est pas appropriée à la fonction culinaire.

Les formes 13 et 14 sont en pâte blanche dégraissée et sont de production sadiracaise. Il faut noter que les productions sadiracaises se tournent enfin vers des vases à cuire, alors que jusqu'à présent, il ne se fabriquait que des vases à liquide ou au service de la table.

Seuls ces vases à cuire continuent à utiliser une pâte dégraissée alors que le reste est en pâte fine, mais cela est dû à la fonction des vases.

Fonction et utilisation

Toutes ces pièces ont des traces de suie sous le fond et sur la base : on peut leur attribuer une fonction de cuisson des aliments. Les marmites n'ont pas la polyvalence des pots, ne serait-ce que par leur fond rond qui empêche de les poser sur la table. Cette forme s'insère dans le phénomène de diversification et de spécialisation des formes.

Dans les textes, on ne trouve jamais de mention de marmites en terre, mais uniquement des mentions de chaudrons métalliques. Pourtant ces pièces en terre sont essentielles à la préparation culinaire.

Occurrences et proposition de datation

Les marmites remplacent les pots des périodes antérieures. Elles se substituent aux pots au XIVe siècle (fig. 36). Les pots et les marmites représentent alors chacun 20 % du total des tessons identifiables.

	identif.	marmites	11	12	13	14
Xe	435	0	0	0	0	0
XIe	1100	0	0	0	0	0
XIIe	1070	0	0	0	0	0
XIIIe	740	0	0	0	0	0
XIVe	2276	168	148	20	0	0
XVe	1423	235	166	29	28	12
fin XIIe début XIIIe	223	0	0	0	0	0
première moitié XIIIe	132	0	0	0	0	0
milieu XIIIe	283	0	0	0	0	0
seconde moitié XIIIe	279	0	0	0	0	0
fin XIIIe début XIVe	383	8	8	0	0	0
première moitié XIVe	334	29	25	4	0	0
milieu XIVe	298	26	25	1	0	0
seconde moitié XIVe	602	55	44	11	0	0
fin XIVe début XVe	1457	208	186	20	2	0
première moitié XVe	68	5	3	2	0	0
seconde moitié XVe	120	16	12	0	2	2
fin XVe début XVIe	136	25	4	0	20	1

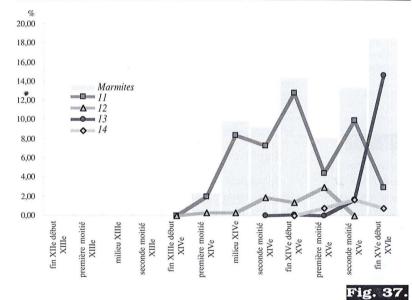


Tableau et graphique des marmites. En courbe : les différentes formes de marmites 11, 12, 13 et 14. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des marmites. (Pourcentage du nombre de lèvres de marmites sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

La courbe des marmites 11 est celle qui a l'amplitude la plus élevée (fig. 37). En petite quantité, on a les marmites 12 imitant les marmites 11, mais en pâte fine. Les marmites 11 et 12 suivent à peu près la même progression, à partir du



83. RÉGALDO, 1985, 68.

milieu du XIVe et au XVe siècle. A partir de la seconde moitié du XVe siècle, on voit l'arrivée des formes 13 et 14 qui se substituent progressivement aux marmites 11.

Les marmites 11 ont été retrouvées sur d'autres sites de la région bordelaise : Saint-Emilion ⁸⁴, Blaye ⁸⁵, Saint-Germain-d'Esteuil ⁸⁶. La proportion des marmites 11 est à peu près équivalente à Bordeaux et à Saint-Emilion, environ 15 %.

Les lèchefrites forme 15

Récipient ouvert et peu profond, de forme oblongue, approximativement rectangulaire, souvent muni d'un bec verseur et équipé d'une ou de deux queues à la perpendiculaire du versoir. On trouve dans les inventaires après décès mention de *licheffritte d'assier* ou *lichafricha de fer* et même *lichafrichas de terra* 87.

Les lèchefrites 15 (fig. 38) ont une panse assez courte soit droite, soit évasée, se terminant par une lèvre généralement aplatie sur le dessus. Sa forme est ovale avec une extrémité droite, sur laquelle vient se rattacher au moins une anse. Ces vases sont glaçurés à l'intérieur. La préhension est assurée par le rapport d'au moins une queue (quelquefois deux) de section ronde ou ovale. Le versoir est simplement dégagé à partir de la lèvre. Il est positionné à la perpendiculaire des anses. Le fond est plat. Les parois externes sont recouvertes de traces de suie.

La pâte est de catégorie 8.

L'extérieur est couvert de traces de suie, uniquement sur les parois opposées à la queue : un seul côté étant exposé aux flammes. Ce récipient est le plus souvent utilisé dans la préparation des «rôts», car il permet de récupérer les graisses qui s'écoulaient des viandes cuites à la broche ⁸⁸. Cette forme implique une spécialisation nette dans la vaisselle culinaire. Au XVe siècle, le pot à cuire et la marmite ne sont plus les seuls à être utilisés en céramique culinaire, le lèchefrite s'ajoute à ces deux types. La diversification devient de plus en plus importante.

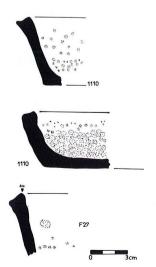
On compte des fragments de lèchefrites sur les chantiers ayant des niveaux du XVe siècle, dont Canavéral, Parunis, Causserouge et Permentade sont les témoins. Aucun fragment de lèchefrite n'a été récolté sur le site Camille-Jullian.

Les cruches (série 20 et 30)

La cruche est un vase globulaire, à col cylindrique assez large, de hauteur variable, équipé d'une ou plusieurs anses verticales et d'un bec verseur soit tiré, soit rapporté sur la panse percée. Dans les textes anciens on a la mention de *crugue d'ayga* 89. Les cruches ont été divisées en deux séries suivant la chronologie, c'est-à-dire les cruches du Xe au XIIIe siècle : série 20 et les cruches du XIVe au XVe siècle :



- 84. LAVIGNE, 1991, 41.
- 85. Fouilles de M.-A. Landais à Blaye, en cours d'étude.
- 86. Fouilles de S. Faravel sur le site de Saint-Germain d'Esteuil, en cours d'étude.
- 87. AD 33, G 2282 (3), 9-10 août 1509 et 5 juillet 1510. Inventaire des biens de Jacques Gentet, marchand, paroissien de Saint-Michel, bourgeois de Bordeaux. A.D. 33, G 326 (2), 15 mai 1442. Inventaire après décès des biens de Ramon de Cussac, chanoine de Saint-André de Bordeaux. Sources M. Bochaca.
- 88. Rey-Delqué, 1992, 71.
- Par exemple: Inventaire après décès des biens de Jehan Grimaud, bourgeois de Saint-Emilion, 10 octobre 1493. Dépouillé par M. Bochaca, A.C. Saint-Emilion, BB 2, 67-71.

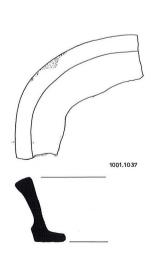


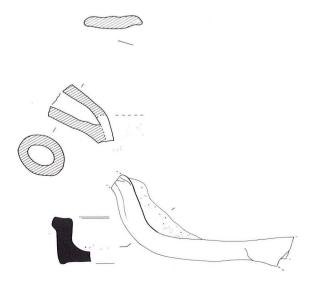
Lèchefrites forme 15

(Perm. 1110 F. 27,

Causs. 1001-1037,

Cana. 1093).





série 30. Cette division correspond aussi à une différence de pâte, dans la série 20 les pâtes sont à tendance grossière, dans la série 30 les pâtes sont à tendance fine.

Les cruches des Xe-XIIIe siècles (série 20)

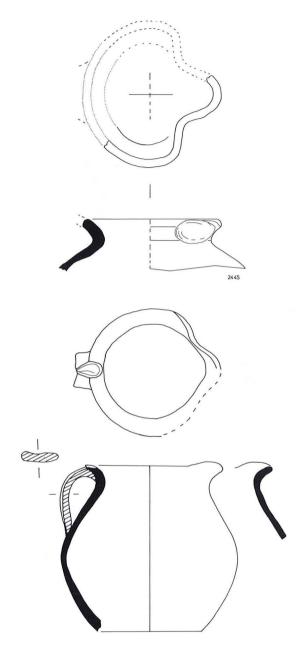
Les différentes formes de cruches

La cruche 21 est une forme à col lobé, plutôt de petite taille (fig. 39). Le dégagement du bec implique une modification de la lèvre et du col, qui n'est pas sans évoquer les œnochoés antiques. La lèvre est simple et peut être plus ou moins éversée. L'ouverture est large, non rapportée et tournée dans le prolongement du corps. A l'opposé du bec, une anse verticale vient s'attacher sous la lèvre qui est écrasée dessus par un coup de doigt (fig. 40). A l'origine, la lèvre est droite et devient de plus en plus déjetée. La cruche 21 est dépourvue de décor.

La cruche 22 se distingue de la forme 21 par l'adjonction d'un bec verseur rapporté sous la lèvre éversée, la panse étant percée sans porter atteinte à la lèvre (fig. 41-42). Une anse verticale fait le symétrique du bec. Les premiers exemples reconnus des cruches 22 ont la lèvre lissée sur l'anse, à la façon des cruches 21. Ultérieurement, l'anse s'attache au bord de la lèvre, suivant le mode médiéval ordinaire des attaches supérieures d'anses 90. Ces cruches sont aussi de petite taille et n'ont aucun élément de décor. Le bec rapporté sur les cruches 22 présente certains critères évolutifs. Il peut s'agir d'un bec tubulaire, non trèflé, en partie écrasé contre le col, dont on a très peu d'exemples si ce n'est sur le chantier de la rue Métivier (fig. 41). Il fait d'une certaine façon le lien avec des formes de l'Antiquité tardive 91; les autres becs verseurs sont simplement formés d'une plaque modelée (fig. 42), par opposition, leurs successeurs, formes 23/24 et 25, sont tournés 92.

La forme 23 marque une évolution par rapport à la forme 22. En effet, la lèvre 23 se définit par une tendance au raccourcissement et au redressement, dégageant ainsi un petit col (fig. 43); notons, en ce sens, que le rapport d'un bec est bien plus aisé sur une lèvre qui ne se retrousse pas. Cette forme précéderait juste la forme 24.

La cruche 24 (fig. 44) varie de la précédente par une lèvre droite formant un méplat sur le dessus et un léger ressaut intérieur, mais il est bien difficile de les différencier assurément en raison de la non standardisation des formes. Elle possède un bec tourné rapporté sur la panse percée. L'anse se rattache toujours contre la lèvre selon le procédé médiéval.



Cruche de forme 21, avec l'anse se raccordant sous la

Fig. 40

Cruche de forme 21

(BCJ 2445).

raccordant sous la lèvre et liée à cette dernière par un coup de doigt (Mét. F. 16).

- 90. Les anses verticales médiévales et modernes ont une attache supérieure «perpendiculaire», alors que l'attache inférieure est «parallèle» à la paroi. A l'inverse, bon nombre de formes antiques ont une attache supérieure parallèle, mais retournée : cf. Santror, 348, 349, 358, 359, 360, 361, 380, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, etc. C'est en fait aussi le cas des cruches A.
- SOULAS, Thèse en cours sur la céramique estampée bordelaise; LABROUCHE, 1991.
- 92. Cf. Moyen Age, époque moderne.

Fig. 41.

Cruches de forme 22. Le bec verseur est formé d'un tube déformé (Mét. F. 16).

Fig. 42.

Cruche de forme 22. Le bec verseur est formé d'une bande de pâte rapportée contre la lèvre (BCJ 2401, 2031).

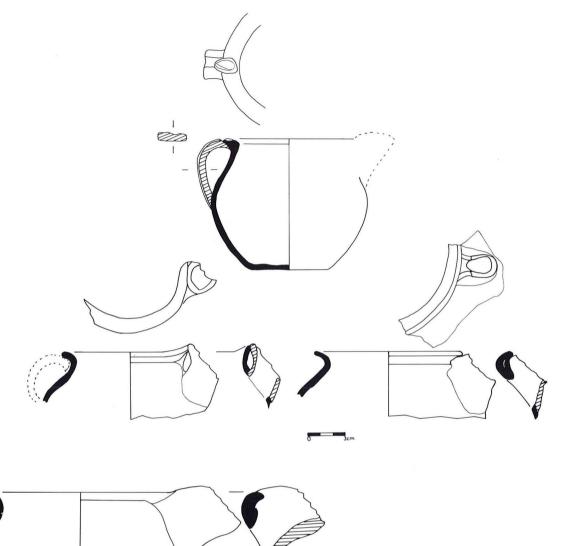
Fig. 43.

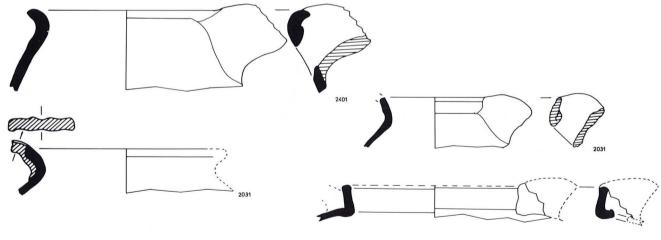
Cruches de forme 23 (BCJ 2031, 2218).

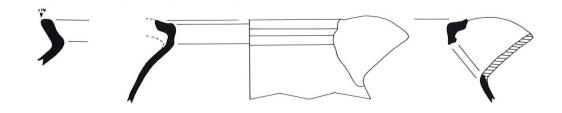
Fig. 44.

Cruche de forme 24 (BCJ 2196, 2332).









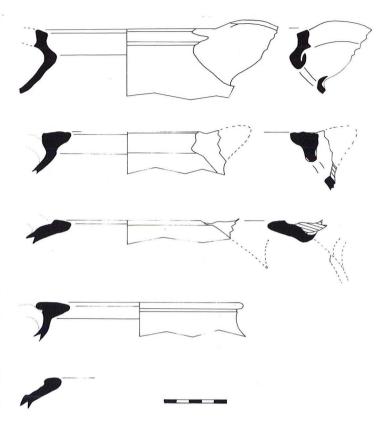
La cruche 25 (fig. 45) a une lèvre de forme globalement droite, bien redressée, avec un ressaut plus ou moins bien marqué à l'intérieur et un bandeau plus ou moins concave à l'extérieur ⁹³. Le corps est globulaire et le fond plat. Ces vases sont pourvus d'un bec verseur tourné indépendamment, rapporté sur la panse percée et d'une anse en symétrique. Bec et anse sont rapportés contre la lèvre. Cette forme a une taille d'environ 20 cm.

La cruche 26 se différencie en bien des points des précédentes (fig. 46). Aucun exemplaire complet n'a été retrouvé, seuls des fragments de lèvre et de versoir ont permis de mettre en évidence cette nouvelle forme. Elle peut être assimilée à une cruche en raison du versoir dont elle est dotée. Elle a une lèvre inclinée vers l'intérieur. A un ou deux centimètres sous la lèvre, une petite carène est sensible. L'élément verseur peut être de deux types : soit un bec verseur rapporté sur la panse percée, soit un bec tubulaire rapporté lui aussi sur la panse percée juste sous la lèvre. L'ansage est pour le moment inconnu. Il est très difficile d'évaluer la taille de ces vases.

La cruche 27 comprend une lèvre droite formant la totalité du col (fig. 47). Une seule pièce complète a été retrouvée sur le site de la place Camille-Jullian; le reste n'est que de l'ordre du tesson. Un bec verseur est rapporté sur l'épaule dont la paroi est percée, depuis l'intérieur et après garnissage, mais garde la continuité de la lèvre en un «pont»; les barbes du trou sont soigneusement lissées contre l'intérieur du bec. En symétrique, une anse, de section concave, s'attache sur le dessus de la lèvre. Le col est entièrement remodelé de sorte que l'ouverture devient ovale et que les bords du bec, du col et de l'anse sont dans un même mouvement souple qui n'est pas sans évoquer la forme d'un bateau; ce remodelage est tellement poussé que la partie restante de la lèvre devient de section ronde.

La pièce est décorée de trois cordons verticaux, un sous le bec et les deux autres de chaque côté, entre l'anse et le bec; avec l'anse ils divisent le corps du vase en quatre quartiers à peu près réguliers. Le centre de trois de ces quartiers est marqué par un téton; il manque le quatrième, dissymétrie apparemment due à un oubli. La paroi interne est légèrement repoussée derrière ces tétons, ce qui semble montrer qu'ils n'ont pas été rapportés mais modelés à même le vase.

Le polissage, dernier acte de finition de ces cruches, est particulièrement étudié : son mouvement est vertical sur les trois quarts supérieurs du vase, couvrant les cordons et à peine détourné par le relief des tétons, la panse derrière l'anse restant brute ; il est horizontal sur le quart inférieur,



depuis le bas des cordons ; il est croisé sur le fond ; horizontal mais plus espacé sur l'anse et longitudinal sur ses bords ; en éventail sur le bec ; le «pont» a même été poli après son façonnage.

La cruche archéologiquement complète trouvée à Bordeaux sur le site de la place Camille-Jullian est exactement la même que celles de l'état 1 de Montaigut (Tarn-et-Garonne) 94, de Mons (Haute-Garonne), de Cézérac (Montayral, Lot-et-Garonne), de Rimons (Gironde), de Bergerac (Dordogne), etc. A Périgueux, cependant, une légère différence morphologique apparaît : les anses sont rondes et non rubanées 95. Claude Lacombe, après avoir observé les mêmes phénomènes, pense plutôt avoir affaire à une production locale 96.

- 93. Ce type de cruche 25 a déjà été identifié sur le matériel de Marmande : forme 1. Les équivalents marmandais vont même jusqu'à former nettement un double bourrelet. FABRI:-DUPONT, 1991B, 133-138. La même forme est attestée dans les ateliers de Lormont, Régaldo, 1990, 108.
- 94. Voir inventaire donné fig. 8 pour Montaigut et les sites qui suivent.
- Ces observations ont été faites par moi-même sur le matériel provenant des fouilles de la Porte Normande et du Centre National de Préhistoire à Périgueux dirigées par Cl. Girardy-Caillat en 1990.
- 96. LACOMBE, 1981B, 151.

Fig. 45.

Cruches de forme 25 (BCJ F. 189)

Fig. 46

Cruches de forme 26 (BCJ 2405, 2419, 2171, 2332).

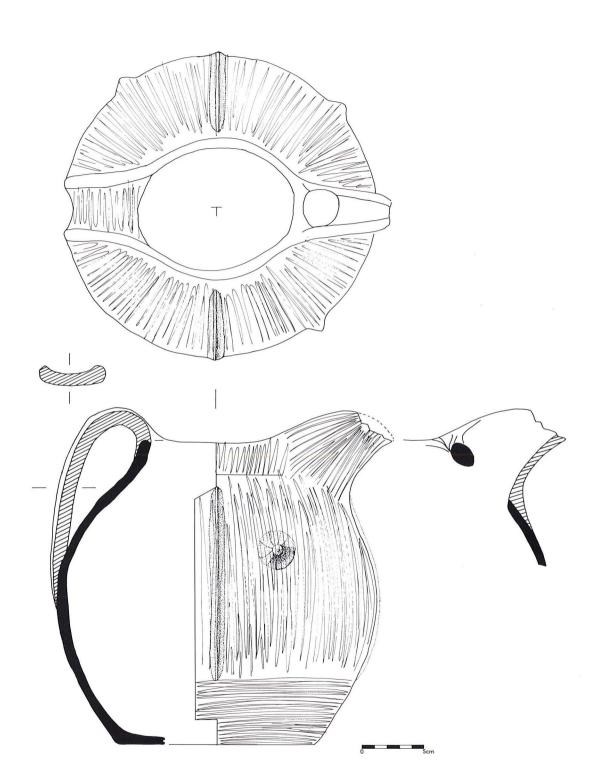


Fig. 47.

Cruche en pâte rouge polie 27 (BCJ 4059 F. 97). Dans le même sens, il convient de remarquer que plusieurs lieux de production ont été recensés (cf. fig. 8): Palaminy et Lahage en Haute-Garonne, Saint-Geny (Lectoure) dans le Gers, Daubèze, Cézérac et Villeneuve-sur-Lot en Lot-et-Garonne. L'hypothèse logique serait donc celle d'une aire de production plutôt que celle d'un centre ⁹⁷. A Marmande au milieu du XIIIe siècle, les formes 2 et 3 ⁹⁸ sont des cruches à bec verseur rapporté, cuites en mode réducteur, mais le traitement de surface est très proche de ces vases rouges polis.

Eléments de technologie

Toutes ces cruches sont en pâte grossière. Les cruches 21 et 22 appartiennent à la catégorie 4. Elles sont tournées, mais suivant une technique assez sommaire. 23, 24, 25 et 26 relèveraient davantage de la catégorie 5.

Alors que dans l'Antiquité, l'œnochoé a un col rapporté, ce n'est plus le cas pour les formes à lèvre 21 : c'est un argument technologique qui définit nettement une forme nouvelle. Ce caractère implique, avec des moyens de tournage anciens, l'élargissement du col : celui-ci devient, progressivement, presque aussi large que le fond. L'attache supérieure de l'anse est aussi un élément technologique important. Un coup de doigt colle et aplatit la lèvre sur le dessus de l'anse; incidemment, cela démontre que l'anse est rapportée sur un vase fraîchement tourné. Ce caractère se retrouve dans les premières cruches de type 22 avec un bec rapporté. Le bec que l'on trouve en rapport avec les lèvres 21 correspond à une déformation du col et de la lèvre. Plus l'ouverture est large, plus la déformation est limitée, ce qui semble un critère chronologiquement pertinent. Le collage de l'anse, apparemment postérieur au dégagement du bec, achève la déformation de la lèvre.

C'est au moment où la lèvre 21 devient nettement éversée, où elle est lissée sur l'anse par le coup de doigt, où la déformation du col est la moins importante, qu'apparaît la forme 22. Celle-ci cohabite un certain temps avec la cruche 21; en fait seul le versoir change. Les anses attachées sous la lèvre ne sont spécifiques ni des formes 21 ni des cruches 22. Elles sont remplacées par des anses rubanées s'attachant contre la lèvre. Le critère technologique particulier à la forme 22 est le bec. Il n'est pas tourné, mais est fait d'une plaque modelée qui se traduit en versoir. On a percé la panse sous la lèvre déjetée de l'intérieur vers l'extérieur en laissant apparaître des barbes. Les exemples les plus démonstratifs proviennent du site de la rue Métivier (fig. 41). Ainsi, on peut percevoir une évolution à partir du versoir. Les premiers exemplaires ont un bec verseur formé d'un cylindre de pâte déformé, écrasé contre la lèvre, puis ce tube est remplacé par une bande de pâte modelée en forme de bec et rapportée contre la lèvre. La différence technologique entre la forme 22 et les formes 23/24 est d'abord une amélioration des techniques de tournage et aussi le redressement de la lèvre qui est formée par un col droit. Le bec est dorénavant tourné.

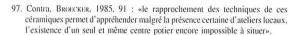
Pour la forme 25 les stries de tournage sont tout aussi régulières, on ne remarque aucune trace de modelage. Le dégagement du ressaut interne de la lèvre implique le bandeau externe.

La technologie de la lèvre 26 est difficile à déterminer précisément car nous ne disposons que de très petits fragments. Les techniques de façonnage sont toutefois régulières. La lèvre, inclinée vers l'intérieur, est formée par un ressaut interne.

Les cruches 27 relèvent de la catégorie 1. L'intérieur de ce vase est très marqué par des digitations, mais la pièce est tournée; les digitations peuvent être faites au moment où le potier polit le vase en entrant une main en soutien à l'intérieur; elles peuvent aussi relever d'un façonnage sur tournette. Cette pâte rouge diffère fondamentalement de celles, de couleur blanche à fort dégraissant, usuellement rencontrées à Bordeaux. Les finitions par polissage et décors rapportés sont uniques dans les niveaux dans lesquels on les rencontre. Ces cruches n'entretiennent aucune familiarité typologique avec aucune autre forme rencontrée à Bordeaux; elles viennent au contraire se superposer à des productions plus fréquentes et mieux apparentées au reste du matériel, mais sans doute de moins bonne qualité.

Fonction et utilisation

Ce sont certainement des cruches à eau. Pourtant leur pâte très poreuse ne leur donne pas une étanchéité parfaite, loin de là. En revanche, cette pâte permet de tenir au frais le plus longtemps possible. Certaines ont des traces de suie sur les parois externes et des traces de calcaire à l'intérieur. Ces cruches ont donc pu servir aussi à faire bouillir de l'eau, comme les œnochoés antiques. Il existait peut-être des récipients en un autre matériau pour la collecte de l'eau dans le puits et son transport, car ces formes sont de petite taille. Les deux utilisations possibles de ces cruches peuvent être : verser de l'eau et faire bouillir l'eau. Ces cruches ne dénotent d'aucun souci esthétique.



^{98.} Fabre-Dupont, 1991b, 130-131.

	identif.	cruches	21	22	23/24	25	26	27
IXe	45	5	4	1	()	0	0	()
Xe	435	31	17	13	()	0	0	1
XIe	1100	93	48	30	1	0	3	9
XIIe	1070	74	22	14	17	16	1	4
XIIIe	740	213	8	15	32	135	20	3
XIVe	2276	410	6	()	59	33	6	1
XVe	1423	193	0	()	8	3	0	0
fin XIIe début XIIIe	223	20	5	5	8	2	()	()
première moitié XIIIe	132	28	6	10	7	3	()	2
milieu XIIIe	283	57	()	5	11	34	6	1
seconde moitié XIIIe	279	120	2	0	14	93	11	()
fin XIIIe début XIVe	383	88	2	0	23	23	8	1
première moitié XIVe	334	72	3	()	14	7	I	()
milieu XIVe	298	54	0	()	12	3	0	0
seconde moitié XIVe	602	121	1	()	5	3	0	()
fin XIVe début XVe	1457	182	()	()	8	4	()	0
première moitié XVe	68	6	()	()	()	0	()	()
seconde moitié XVe	120	13	()	()	0	0	()	()
fin XVe début XVIe	136	33	()	()	1	()	()	()
Nombre total de cruches		1019	105	73	87	187	30	18

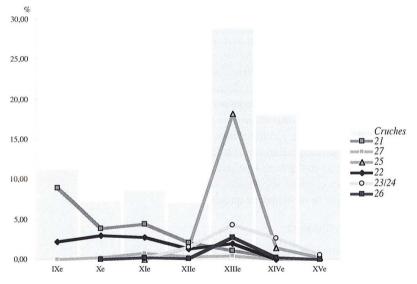


Fig. 48.

Tableau et graphique des cruches 20. En courbe : les différentes formes de cruches en pâte grossière 21, 22, 25, 26, 23/24. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des cruches (pâte grossière/pâte fine). (Pourcentage du nombre de lèvres de cruches sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

Les cruches 27 ont certainement dû servir au transport et à verser de l'eau. Il faut reconnaître qu'elles ont un aspect ostentatoire plus marqué que celui des cruches bordelaises contemporaines (forme 22), mais il est difficile de trancher en faveur d'une cruche de «luxe» ?

Occurrences et proposition de datation

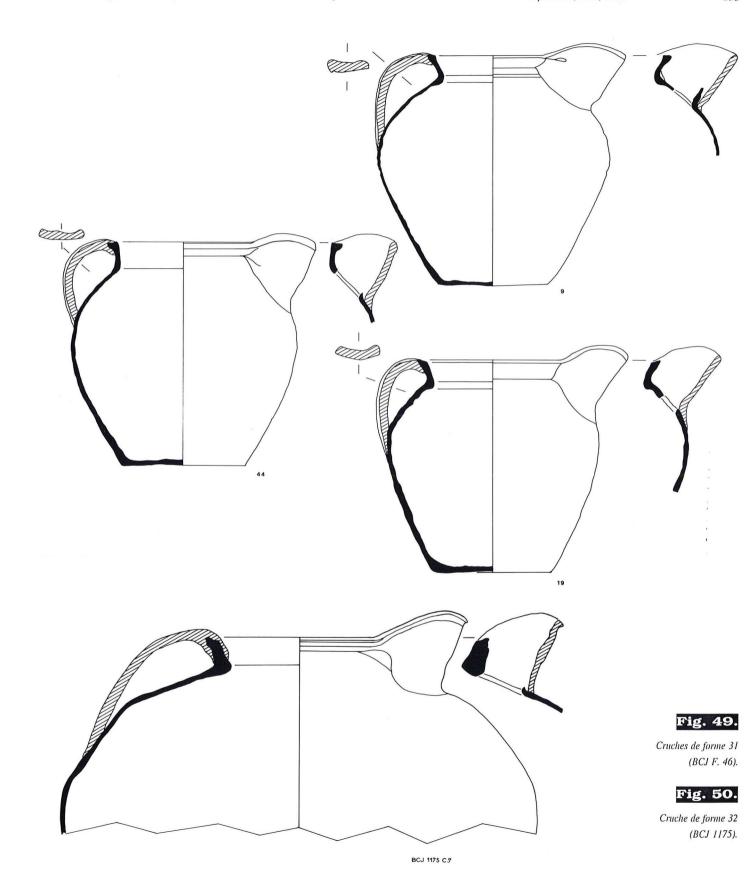
L'histogramme (fig. 48) en fond illustre le pourcentage de toutes les formes de cruches (pâte grossière et pâte fine) attestées entre le Xe et le XVe siècle, par rapport au total des éléments identifiables. Entre le Xe et le XIIe siècle, les cruches représentent plus de 20 % du matériel identifiable. Le seul autre type qui lui fait concurrence est le pot. Au XIIIe siècle, les cruches sont davantage représentées (environ 40 %) de même qu'elles se diversifient. A partir de la fin du XIIIe siècle, les cruches en pâte fine viennent se substituer aux cruches en pâte grossière. Elles prennent le quasi monopole dès la première moitié du XIVe siècle. Mais au XIVe siècle, le vaisselier se diversifie considérablement et les cruches tiennent à peu près 20 % du vaisselier identifiable. Elles sont en concurrence avec les pichets. Au XVe siècle, elles ne représenteront plus que 10 %.

Les courbes ne représentent que les cruches en pâte grossière : 21, 22, 23/24, 26, 25 et la forme 27 en pâte fine, dont 22 et 25 sont les plus nombreuses (fig. 48). Les courbes révèlent des évolutions chronologiques, moins marquées que pour les pots, mais les cruches sont moins nombreuses que les pots. Les cruches en pâte grossière sont, après les pots, le type le plus fréquent dans le vaisselier des Xe-XIIIe siècles.

Les cruches 22 n'ont pas une courbe d'une symétrie parfaite, au contraire deux pics sont visibles. On peut lire deux moments de production de deux formes très proches, mais aucun argument notable n'a permis de les différencier. Cela est dû certainement à la non standardisation des lèvres. La cruche 22 est présente dans la tranche chronologique fixée entre le Xe siècle et le XIIIe siècle. Elle est concurrencée par la production de cruches en pâte rouge polie importées.

A la lecture des courbes, au XIIIe siècle, il y a une diversification morphologique qui se définit par les cruches 23/24, 25 et 26. Les trois courbes se superposent avec une différence dans les proportions. La cruche 25 a une courbe d'une symétrie parfaite. La forme est elle-même bien définie. C'est une forme sans antécédent et sans descendant. Elle couvre le XIIIe siècle, pour lequel elle sert de critère chronologique très fiable et cela n'est pas propre à Bordeaux ⁹⁹. Les formes de cruche 26 et 23/24 sont beaucoup moins nombreuses, mais sont bien représentées dans le

Cf. Marmande et Lormont, Fabre-Dupont, 1991в, facture I, pâte A, 129;
 Régaldo, 1990, 108.



XIIIe siècle. Les formes 23/24, 25 et 26 occupent le même créneau chronologique, il s'agit peut-être de productions différentes ou simplement de variantes typologiques.

On connaît les formes de cruches 23 qui sont bien attestées par ailleurs dans les productions de Capian dans l'Entre-Deux-Mers ¹⁰⁰. Ces formes semblent préfigurer celle des cruches 31 en pâte fine, produites par les ateliers de Sadirac, qui apparaîtront dans les niveaux du XIVe siècle. Doit-on envisager une seule et même production de la forme à lèvre droite qui évolue vers une forme en pâte fine ?

Les cruches 25 et 26 sont attestées dans les ateliers de Lormont au XIIIe siècle ¹⁰¹.

Les cruches 27 sont peu connues dans la région bordelaise et sont des objets d'importation comme on a pu le voir dans le chapitre sur les catégories céramique : catégorie 1. En revanche, ces vases sont très présents le long de la vallée de la Garonne, de celle du Lot et même de la Dordogne où l'on ne connaît en fait que ce type de cruche ¹⁰².

Les cruches des XIVe-XVe siècles (série 30)

Les différentes formes de cruches

La cruche 31 a un col droit, une lèvre aplatie sur le dessus et repoussée vers l'extérieur de manière à former un petit rebord (fig. 49); on constate beaucoup de menues variations de ce col, mais elles ne paraissent pas significatives. Cette forme en pâte fine serait issue de la tradition de la cruche 23/24 en pâte grossière. Les corps sont globalement semblables mais l'épaulement est fonction du diamètre du col et de la taille du vase. Elles sont toutes simples, ne portent aucun décor, ni glaçure, ni cordon rapporté. Les différences d'ansage et de versoir font apparaître différentes formes. Ces cruches sont dotées d'un bec verseur rapporté, soit sur la panse percée, soit sur le col découpé; une anse est attachée sur la lèvre en symétrique de ce bec. Les parois sont d'une finesse certaine. L'anse en symétrique du bec est rubanée. La standardisation des tailles est très nette.

Les formes 32 et 33 sont celles de grandes cruches. La **cruche 32** (fig. 50) est similaire à 31, seule la taille change. A l'ouverture, le diamètre est à peu près le même (fig. 51), quelles que soient les tailles des vases et il est

Diamètre à la lèvre	petites cruches	grandes cruches
moyenne	124,5	121,1
minimum	104	100
maximum	140	182
nombre d'objets	20	8

souvent difficile, sur des fragments de lèvre, de reconnaître une grande forme d'une petite. En revanche, la taille du bec est beaucoup plus imposante pour les formes 32 et 33.

La **cruche 33** se différencie de 32 par l'adjonction de trois anses (fig. 52) : une en symétrique du bec et les deux autres perpendiculaires au bec ¹⁰³. Ces grandes cruches sont rarement dotées d'un décor, parfois elles peuvent être décorées de deux cordons digités sur l'épaule, de part et d'autre du bec, en avant des anses latérales de chaque côté du bec. Le bec est rapporté sur la panse percée.

Les cruches 34 (fig. 53) ont un col droit très court et une lèvre aplatie. Elles sont dotées d'un bec tubulaire conique sur une épaule très fortement marquée, sur lequel est rapportée une petite anse le reliant au col. Sur les premiers exemples, l'anse est collée presque à mi-hauteur du bec et par la suite elle sera collée à l'extrémité supérieure du bec. Ce sont des cruches de grande taille.

Dans le décor, une évolution est sensible aussi : les premiers exemples n'en possèdent pas ; ensuite, les cruches sont glaçurées sur l'extérieur de façon mouchetée ; puis les exemples les plus récents ont un décor de cordons réticulés sous une glaçure économisée.

Dans le matériel abondant et particulièrement bien conservé du fait 46 des fouilles de la place Camille-Jullian, dont le comblement est du début du XVe siècle, ne comprenant aucune cruche de forme 32 ou 33, on note la présence à côté de deux cruches de forme 34, d'une cruche de taille moyenne, de morphologie tout à fait analogue à la forme 32 et avec la même absence de décor mais dotée d'un bec tubulaire (fig. 53). C'est un des seuls exemples de bec tubulaire qui n'a pas d'anse le reliant au col. En milieu d'atelier 104, on constate effectivement l'apparition du bec tubulaire en alternance avec le bec verseur.

Une autre cruche à lèvre droite est attestée, la cruche 35. Elle est glaçurée à l'intérieur du col et au fond du vase. Elle est dotée d'un bec verseur rapporté sur la panse découpée. En fait elle ne se différencie de 32 que par l'adjonction de glaçure.

- 100. Landais, 1989, 43.
- 101. Régaldo, 1990, 108.
- 102. Voir fig. 7 et 8.
- 103. Pour ces formes à trois anses, nulle part ne sont attestées de petites tailles comparables aux formes précédentes 31.
- 104. RÉGALDO, 1988B, 82.



Tableau des diamètres des cols de cruches en millimètres.

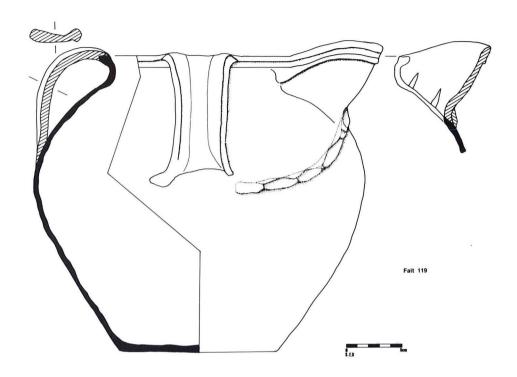


Fig. 52

Cruche de forme 33 (Perm 1183).

La cruche 36 (fig. 54) est une cruche à étrier. L'étrier est rapporté sur le dessus de la lèvre droite, le collage de l'anse recouvre la hauteur du col. L'anse est de section arrondie légèrement creusée sur le dessus. A la perpendiculaire de l'anse un bec verseur est rapporté. Des pièces complètes manquent pour décrire plus en détail la forme. Cette forme précède une forme moderne de cruche à étrier sadiracaise.

Eléments de technologie

La pâte de ces cruches est fine. Elle est de type sadiracais de catégorie 7.

Le tournage est régulier, permettant une extrême finesse des parois. Le bec est tourné à part et rapporté sur la panse du vase déjà un peu séchée. L'anse est modelée et rapportée de la même façon que le bec. Avec les cruches 31, on peut parler de série en céramique tournée 105. La généralisation de la pâte fine et la standardisation des vases ne sont pas éloignées d'une technique de fabrication très élaborée. Le tour à roue du XIVe siècle est un tour qui permet la rapidité du tournage et il faut rentabiliser son utilisation. D'après C. Arcelin-Pradelle et F. Laubenheimer, pour que l'utilisation d'un tour devienne rentable, il faut que le processus de fabrication soit fractionné en tâches spécifiques. Le tourneur doit rester devant son tour et les étapes préalables ou

postérieures sont assurées par des aides. Les objets sont alors fabriqués à la chaîne, dans un souci de rendement. Pour le XIVe siècle, on peut vraiment parler d'ateliers de potiers où toutes ces fonctions sont remplies. Les corps des vases sont tournés d'un seul tenant en série, seuls sont rapportés, après un certain séchage, les éléments additifs : bec et anse.

Fonction et utilisation

Les petites cruches ont certainement dû contenir de l'eau et pouvaient aller sur la table ou à côté et les plus grandes servaient probablement à conserver des liquides alimentaires comme de l'huile par exemple.

Les cruches 31, les plus souvent rencontrées dans les niveaux archéologiques ont une capacité ¹⁰⁶ d'environ deux litres (fig. 55). Il semble bien qu'apparaisse une standardisation des volumes pour ces petites cruches. Les



105. Arcelin-Pradelle, 1982, 129.

106. La capacité de ces cruches a été mesurée selon une méthode expérimentale prenant en compte le diamètre au col, le diamètre maximum, et le diamètre du fond, ainsi que la hauteur du vase sans compter la hauteur du col. Toutes ces mesures ont été prises à l'intérieur des vases.

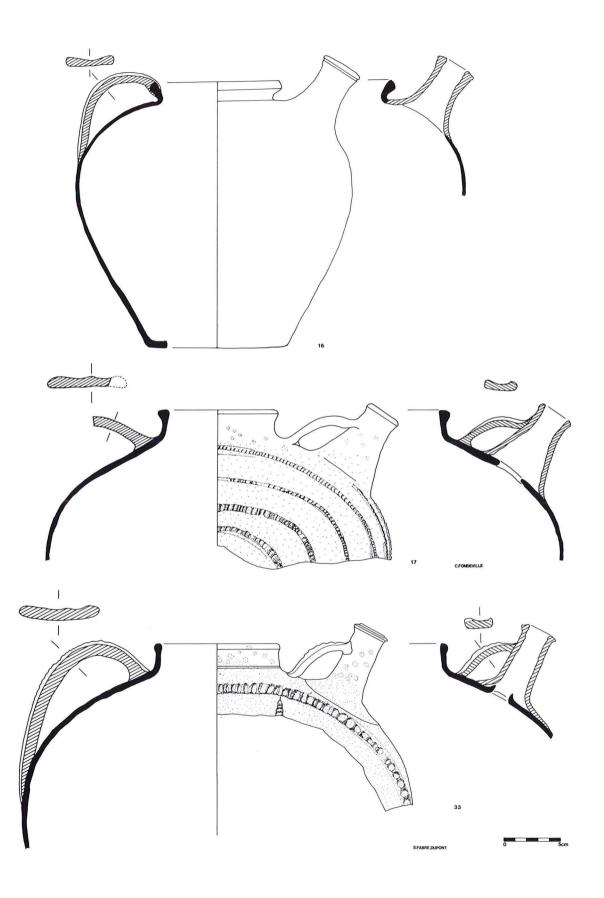
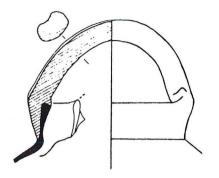


Fig. 53.

Cruches de forme 34 (BCJ F.46).



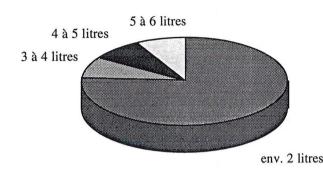


Fig. 54

Cruche de forme 36 (Cana, 1093).

Fig. 5

Contenance des cruches en litres.

cruches 32 ont une plus grande capacité, mais sont beaucoup moins standardisées. La plupart ont une capacité d'environ cinq litres. Les constatations faites en contexte d'habitat, notamment à Camille-Jullian, ne coïncident pas tout à fait avec celles faites dans les ateliers sadiracais ¹⁰⁷ où la gamme semble plus complète. On peut avoir des capacités de trois litres, jusqu'à cinq à six litres.

Occurrences et proposition de datation

Du point de vue typologique, nous avons pu identifier six formes en pâte fine: 31, 32, 33, 34, 35 et 36. Comme on l'a vu ces formes se rencontrent dans les ateliers sadiracais. Ces différentes variantes de formes marquent davantage la diversification du vaisselier qu'une évolution chronologique: petite cruche, grande cruche, cruche à bec verseur, cruche à trois anses, cruche à bec tubulaire. En réalité, ces cruches sont à peu près toutes contemporaines et aucune évolution chronologique n'est perceptible. Pour donner une lecture plus facile des courbes et, aussi, afin de ne pas diminuer le rôle des grandes cruches face à celui des petites en raison de la difficulté de les différencier sur le critère de la lèvre qui est identique pour toutes, les cruches de Sadirac ont été regroupées dans une seule et même courbe. C'est une des raisons pour laquelle la courbe n'a pas une forme régulière, mais est constituée de trois pics successifs. Les cruches 31 sont les premières à apparaître au XIVe siècle. Elles sont présentes durant le XIVe et le XVe siècle. Une évolution des grandes cruches est sensible dans les décors et surtout avec l'apparition des cordons réticulés dans la seconde moitié du XVe siècle. En revanche, la cruche à étrier 36 est un marqueur chronologique fiable pour la fin du XVe siècle (fig. 56). Elle préfigure les formes à étrier modernes légèrement différentes typologiquement.

				cruch	es Sad				
		cruches Sad	31	32	33	34	35	36	37
fin XIIe début XIIIe	223	0	0	0	0	0	0	0	0
première moitié XIIIe	132	0	0	0	0	0	0	0	0
milieu XIIIe	283	0	0	0	0	0	0	0	0
seconde moitié XIIIe	279	0	0	0	()	0	0	0	0
fin XIIIe début XIVe	383	31	26	4	1	()	0	0	0
première moitié XIVe	334	47	38	8	0	0	0	0	1
milieu XIVe	298	39	38	1	0	0	0	0	()
seconde moitié XIVe	602	112	100	5	0	2	5	0	()
fin XIVe début XVe	1457	170	104	37	0	16	5	0	8
première moitié XVe	68	6	1	5	0	0	0	0	0
seconde moitié XVe	120	13	7	5	0	I	0	0	0
fin XVe début XVIe	136	19	1	7	0	- 11	0	13	()
Nombre total de cruches		476	338	78	1	39	11	13	9

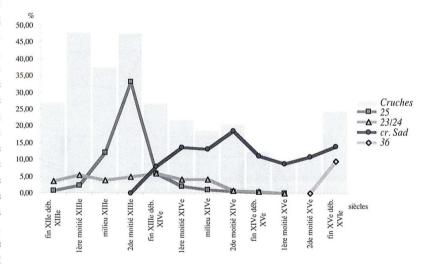


Fig. 56.

Tableau et graphique des cruches 30. En courbe : les différentes formes de cruches 25, 23/24, Les cruches de Sadirac, toutes formes confondues (31, 32, 33 et 34), et 36. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des cruches. (Pourcentage du nombre de lèvres de cruches sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

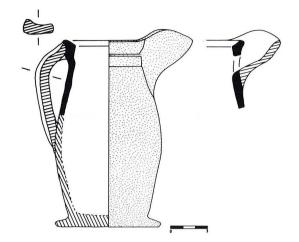


Fig. 57.

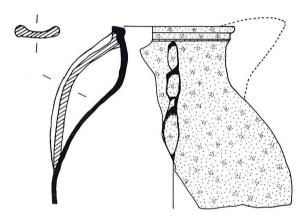
Pichet de forme 41 (Musée d'Aquitaine 4470).

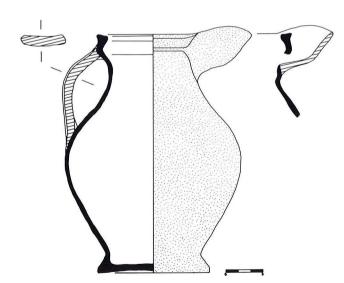
Fig. 58.

Pichet de forme 41 (BCJ 1238).

Fig. 59.

Pichet de forme 42 (Musée d'Aquitaine D. 80. 2. 1064).





Les cruches décorées de bandes de peinture rouge, cruches 37

Peu de fragments illustrent cette forme, il s'agit essentiellement d'exemples de bec verseur rapporté sur une lèvre droite, sur laquelle des traces de peinture rouge sont visibles. La pâte dégraissée est assimilable à celle des marmites décorées de peinture rouge des productions de la Charente (Lamérac): catégorie 2. Ces cruches sont connues à Lamérac en contexte d'atelier ¹⁰⁸. On en connaît aussi une retrouvée dans un contexte d'habitat à Saint-Emilion ¹⁰⁹. Il faut simplement noter qu'à côté des marmites, des cruches ont été importées, mais celles-ci n'étaient pas aussi nécessaires que les marmites.

Les pichets : série 40

Il s'agit d'un récipient à verser ou à boire de forme allongée, pourvu d'un versoir et d'une anse en symétrique. On le trouve dans les textes anciens sous l'appellation de *pichey*, ou *picher*. On trouve aussi le terme de *broc*. Mais on ignore si cette différenciation terminologique est fonction de la taille des objets ou de leur fonction propre.

Les pichets glaçurés verts

Description

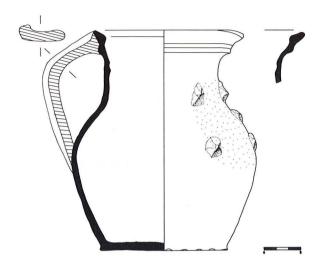
Le pichet 41 a une lèvre à bourrelets pincés, tirés de la paroi et un bord plutôt plat peu marqué (fig. 57). La forme est élancée et ne dégage pas un col haut, aux articulations peu marquées. Le pied est très débordant : en galette. En symétrique d'un bec verseur rapporté, proéminent, une anse rubanée est collée dans la partie supérieure contre le bourrelet pincé de la lèvre et l'attache inférieure est contre la partie la plus large du vase.

L'effet ornemental est apporté quelquefois, par l'adjonction d'un cordon digité (fig. 58), mais surtout, par une couverte glaçurée vert foncé très couvrante, mais non homogène, où le mouchetage apparaît relativement peu.

Le pichet 42 a une lèvre formant méplat, dont le bourrelet inférieur est repoussé et pincé (fig. 59). Deux formes se distinguent 42'et 42'': l'une pansue et l'autre élancée. La forme la plus élancée a un épaulement assez marqué et dégage un col haut d'environ un quart du vase. La forme la



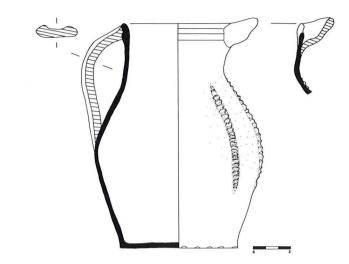
109. LAVIGNE, 1991, 40.



plus pansue est resserrée au niveau du col. Le pied est moins débordant que pour la forme 41, il est fortement biseauté. Le bec est rapporté sur la lèvre percée. L'anse verticale, en symétrique du bec, est rubanée et se colle sur le bourrelet inférieur de la lèvre et sur la partie la plus large du vase. Le décor est un peu plus varié avec bandes rouges peintes, cordons verticaux striés à la molette, tétons ; la glaçure est moins couvrante et plus mouchetée mais toujours sur la totalité de la surface, avec des teintes beaucoup moins denses.

Le pichet 43 a une lèvre à double bourrelet moins marqué et bord rond (fig. 60 et 61). Deux formes se distinguent aussi 43'et 43'': l'une est élancée, l'autre pansue. Sur la lèvre se dégage un bec verseur, pincé le plus souvent, mais il en existe encore avec bec rapporté. Cette forme de pichet ne porte plus de pied, le fond est légèrement biseauté. L'anse rubanée se rattache sur les bourrelets de la lèvre à mi-hauteur du vase. Le décor, glaçure comprise, tend à se limiter à la zone comprise sous le bec par une simple bavette avec ou sans adjonction de décor: cordons réticulés, tétons, disposés verticalement en trois colonnes (fig. 60 et 61). Le décor se structure lui-même et structure le vase.

Le pichet 44 (fig. 62) a une lèvre identique à la forme précédente. Deux formes se distinguent aussi 44'et 44'' : l'une est élancée, l'autre pansue. Ce type de pichet ne porte plus de glaçure sur l'extérieur mais uniquement à l'intérieur au niveau du col. La glaçure est de couleur claire et toujours mouchetée. La glaçure va disparaître totalement sur cette même forme dans les exemplaires les plus tardifs. Les bords du fond portent des traces de bavures de pâte dues à l'enlèvement rapide du vase de la girelle du tour.



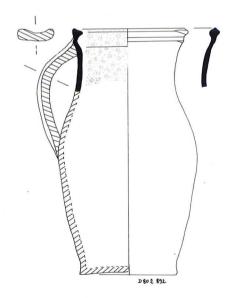


Fig. 60.

Pichet de forme 43 (Musée d'Aquitaine D. 80. 2. 1189).

Fig. 61.

Pichet de forme 43 (Musée d'Aquitaine 4457).

Fig. 62

Pichet de forme 44 (Musée d'Aquitaine D. 80 2 8 92).

Ces pichets sont de taille à peu près constante (fig. 63). Le diamètre des lèvres est plus variable. On retrouve aussi pour les pichets cette même notion de série que pour les cruches ¹¹⁰.



110. ARCELIN-PRADELLE, 1982, 131.

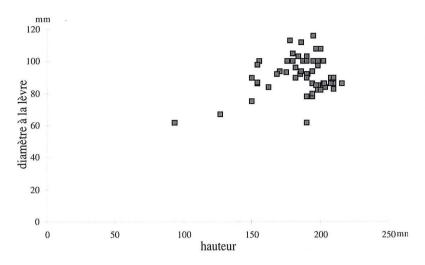


Fig. 63.

Hauteur et diamètre de lèvres des pichets en nuage de points.

Eléments de technologie

Le pichet 41 est en pâte à tendance grossière, de couleur blanche de catégorie 6. Les parois du vase sont assez épaisses, mais le tournage est régulier. Le pied en galette est assez épais et tourné en même temps que le vase, il n'est pas rapporté. Le bec est tourné, puis rapporté et collé sur la panse percée : des traces de barbes sont visibles sur la partie interne du bec. C'est sur cette forme et sur celle des mortiers qui lui sont contemporains, que la glaçure apparaît de façon systématique. La technique de glaçurage est obtenue par saupoudrage du plomb et du cuivre. La quantité de plomb est importante car la glaçure est très couvrante. Plus il y a de plomb, plus le cuivre se diffuse et plus la glaçure est couvrante et de teinte foncée.

Les pichets 42, 43, et 44 sont en pâte fine, de couleur blanche, de type sadiracais de catégorie 7. La technique de tournage est au point : les stries de tournage sont régulièrement espacées et les parois sont très fines, surtout pour les formes 43 et 44, pour lesquelles le bec est tiré puis pincé à partir de la lèvre. Il ne déforme pas le col.

Fonction et utilisation

Le pichet semble être le récipient à servir le vin lors des repas. Cette forme ne remplace pas une forme déjà existante dans la typologie, elle apparaît assez tard et se rajoute aux cruches comme vase à liquide. Le pichet devait peut-être exister dans un autre matériau : le bois ou la vaisselle métallique. Dans l'Antiquité, la forme à goulot est celle qui se rapprocherait le plus du pichet, mais cette forme disparaît vers le Ve siècle et on ne la retrouve que dans les niveaux médiévaux à partir de la fin du XIIIe siècle. L'apparition des pichets semble symptomatique du développement d'un art

de la table : ils font incontestablement montre d'une certaine valeur ostentatoire, variant assez largement leur décor, leurs propriétaires les agrémentant même parfois à leur gré ¹¹¹. Toujours de taille sensiblement constante, le pichet prend très vite une place considérable dans le vaisselier. Dans les autres régions, il apparaît tout aussi décoré ¹¹². Dans l'iconographie des XIVe-XVe siècles ¹¹³, on retrouve surtout les pichets en étain ou en argent, ils sont souvent associés avec une coupe à boire ou un verre à pied. On voit aussi des personnages qui boivent directement au pichet.

Les textes parlent souvent de pichet à vin. Il est aussi une unité de mesure en taverne ¹¹⁴. La coutume des vins vendus en taverne est d'un demi pichet de vin par jour ¹¹⁵. Un texte non daté, mais certainement rédigé à la fin du XIVe siècle ou au début de XVe siècle donne le prix maximum exigible pour différents produits et services ¹¹⁶: "Dotzena de pichers de terra, VI deners; dotzena de pichers aygues, III deners". Le broc est sans doute un très grand pichet puisque sa valeur est proportionnellement 12 fois plus importante que le pichet. Ces pichets que l'on trouve en grande quantité sur la fouille étaient donc vendus à la douzaine comme un véritable service de table.

- 111. Sur le site de la place Camille-Jullian, deux pichets ont été peints et décorés d'écussons (exposés au Musée d'Aquitaine). De même, on retrouve des incisions sur des anses de pichets, comme pour marquer la propriété.
- 112. Lyon, Saint-Denis...
- 113. PIPONNIER, 1993, 73-117. AVRIL, 1993, 34, 73, 92, 139, 213.
- 114. Livre des coutumes, n° XIII, 209, Augmentation de la coutume des vins vendus en taverne (f° 110, v°) (1368). «Pour se procurer la somme qu'ils ont promise au prince d'Aquitaine, les maires et les jurats de Bordeaux augmentent, à partir du dimanche qui précédera le prochain dimanche de Rameaux, de 8 «pichers de vin» par tonneau et de 4 «pichers de vin» par pipe, le droit de 16 «pichers» par tonneau qui se lève sur le vin vendu en taverne dans la ville et dans la banlieue. Livre des contumes, n° XXI Établissements sur les tavernes et sur les barbiers (f° 167, v°), 326. «Il est interdit de briser les pichets, les brocs et les verres («picher, broc ni verre») dans les tavernes, sous peine de payer 65 sous d'amende». Livre des contumes, n° IV second appendice Coutume des vins vendus en taverne (f° 70, v°), 606. «Il est dû, pour les vins vendus en taverne, à Bordeaux, 8 «picher» par tonneau, et 4, par pipe, ou la valeur de ces quantités, au cloix du percepteur»
- 115. Registre de la jurade, 257, séance du 9 septembre 1407, Collecteurs de la coutume des tavernes. «Se porteren a culhir los rouenuas de la costuma de las tabernas, et ben et leyaumentz escriuren tot so que ad aquera sere degut, et que res no se apropieren d'asso que a ladeita costuma se appartendre, exceptat que los fo reserbat, per cascun, mechs pichey de bin, per jorn, per ayssi que juren que aquet no inburseren, ny al astau no lo porteren».
- 116. Livre des coutumes, n° 1, 2ème appendice, 597-603 et plus particulièrement 601 et 602. Tarif des prix des services et des choses. Non daté, ce tarif a probablement été rédigé à la fin du XIVe siècle ou au début du XVe siècle, à l'initiative de la municipalité de Bordeaux.

Occurrences et proposition de datation

Le pichet est une forme qui apparaît assez tard dans la chronologie. Cette forme est celle qui évolue le plus rapidement (fig. 64). Elle devient la base de la chronologie des XIVe et XVe siècles. C'est sur le matériel de la fouille du chantier Camille-Jullian que sa chronologie est apparue la plus précise. Dès son apparition dans l'état 25, il est glaçuré : on peut ainsi constater l'étroite imbrication entre l'émergence d'une nouvelle forme et l'adoption d'une nouvelle technique.

La réalisation de statistiques à partir de la typologie des pichets est une des plus sûres dans l'obtention des résultats. En effet, leur nombre est très important pour permettre d'effectuer des calculs. Les pichets ont une courbe ascendante jusqu'à la fin du XVe siècle. Les formes se substituent les unes aux autres au fur et à mesure de l'avancée dans le temps.

D'après les courbes (fig. 64), c'est la forme 41 qui apparaît en premier, à partir de la fin du XIIIe siècle ou du début du XIVe siècle. A celle-ci se substitue la forme 42, forme peu marquée qui perdure durant tout le XIVe siècle. Mais c'est essentiellement dans la seconde moitié du XIVe siècle que le type pichet prend un véritable essor, avec la forme 43, puis la forme 44. Le pichet 44 est en quasi monopole au XVe siècle. C'est entre la seconde moitié du XIVe siècle et la seconde moitié du XVe siècle que la forme est la plus représentée. On compte jusqu'à environ 40 % de pichets sur le vaisselier identifiable. Mais, à la fin du XVe siècle, on note une diminution dans les proportions. Nous verrons s'il faut l'associer au développement des pichets d'étain à partir du XVe siècle.

Les différentes variations de formes du type pichet se révèlent être des marqueurs chronologiques très fiables. Ce graphique sert de base de comparaison pour la chronologie des sites des XIVe et XVe siècle.

Les pichets à décor polychrome 45

Le pichet 45 est un pichet de production saintongeaise (fig. 65). La lèvre est à double bourrelet pincé et bord plat. La forme est élancée. Le col est long et peu marqué. Un resserrement est sensible sur la partie inférieure de la panse partant en biseau jusqu'au fond, donnant au fond un aspect évasé. Le bec est rapporté sur la panse percée. L'anse en symétrique se rattache sur le bourrelet inférieur de la lèvre et sur la partie large du vase. Ces objets sont très décorés. Certains portent des écussons, d'autres des représentations d'oiseaux.

	identif.	pichets	41	41/42	42	42/43	43	43/44	44	45
Xe	435	()	()	0	0	()	0	()	0	0
X1e	1100	0	0	0	0	()	0	()	()	0
XIIe	1070	()	0	0	0	()	0	()	0	0
XIIIe	740	0	0	0	0	()	0	()	0	0
XIVe	2276	660	56	56	30	119	167	208	10	14
XVe	1423	530	5	6	8	31	68	167	236	9
fin XIIe début XIIIe	223	0	0	0	0	0	0	0	0	0
première moitié XIIIe	132	0	0	0	0	0	()	()	()	0
milieu XIIIe	283	0	0	0	0	0	0	()	0	0
seconde moitié XIIIe	279	0	0	0	0	0	0	()	0	0
fin XIIIe début XIVe	383	36	23	9	2	2	0	()	()	()
première moitié XIVe	334	72	15	2	6	21	5	18	5	0
milieu XIVe	298	72	5	23	12	27	4	1	0	()
seconde moitié XIVe	602	176	3	14	7	47	89	4	1	- 11
fin XIVe début XVe	1457	586	2	5	1	50	125	271	124	8
première moitié XVe	68	31	()	0	0	()	5	()	26	()
seconde moitié XVe	120	60	2	0	7	()	2	()	48	- 1
fin XVe début XVIe	136	29	0	()	0	0	0	4	25	0

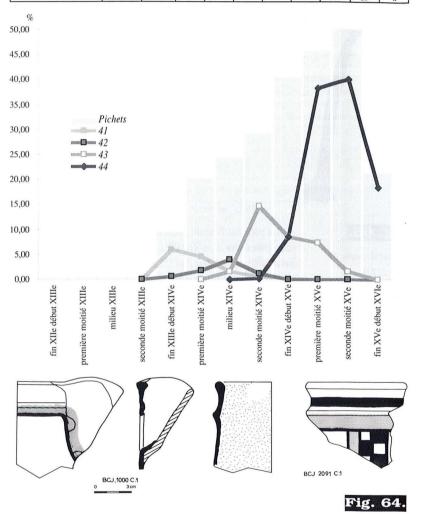
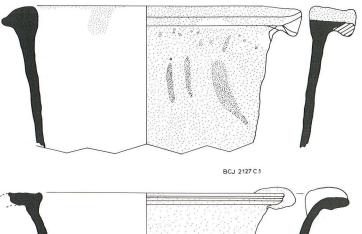


Tableau et graphique des pichets. En courbe : les différentes formes de pichet 41, 42, 43, 44. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des pichets. (Pourcentage du nombre de lèvres de pichets sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

Fig. 65.

242 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret



BC: 1180 C:30

Fig. 66.

Mortier de forme 51 (BCJ 2127).

Fig. 67.

Mortier de forme 52 (BCJ 1180).

La pâte est fine de couleur blanche. Il s'agit d'une pâte reconnue lors des fouilles de la Chapelle-des-Pots en Saintonge par J. Chapelot ¹¹⁷. Le tracé des éléments de décor est sur un fond blanc sur lequel se développent des décors verts et brun-noir. D'après les analyses, la glaçure est plombifère, le cuivre donne la coloration verte, le manganèse donne, par ailleurs, la coloration noire ; la très forte quantité d'étain a donné à la glaçure cette teinte blanche ¹¹⁸.

Le décor de ces vases en fait des objets ostentatoires. On peut qualifier ces pichets d'objets de luxe.

Très peu de fragments ont été retrouvés sur les chantiers bordelais. On les retrouve dans des contextes de la seconde moitié du XIVe siècle.

Les mortiers : série 50

Vase ouvert, de forme conique, pourvu d'une lèvre, d'un versoir et d'une ou plusieurs anses. Le fond est plat. Dans les textes, on trouve la mention de *mortur de terra* ¹¹⁹ ou *mortuy* ¹²⁰.

Les différentes formes de mortiers

On distingue quatre variantes dans le type déterminé comme mortier :

- le mortier à lèvre triangulaire 51
- le mortier à lèvre plate 52 et 52a
- le mortier à lèvre à double ressaut 53 et 53a
- le mortier à lèvre droite 54

Ces distinctions suivent une évolution en relation avec la chronologie.

Les tous premiers exemples de mortiers n'entrent pas dans ces distinctions car ils sont trop peu nombreux et n'ont pas de profil caractéristique. Aucune forme complète n'a été recensée. Ils sont faits en pâte grossière et n'ont aucune trace de glaçure. On compte un fragment de mortier en pâte très grossière dans l'US 2028 (état 24) du secteur 4 du site de la place Camille-Jullian. Il s'agit d'un bec verseur tiré sur une lèvre plate et large.

Le mortier à lèvre triangulaire (51): Les premiers mortiers glaçurés ont une lèvre originale en bourrelet assez épais, triangulaire sur l'extérieur (fig. 66). La forme est légèrement conique avec un fond épais (le diamètre du fond est bien inférieur à celui de l'ouverture). La texture de la pâte est grossière. Le vase est entièrement recouvert d'une glaçure plombifère vert foncé et ne possède pas de décor rapporté. Ces pièces sont de taille médiocre. En symétrique d'un bec verseur creusé dans le méplat de la lèvre, une anse vient s'attacher contre la lèvre.

Le mortier à lèvre plate (52 et 52a): Ces mortiers ont une lèvre plate sur le dessus en dégageant un bourrelet extérieur (fig. 67). Il est fabriqué dans une pâte fine. Le dessus de la lèvre peut être simplement glaçuré ou bien avoir des tâches de peinture rouge ou encore être décoré d'incisions sinusoïdales ou rectilignes. Le bec verseur est dégagé soit par deux bandeaux rapportés sur le méplat de la lèvre sans la déformer, soit la lèvre est déformée et creusée pour former le bec. La forme est beaucoup plus large que la précédente. Le diamètre de l'ouverture est assez important, celui du fond est légèrement inférieur. La forme est beaucoup plus trapue. La différence entre 52 et 52a se fait entre la lèvre



117. CUISENIER 1975-76, 60.

118. Fabri: Dupont, 1991a, 65-70. Le dioxyde d'étain SnO2 est utilisé comme agent opacifiant blanc dans les émaux opaques. Une addition de 10 à 15% de dioxyde d'étain opacifie les glaçures transparentes. L'étain sert aussi de colorant blanc pour glaçure. Pranostan-Rada, 1989, 45. Sans doute conviendrait-il de pratiquer quelques analyses de glaçures saintongeaises pour démontrer l'existence, ici comme en Provence, de «protomajoliques». Si les bases de notre analyse sont trop limitées pour être généralisées, c'est pourtant bien dans ce sens que vont nos résultats. Le rapprochement avec des productions plus récentes ne fait que renforcer le problème.

119. Livre des coutumes, Ile appendice, n° 1, 601-602.

120. A.D. 33, G 326 (2), 15 mai 1442. Inventaire après décès des biens de Ramon de Cussac, chanoine de Saint-André de Bordeaux, dépouillé et transcrit par M. Bochaca.

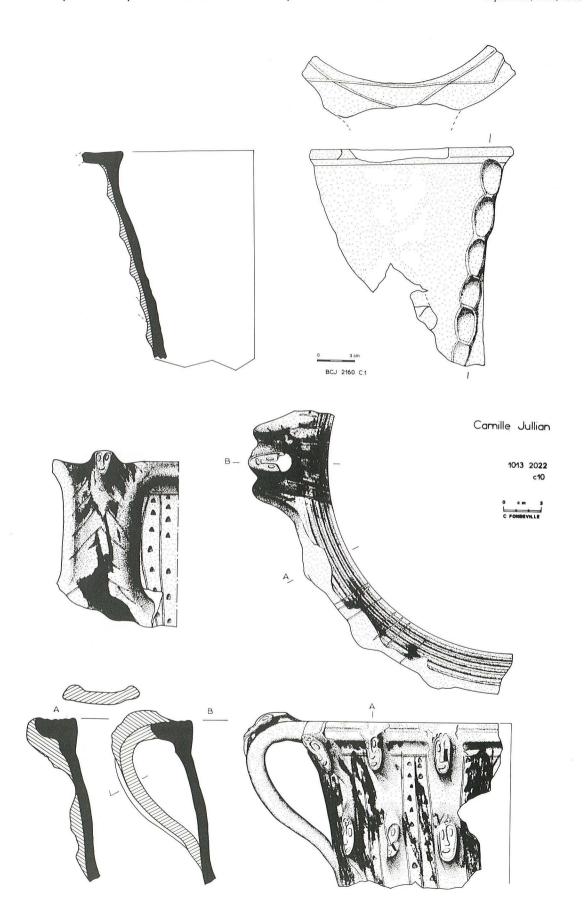


Fig. 68.

Mortier de forme 52a (BCJ 2160).

Fig. 69.

Mortier de forme 52a décoré de masques, incisions, peinture sous glaçure (BCJ 1013-2022).

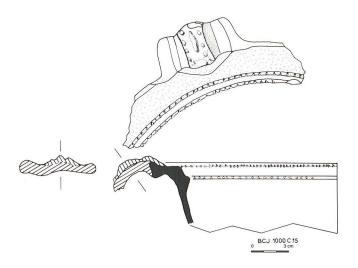


Fig. 70.

Mortier de forme 53/53a (BCJ-1000).

plate toute simple (52) et la lèvre plate décorée d'incisions sur le rebord intérieur de la lèvre (52a) (fig. 68). Le fond épais est tapissé de grains de quartz et sa partie extérieure est piquetée de petits trous ne traversant pas la totalité de l'épaisseur. Le nombre d'anses est variable. Il y en a au moins trois : une en symétrique du bec et deux autres à la perpendiculaire. Il peut y en avoir davantage. Le nombre assez important des anses joue un rôle ornemental, rythmant en particulier la disposition du décor. Le décor de la panse est assez varié (fig. 69) : il peut être composé de tâches de peinture rouge, d'incisions, de masques rapportés, de cordons digités verticaux... La variété des décors en fait une pièce ostentatoire. Ces mortiers sont recouverts d'une glaçure plus claire et plus économisée que celle des mortiers précédents. La totalité de la forme n'en est pas recouverte, il s'agit d'un mouchetage partiel. En revanche, les adjonctions décoratives sont toujours recouvertes de glaçure.

Le mortier à lèvre à double ressaut (53 et 53a): la lèvre est composée d'un double ressaut intérieur concave avec une arête assez vive entre les deux ressauts (fig. 70 et 71). La différence entre 53 et 53a est la même que pour la forme précédente en cela que 53 a une lèvre simple sans incision et 53a possède des incisions sur l'arête centrale et/ou sur l'arête intérieure.

La forme est identique à la précédente 52, la seule variante venant de la lèvre.

Le mortier 54 à lèvre droite et à arête intérieure : Cette forme est à peu près de même capacité que les deux formes précédentes. La différence se fait au niveau de la lèvre qui est droite et à l'intérieur, à environ trois centimètres du bord, est marquée d'une arête (fig. 72). Le décor est beaucoup moins varié: il est en fait composé d'un nombre très important d'anses qui se superposent par deux verticalement (fig. 73). La panse est glaçurée vert clair de manière économisée selon la technique du mouchetage. Le fond très épais est piqueté de trous énormes, ne transperçant pas l'épaisseur, faits à l'aide d'un instrument carré ou triangulaire.

Eléments de technologie

La cuisson est toujours de type oxydant. La couleur de la pâte est blanche. Toutes les pièces sont tournées. Les adjonctions de décors sont soit moulées comme les masques et les anses, soit modelées comme les cordons rapportés digités. Pour faire les trous sur le fond, on a pu utiliser des poinçons de différentes formes.

Les mortiers 51 sont les seuls à être en pâte grossière de catégorie 6. Pour cette raison, ce sont aussi les seuls à n'avoir pas d'adjonctions de grains de quartz sur le fond.

Les mortiers 52, 52a, 53, 53a et 54 sont en pâte fine, de type Sadiracais, de catégorie 7. On trouve à Sadirac en contexte d'atelier, les mêmes mortiers avec les mêmes décors.

Fonction et utilisation

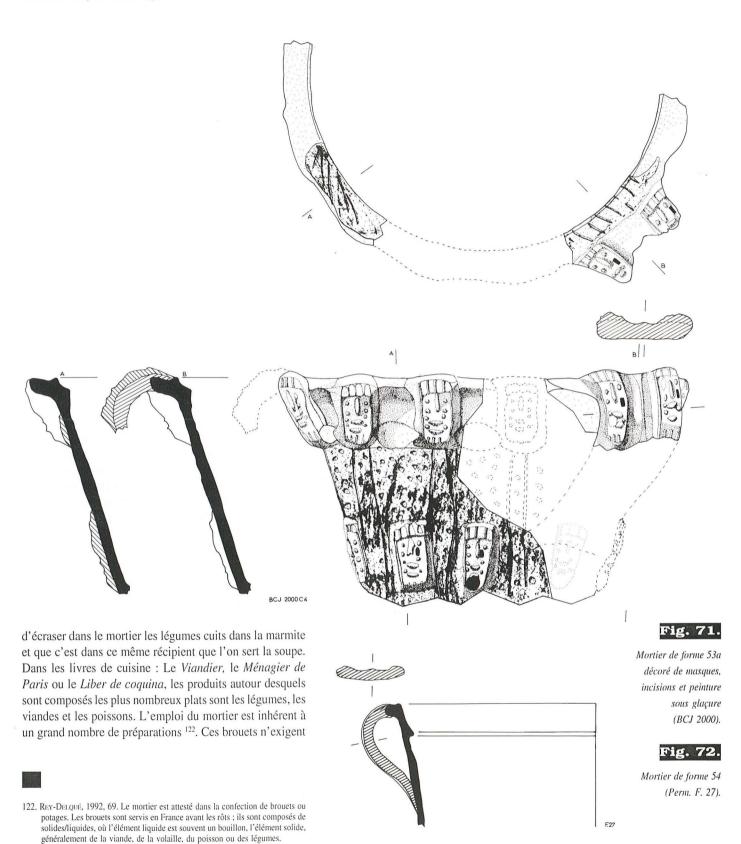
Ces pièces ne portent jamais de traces de cuisson, à la différence des marmites, mais ont souvent la base interne assez usée dans un sens circulaire (comme par le mouvement d'un pilon). Les fonds ont une rappe faite de gros grains de quartz rapportés, ce qui permet le broyage.

Aucun pilon n'a été retrouvé en fouille. Dans les inventaires après décès, il est fait mention de *mortuy de metau ab son pilon de fer* ou *I mortuy de terra et son molendu* ¹²¹. On a donc dans les textes deux variantes de pilon : un appelé pilon, dont la fonction est le broyage, l'autre appelé *molenduy* dont la fonction implique quelque chose que l'on moud, mais on a du mal à imaginer la forme exacte de cet ustensile, sans doute en matériau périssable.

L'utilisation exacte de ces mortiers reste encore vague. Ils ont une valeur ostentatoire très développée, en raison de la profusion de leur décor. On peut envisager qu'ils aient une fonction de table, pour servir certains mets. Cependant, ils ont essentiellement une fonction de préparation comme témoigne la rappe qui marque leur fond et, à un moindre degré leur versoir. On peut envisager que l'on achève



121. A.D. 33, G. 326 (2), 15 mai 1442, Ramon de Cussac.



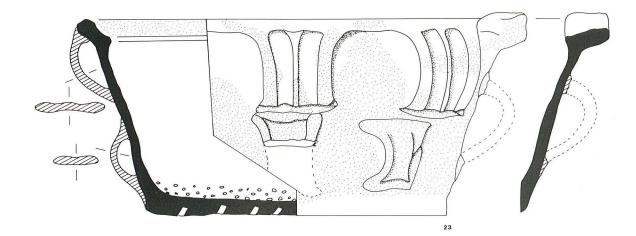


Fig. 73.

Mortier de forme 54 avec superposition d'anses (BCJ F. 46).

qu'un outillage simple : couteaux, mortier, marmites ou pots ¹²³. Il semble que le récipient qui a servi à broyer soit celui qui est proposé à table.

Le prix d'un mortier de terre est de 12 deniers ¹²⁴. Dans les comptes de l'archevêché ¹²⁵, un mortier acheté en 1387 coûte 2 sous 6 deniers. Le mortier était une pièce relativement coûteuse et donc rare. C'est une des pièces de terre qui est le plus souvent citée dans les inventaires après décès bordelais, ce qui témoigne de sa place dans le vaisselier d'une famille.

Occurrences et proposition de datation

Les fragments de mortiers sont facilement identifiables par rapport au reste du matériel. C'est pour cette raison qu'il y a une forte proportion de «présence de mortier» dans le graphique. Cette proportion est supérieure au total des lèvres de mortiers, seules prises en compte dans les proportions des différentes formes (NMI). Dans les niveaux de la fin du XIIe siècle au milieu du XIIIe siècle, quelques fragments de mortiers ont été recensés, prouvant l'apparition de cette forme. Mais les éléments typologiques ne sont pas suffisamment perceptibles pour identifier une ou plusieurs formes. Le pourcentage d'identification des mortiers est d'environ 12 %, mais le pourcentage de lèvre ne correspond qu'à environ 4 à 6 %. Nous sommes en présence de petits chiffres pour pouvoir donner une réalité statistique fiable.

A travers les graphiques, les courbes ne tracent pas de véritables courbes de Gauss (fig. 74). Il en résulte que les critères morphologiques et les différentes formes de lèvres ne sont pas des critères suffisamment fiables pour se caler en chronologie. Les variations existent, mais elles ne sont donc pas fonction de la chronologie. Les formes 52 et 53 sont les formes les plus représentées. Il semble que la forme

52 apparaisse avant la forme 53, mais sur une période relativement courte. Les distinctions faites à partir de 52 et 52a et de 53 et 53a l'ont été à partir de l'existence ou non d'un décor ondé incisé, mais ce décor n'est en rien significatif d'une évolution chronologique. Il y a probablement surestimation pour le milieu du XIVe siècle. Il est certain que l'estimation par segments chronologiques n'est pas relativement aisée. Mais cette surestimation n'apparaît pas pour les autres types de céramique, en l'occurrence pour les pichets qui couvrent la même période chronologique. Le milieu du XIVe siècle peut se définir comme une période de forte consommation de mortiers. Mais les statistiques établies sur les mortiers sont peu sûres en raison du petit nombre pris en compte et de l'extrême diversité; on ne trouve pas deux pièces identiques même en milieu de production ¹²⁶. En définitive, les mortiers ne sont pas des traceurs directeurs, comme peuvent l'être les pichets.

Si on prend en considération les différents décors de mortiers pour essayer d'y lire une certaine évolution (fig. 75), il apparaît que les premières formes de mortiers sont liées à une glaçure couvrante vert foncé. Les mortiers décorés de peinture rouge sont toujours associés à une glaçure vert clair, et sont présents dans les niveaux du milieu du XIVe siècle. Mais au-delà de ces deux observations, la variation



- 123. LAURIOUX, 1984, 93 et 1995, 224. Pour faire un brouet sans herbe : après avoir fait bouillir la viande, «faites broyer la viande, prenez de la belle graisse et jetez-en sur la viande, puis servez».
- 124. Livre des coutumes, Ile appendice, n° 1, 601-602.
- 125. Archives Historiques de la Gironde, t. XXII, 405, Comptes de l'archevêché, 28 mars 1387.
- 126. Site du XVe siècle de Sableyre à Sadirac. Datation par archéomagnétisme : fin XVe siècle. Régalio, 1985, 57-71.

des décors et la superposition des ajouts décoratifs ne suivent pas un ordre chronologique et couvrent la période comprise entre le milieu du XIVe siècle et le XVe siècle. Les décors superposés s'estompent vers la fin du XVe siècle. Cette constatation ne va pas à l'encontre de ce que l'on connaît pour le XVIe siècle où les mortiers n'auront plus de décor de masques ou d'incisions, mais uniquement une glaçure vert clair et un nombre très important d'anses jouant alors en plus d'un rôle usuel, un rôle ornemental.

Comparaisons

127. LABORIE, 1984, 239-257.

128. Fabre-Dupont, 1991b, 155-162.

La forme 55, identifiée sur les différents chantiers de Bordeaux est un objet d'importation (fig. 76). Ces mortiers sont fabriqués en pâte dégraissée de couleur blanche et sont décorés de bandes de peinture rouge. Il s'agit du même type de pâte (catégorie 2) que les formes de marmites et de cruches, décorées elles aussi de bandes de peinture rouge, de la région de Barbezieux en Charente.

Deux fragments de mortiers des ateliers de Bergerac (fig. 77) ont été retrouvés sur les sites de la place Camille-Jullian et sur le site de Parunis, cours Victor Hugo. Ils ont des décors de masque avec les yeux marqués par des pastilles réticulées ¹²⁷. Yan Laborie date ces mortiers du milieu du XIVe siècle. On les retrouve à Bordeaux en relation avec les mortiers décorés de masques, d'incisions, de cordons digités, etc., de formes 52 et 53. La proposition de datation se confirmerait alors.

Le mortier à lèvre triangulaire (51) se rapproche assez des formes connues à Marmande ¹²⁸ en contexte d'atelier à la fin du XIIIe siècle : il s'agit des mortiers de facture II décorés d'estampille sur le dessus de la lèvre et dont le corps est entièrement recouvert de glaçure vert foncé. Les mortiers

	identif.	mortiers	51	52	52a	53	53a	54	55	M
Xe	435	0	0	0	0	0	0	0	0	0
XIe	1100	0	0	0	0	0	0	0	0	0
XIIe	1070	1	0	0	0	0	0	0	0	- 1
XIIIe	740	2	0	0	0	0	0	0	0	2
XIVe	2276	156	5	62	6	40	1	3	0	39
XVe	1423	140	2	49	3	52	1	1	2	30
fin XIIe début XIIIe	223	1	0	0	0	0	0	0	0	-1
première moitié XIIIe	132	1	0	0	0	0	0	0	0	-1
milieu XIIIe	283	1	0	0	0	0	0	0	0	1
seconde moitié XIIIe	279	0	0	0	0	0	0	0	0	0
fin XIIIe début XIVe	383	12	1	8	0	1	0	0	0	2
première moitié XIVe	334	18	2	8	0	2	2	2	0	2
milieu XIVe	298	35	0	14	1	11	0	1	0	8
seconde moitié XIVe	602	45	1	16	2	7	0	0	0	19
fin XIVe début XVe	1457	129	3	46	3	52	1	1	0	23
première moitié XVe	68	6	0	0	3	2	0	0	0	1
seconde moitié XVe	120	15	0	4	0	6	0	0	2	3
fin XVe début XVIe	136	7	0	0	0	2	0	0	0	5

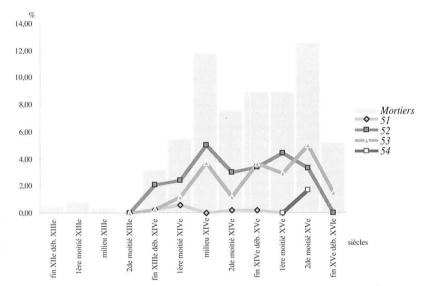


Fig. 74.

Tableau et graphique des mortiers 50. En courbe : les différentes formes de mortiers. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des mortiers reconnus : «présence de mortier». (Pourcentage du nombre de lèvres sur le nombre de tessons identifiés, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

Décors de mortiers	fin XIIIe/déb. XIVe	1ère moit. XIVe	mi XIVe	2de moit. XIVe	fin XIVe/déb. XVe	1ère moit. XVe	fin XVe
gl. vert foncé couvrante							
gl. vert clair							
gl. vert clair+peint. sous gl.							
peint. sous gl.+incision+cordon							
peint. sous gl.+incision+masque+cordon							

Fig. 75.

248 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret

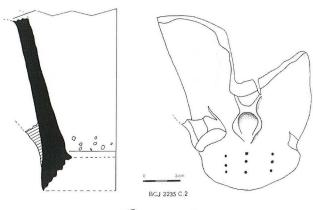


Fig. 76.

Mortier de forme 55 (BCJ 2235).

Fig. 77.

Mortier de Bergerac (Parunis 5040).



	identif.	jattes	61	62	63	64	6.5	6.6	67	68
IXe	45	6	3	3	0	()	()	0	()	()
Xe	435	45	19	26	()	()	()	0	()	()
Xle	1100	6	2	4	. ()	()	()	0	()	()
XIIe	1070	6	4	2	()	()	()	0	()	0
XIIIe	740	2	()	1	0	1	()	0	0	()
XIVe	2276	32	1	()	13	7	10	0	1	0
XVe	1423	26	()	()	1	11	5	4	()	5
fin XIIe début XIIIe	223	0	0	()	0	()	()	0	0	0
première moitié XIIIe	132	2	()	2	()	()	()	0	0	0
milieu XIIIe	283	0	()	()	0	()	()	0	()	()
seconde moitié XIIIe	279	()	()	()	()	()	()	0	()	0
fin XIIIe début XIVe	383	5	()	1	3	. 1	()	0	0	()
première moitié XIVe	334	5	- 1	()	()	2	()	0	2	0
milieu XIVe	298	9	()	()	3	()	6	()	0	0
seconde moitié XIVe	602	10	()	0	4	4	2	()	()	0
fin XIVe début XVe	1457	19	()	()	2	10	6	()	()	1
première moitié XVe	68	()	()	()	()	()	()	()	()	()
seconde moitié XVe	120	()	()	0	()	()	()	()	()	()
fin XVe début XVIe	136	6	()	0	()	2	()	()	()	4

Fig. 78.

Tableau de répartition globale des tessons identifiés de jattes par période. de Marmande de facture III du XIVe siècle sont aussi très décorés: masques, cordons rapportés, estampilles réticulées, comme les mortiers bordelais de formes 52 et 53.

A Bazas ¹²⁹, on retrouve un peu les mêmes formes de mortier qu'à Bordeaux (forme 52). Les exemples bazadais sont faits dans une pâte assez fine. Dans le fond du vase et sur le bas des parois internes ont été rajoutés des grains de quartz de forte granulométrie afin de permettre le broyage. La lèvre est plate et forme un bandeau sur l'extérieur. Ils sont couverts d'une glaçure de couleur verte ; sous la glaçure des traces de peinture apparaissent. Quelques tessons ont des décors de cordons digités ou de masques comme pour les pièces bordelaises. Un détail décoratif cependant

donne aux mortiers de Bazas une spécificité : il s'agit, sur le bord de la lèvre ou sur la panse, d'un ajout de pastilles au décor de pétales.

Le XIVe siècle est la période d'apogée des mortiers tant du point de vue décoratif que numérique. Ces mortiers en terre sont inconnus dans beaucoup de régions, notamment dans le Nord ou dans le Sud-Est et même dans le Toulousain, mais en revanche fort connus dans le Sud-Ouest, en fait sur toute la façade atlantique, ce qui implique une diversité régionale des cuisines. Nous devons constater que les mortiers en terre sont mentionnés dans très peu de publications. D'après les catalogues d'exposition, aucun n'en fait état. En Midi-Pyrénées par exemple, il n'est fait mention que de mortier en pierre. Il semble bien se confirmer que le mortier en terre très décoré tel que nous le trouvons dans la région soit propre aux départements des Charentes, de la Gironde, de la Dordogne 130, des Landes et du Lot-et-Garonne. De même, dans les départements de la Sarthe, de la Mayenne 131, du Maine-et-Loire, de la Loire-Atlantique, on a des mortiers dits à œil de perdrix, qui sont tout aussi évasés que ceux de la région bordelaise. Cette constatation n'est certainement pas exhaustive puisque le mortier peut exister dans un autre matériau comme la pierre en Midi-Pyrénées, mais assez frappante quand même. Les mortiers charentais de la région de Barbezieux sont une exception, car ils ne sont décorés que de simples bandes de peinture rouge, ils n'ont jamais de masques et ne sont jamais glaçurés. C'est en fait le type de décor des mortiers de la façade atlantique qui leur donne une particularité régionale non négligeable.

Les jattes : série 60 (fig. 78)

Les petites jattes

Forme ouverte, de petite taille, intermédiaire entre l'écuelle et la jatte, dépourvue d'élément verseur et d'élément de préhension.

La jatte 61 (fig. 79) a une forme évasée, avec une lèvre droite légèrement arrondie sur le dessus, et quelquefois aplatie. Le fond est plat. Ces pièces sont totalement dépourvues de décor.



129. Fabre-Dupont, 1992, 94-95.

130. LACOMBE, 1986B, 59-61. Des mortiers sont attestés sur un site de production à Beauronne dans le Périgord. Le décor présente aussi une grande variété : par exemple des masques anthropomorphes stylisés.

131. Bucur et alii, 1984, 208-209.

La **jatte 62** possède une petite carène à environ deux centimètres sous la lèvre (fig. 80). C'est sa seule variante par rapport à la jatte 61.

On peut rapprocher de ces petites jattes des vases découpés en forme d'écuelle (fig. 81), dont on a trouvé quelques exemples à Bordeaux sur le site de la place Camille-Jullian et sur celui de la rue Métivier. La fabrication d'une écuelle à partir d'un pot est une pratique déjà rencontrée à Saint-Denis ¹³². La rareté des formes ouvertes en céramique a amené aussi la fabrication d'écuelles taillées dans la partie inférieure de pots ou de cruches ¹³³.

Elles sont façonnées dans une pâte grossière de catégorie 4. La couleur de la pâte est claire (blanc-gris). Le mode de cuisson est de type oxydant. Ces vases sont tournés assez grossièrement, mais il n'y a pas de traces de doigts visibles, dues à des reprises, sur les parois internes du vase ni sur le fond. Ceci s'explique en raison de la hauteur modeste des vases. Les parois sont très épaisses, le fond aussi.

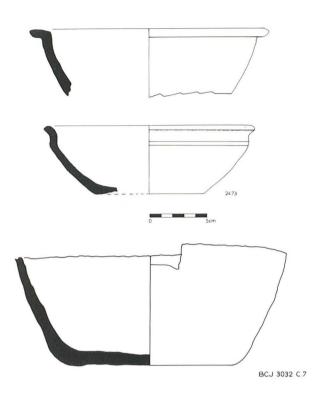
Des traces de suie sont apparentes sur les parois externes et internes. Ces récipients ont pu servir à la cuisson des aliments, mais peut-être aussi de couvercle. On ne retrouve pas de trace de calcaire à l'intérieur, ces petites jattes n'ont certainement pas servi à faire bouillir de l'eau. Leur petite taille ne permet pas la préparation des aliments pour un grand nombre de convives mais implique davantage une vaisselle individuelle. Leur fonction est variée ¹³⁴: ces vases peuvent être destinés à recevoir des éléments solides, bouillis ou bien peuvent servir à la boisson, tout cela à titre individuel.

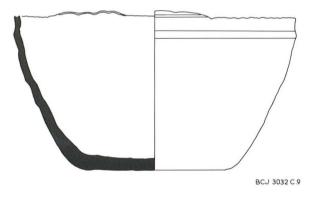
Ces formes héritées de la Basse Antiquité et du Haut Moyen Age disparaissent assez rapidement dans les niveaux du XIe siècle (fig. 82), comme c'est le cas pour toutes les petites formes. Elles ont peut-être perduré à travers la vaisselle de bois, mais nous ne disposons d'aucun élément de réponse dans la région. Elles ont peut-être été remplacées par les pots à cuire, dont le nombre au cours du Moyen Age défie toute statistique. On ne retrouvera de petites formes qu'à partir de la deuxième moitié du XIVe siècle (tasses) à très peu d'exemplaires. Les petites formes étaient beaucoup plus fréquentes au cours du Haut Moyen Age 135. Du point de vue de la chronologie ces récipients n'apportent pas de précisions. La forme 61 perdure plus longtemps que la forme 62.



^{133.} CUISENIER, 1991, 255.

135. Labrouche, 1991, 12-25.





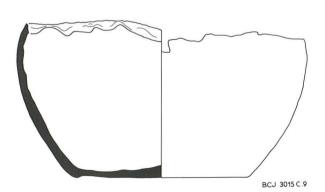


Fig. 79.

Jatte de forme 61 (Mét. F. 16).

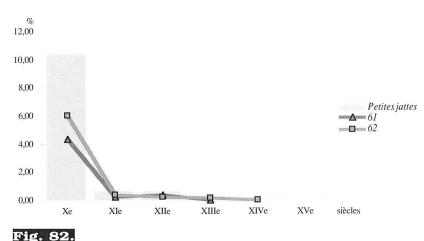
Fig. 80.

Jatte de forme 62 (BCJ 2473).

Fig. 81.

Vases découpés en forme d'écuelle (BCJ 3032 F. 45).

^{134.} Cuisenier, 1991, 254.

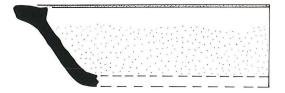


Les petites jattes. En courbe : les différentes formes de petites jattes. En histogramme d'arrièreplan : l'ensemble des petites jattes. (Pourcentage du nombre de lèvres de petites jattes sur le nombre total de lèvres identifiées, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).

Fig. 83.

250

Jatte de forme 63 (Perm. F. 27).



Ces deux formes de jattes n'ont été observées que sur les chantiers de Camille-Jullian et Métivier. Les niveaux du Xe siècle sur le site de la place Camille-Jullian sont essentiellement constitués de remblai. On aurait tendance à donner à ces petites formes une valeur résiduelle. Mais ce n'est pas le cas pour le site de la rue Métivier où ces formes sont attestées dans des milieux clos pour une période comparable. De même les fouilles de l'Ermitage à Agen 136 ont permis de retrouver ces mêmes formes et nous disposons de datations dendrochronologiques pour le Xe siècle.

Les grandes jattes épaulées

Forme ouverte de grande taille, évasée et haute, pourvue d'anses, intermédiaire entre la jatte et la bassine.

Les jattes 63 et 64 se différencient par la lèvre, qui peut être déjetée plate (63) (fig. 83) ou déjetée concave (64) (fig. 84). Le diamètre du col est assez important. La forme est assez profonde. Ces jattes sont pourvues de deux anses symétriques. A la perpendiculaire des anses, quelques exemples ont un bec verseur creusé dans la lèvre ou formé de deux bourrelets parallèles rapportés comme pour les formes de mortiers. Cette forme se différencie de celle des mortiers par un épaulement impliqué par un léger resser-

rement du col. Le fond est plat. Ces pièces sont glaçurées sur la lèvre et souvent sur la partie inférieure interne du vase. Sur l'extérieur, elles sont rarement glaçurées. Certaines portent un décor de cordons digités verticaux.

La **jatte 65** a une lèvre déjetée à double ressaut concave (fig. 85), sans bec verseur. Certaines pièces peuvent avoir trois anses, réparties régulièrement autour du vase (fig. 86). Sinon sa description reste la même que pour les deux formes précédentes.

Les grandes jattes épaulées ont les mêmes évolutions de formes que les mortiers, lèvre plate et lèvre à double ressaut, mais les jattes, à la différence des mortiers, sont glaçurées à l'intérieur et portent rarement de glaçure à l'extérieur et rarement de décor aussi. Les jattes sont épaulées alors que les mortiers ont des formes tronconiques.

Pour toutes ces formes, la pâte est fine, de couleur blanche, de type sadiracais, catégorie 7. La cuisson est oxydante. Ces jattes sont tournées de façon régulière et sont bien finies. Un resserrement est nettement visible au niveau du col pour les formes 63, 64 et 65; de là se dégage la lèvre qui est rabattue, soit aplatie, soit creusée par les doigts du potier, soit à double ressaut fait par deux doigts du potier. Ces deux dernières techniques entraînent un redressement de la lèvre dans sa partie externe, dû à la poussée de l'autre main du potier. La glaçure plombifère est de type moucheté, vert clair. L'épaisseur des parois est proportionnelle aux mensurations du vase.

Ces pièces peuvent avoir des traces de suie sur les parois externes, mais c'est assez rare. La pâte n'est d'ailleurs pas résistante à la cuisson.

Ces objets ont pu servir à la préparation des mets et à celle de la pâte ¹³⁷, mais aussi au service de table. La présence de glaçure à l'intérieur de ces vases empêche les graisses contenues dans les mets d'imprégner les parois. Le brassage peut être aussi plus aisé grâce à la présence de glaçure dans le fond et sur les parois internes. La glaçure facilite une utilisation plus saine des vases. L'ansage permet de les apporter sur la table après la préparation. Ces pièces ont aussi très bien pu servir de bassine.

136. Fouilles de R. Boudet en 1993. 137. Rey-Delqué, 1992, 71.

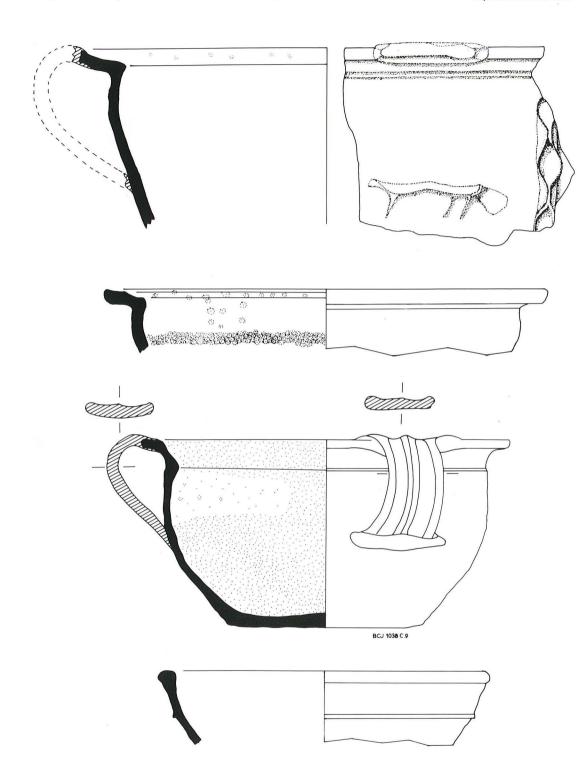


Fig. 84.

Jatte de forme 64 (Perm. 1120).

Fig. 85.

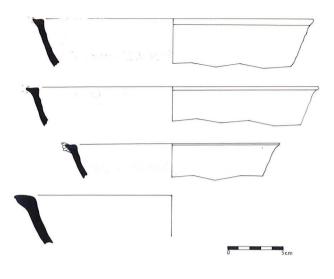
Jatte de forme 65 (Causs. 1038).

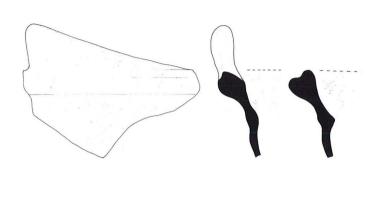
Fig. 86.

Jatte de forme 65 (BCJ 1038).

Fig. 87.

Jatte de forme 66 (Causs. 1047). 252 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret





	total	petites jattes	grandes jattes épaulées	grandes jattes droites	gardales
IXe	6,67	6,67			
Xe	10,11	10,11			
XIe	2,55	2,55	300000		
XIIe	0,75	0,75	0,00		
XIIIe	0,41	0,27	0,14	0,00	~
XIVe	1,45	0,09	1,32	0,04	0
XVe	1,83	0,00	1,19	0,28	0,35

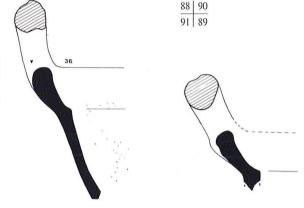


Fig. 88.

Jattes de forme 67 (Causs. 1103, 1021-1023).

Fig. 89.

Gardales 68 (Cana. 1086, 1078).

Fig. 90.

Gardale à oreille dans le même alignement que la lèvre (Cana 1080).

Fig. 91.

Tableau des pourcentages des différents groupes de jattes par siècle.

Les grandes jattes droites

Forme ouverte, de dimension moyenne, intermédiaire entre la jatte et l'écuelle.

La forme 66 est une jatte carénée à deux ou trois centimètres du bord (fig. 87). Son profil est incliné et légèrement incurvé à l'intérieur. Le bord est soit arrondi, soit avec un ressaut. Cette forme est dépourvue de bec verseur et n'a pas d'ansage.

La jatte 67 a un corps droit incliné (fig. 88). Le bord est aplati sur le dessus. Certains exemplaires peuvent posséder une anse s'attachant contre le bord. Une variante de cette forme possède un bord droit non aplati, exactement dans le prolongement du corps. Cette variante possède un bec verseur pincé et n'a pas d'élément de préhension. Cette forme 67 est glaçurée à l'intérieur. La glaçure est vert clair, de type moucheté.

Elles relèvent de la catégorie 7. La carène de la forme 66 est pincée; ce pincement semble provoquer la forme incurvée de l'intérieur. La technologie des jattes 67 est très simple : elles sont montées tout droit et le bord est aplati ou non.

Ces jattes ou écuelles ne sont pas très profondes. Elles ont très bien pu servir à présenter les mets et même à les manger. Peut-être furent-elles les antécédents des assiettes ?

Dans les inventaires après décès, il est fait mention d'escuelles a bors ou de saleys, mais il s'agit le plus souvent de vaisselle d'étain ¹³⁸.

Les gardales 68

Forme ouverte, conique, dont la panse est légèrement bombée et pourvue de deux anses horizontales et d'un versoir.



138. A.D. 33, G 2168 (1), 6 février 1510 (n. s.) Testament de Pierre Pouzet, prêtre, bénéficier de Saint-Michel. C'est une jatte pourvue de deux anses horizontales, perpendiculaires à un versoir. La lèvre est droite, inclinée vers l'extérieur et creusée de façon à faire apparaître un ressaut intérieur et une carène bien marquée (fig. 89). Le fond est plat. La gardale peut être une pièce glaçurée, elle est néanmoins dépourvue de décor.

Le premier exemple de cette forme ne possède pas d'anse détachée de la lèvre, mais une sorte d'oreille non symétrique qui est rapportée sur la lèvre (fig. 90). Ensuite l'anse sera de section ronde faisant comme une petite anse parallèle à la lèvre.

Cette forme est en pâte fine de type sadiracais, catégorie 7. Elle est tournée, les stries de tournage sont régulières. La lèvre est formée par un bourrelet réalisé à partir du ressaut intérieur. La forme conditionne elle-même des parois relativement épaisses.

Cette jatte sert à la préparation des aliments. On retrouve la mention de *gradala* dans les inventaires après décès bordelais ¹³⁹. Il n'est pas précisé ce qu'elle pouvait contenir ou à quelle préparation elle était destinée.

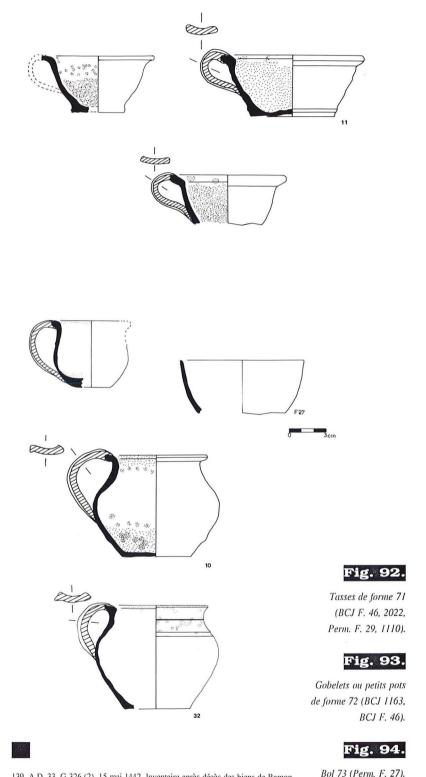
Le type jatte est représenté par des proportions très faibles, la représentativité de ce type par rapport au reste du vaisselier ne dépasse que très rarement 2 %. D'après les courbes, les formes de grandes jattes apparaissent vers le milieu du XIVe siècle. C'est la forme 63 qui apparaît la première dans la première moitié du XIVe siècle. C'est la forme la plus simple. Les jattes se diversifient dans la seconde moitié du siècle, mais ne suivent pas d'évolution chronologique sensible. Les jattes droites sont plus tardives et marquent davantage la fin du XIVe siècle et le XVe siècle, mais leur nombre est très faible, et donc peu significatif. Les gardales non représentées sur ce graphique n'apparaissent que dans le courant du XVe siècle et viennent se superposer aux jattes sans les remplacer, comme on peut le voir dans le graphique regroupant tous les groupes de jattes (fig. 93).

Les petites formes : série 70

Les tasses 71

Récipient de petite dimension, d'une hauteur excédant rarement la dizaine de centimètres, à large ouverture circulaire, muni d'une anse verticale.

Ces petites tasses 71 (fig. 92) sont glaçurées à l'intérieur, avec une panse très ouverte et une anse verticale au profil arrondi et à section plate. La lèvre est légèrement déjetée et inclinée.



139. A.D. 33, G 326 (2), 15 mai 1442. Inventaire après décès des biens de Ramon de Cussac.

Cette forme est en pâte fine de production sadiracaise de catégorie 7. Elle est tournée. La glaçure intérieure est verte, de type moucheté.

Ces vases peuvent être des vases individuels, mais leur petite quantité ne permet pas de le sous-entendre. On trouve dans le *Ménagier de Paris* ¹⁴⁰ dans le chapitre des "Menues choses", la tasse pour permettre d'ôter de l'eau du vin. Mais rien n'est moins sûr. Peut-être ces tasses servaient sur la table à contenir des épices ou d'autres condiments ?

Le nombre de ces vases est très restreint, mais on les retrouve associés aux formes de pichets 43 et 44, aux grandes jattes et aux mortiers très décorés, à partir de la seconde moitié du XIVe siècle.

Les gobelets ou petits pots 72

Petit pot de forme galbée, avec un léger resserrement au niveau du col.

Ce petit vase 72 (fig. 93) se présente avec un fond plat. La panse est resserrée au niveau du col. De là se dégage une petite lèvre déjetée. L'intérieur est entièrement recouvert de glaçure. Ce vase est pourvu d'une anse, mais n'a pas de bec verseur. La forme de la lèvre éversée suffit à servir de versoir.

Ces vases sont fabriqués dans une pâte de catégorie 7. Ils sont tournés.

La fonction exacte de ces petits pots est difficile à déterminer. Certains ont des traces de suie sur les parois externes. Peut-être ont-ils servi à réchauffer une petite préparation ?

Le nombre de ces vases est très restreint, mais on les retrouve associés aux formes de pichets 43 et 44, aux grandes jattes et aux mortiers très décorés, c'est-à-dire à partir de la seconde moitié du XIVe siècle.

Les bols 73

Petite forme ouverte assez profonde.

Forme de petite taille à lèvre droite dépourvue d'élément verseur ou d'ansage. La lèvre droite est affinée dans sa partie supérieure. Le fond est plat. Cette forme n'a pas de décor, ni glaçurage (fig. 94).

La pâte est de couleur blanche, fine, de type sadiracais, catégorie 7. La cuisson est oxydante. Cette forme est tournée de façon régulière et bien lissée sur l'extérieur.

Aucune trace d'utilisation n'est visible sur ces pièces. Elles ont pu servir à la consommation et au service. Ces récipients sont à usage individuel.

Très peu d'exemplaires ont été recensés. Un fragment a été retrouvé sur le site de la rue Permentade, dans une fosse de la seconde moitié du XVe siècle (F. 27). C'est une forme très rare qui semble précéder les bols à oreilles du XVIe et du XVIIe siècle. Dans certains inventaires après décès ¹⁴¹, on trouve la mention de : "escuelles a orelhes", mais il semble bien que ces pièces soient en étain.

Les tirelires 74

Récipient complètement fermé, ne possédant qu'une mince fente sur le sommet de sa panse.

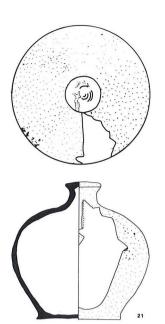
De petite taille, la tirelire est de forme globulaire, très épaulée (fig. 95). Le fond est plat. La partie supérieure est fermée par un bouton de préhension. Sur l'épaule, une fente est percée verticalement ¹⁴², d'environ 2 centimètres de hauteur et de 3-4 millimètres d'épaisseur à peine. Cette fente verticale correspond en fait au diamètre et à l'épaisseur d'une pièce médiévale. La décoration est assez voisine de celle des pichets et des mortiers contemporains : souvent trois bandes de peinture verticales formant croix avec la fente, sous une glaçure mouchetée assez claire, voire même jaune, peu couvrante ¹⁴³. La taille de ces tirelires n'est pas standardisée et peut varier du simple au double (fig. 96).

Cette forme est tournée en une seule fois. Le bouton est aplati pour fermer le vase. On remarque, néanmoins, que certaines pièces ont été tournées dans le sens contraire, en commençant par le bouton et en fermant la pièce par le fond. Le bouton comporte des traces d'enlèvement au fil de son support. Les parois sont fines. La pâte est fine, de couleur blanche, de type sadiracais, de catégorie 7. La cuisson est de type oxydant. L'incision de la fente n'est pas régulière : elle est plus large au milieu qu'aux extrémités.

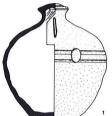
- 140. Ménagier de Paris, 259.
- 141. A.D. 33, G 2282 (3), 9-10 août 1509 et 5 juillet 1510. Inventaire des biens de Jacques Gentet, marchand, paroissien de Saint-Michel, bourgeois de Bordeaux.
- 142. Ce n'est pas le cas des tirelires retrouvées dans la région Midi-Pyrénées. Archéologie et vie quotidienne, 1990, 321. Ni dans la région de Marseille : MARCHÉSI, 1993, 29.
- 143. Sur une vingtaine de pièces archéologiquement complètes, la plupart retrouvées dans des fosses, une seule ne porte aucun décor.

Fig. 95.

Tirelire 74 (BCJ. F. 46).

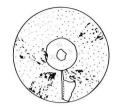














La fonction de tirelire est la plus probable en raison de la fente. Ce sont des pièces fréquentes sur les chantiers de fouille : on peut se demander si ces tirelires étaient utilisées pour faire des économies ou pour miser lors d'un jeu de tavernes. Chaque fois qu'on peut l'observer, ces objets ont été cassés au niveau de la fente (fig. 97), en y faisant pivoter une lame ¹⁴⁴. Le contenu a ainsi pu être récupéré sans que soit totalement brisé le contenant. Sur le site Camille-Jullian, des jetons taillés dans des tessons de céramique ont été retrouvés dans un de ces objets (fig. 98).

Les tirelires apparaissent à partir de l'état 28 sur le site de la place Camille-Jullian. En stratigraphie, leur nombre est peu important. On en compte 26 exemplaires au XIVe siècle et 9 au XVe siècle. Les tirelires marquent un moment très court dans la chronologie (fig. 99). Elles disparaissent dans le courant du XVe siècle.

Les couvercles : série 80

La forme de **couvercle à bouton percé 81** est légèrement creuse (fig. 100). Le bouton ne se dégage pas vraiment du bas de panse. Le bord est droit ou légèrement éversé.

Les couvercles à bouton non percé 82 ont à peu près la même forme, mais le bouton se dégage de plus en plus de la panse et se rétrécit (fig. 101 et 102). La panse est davantage aplatie, ainsi que la lèvre sur 1 à 2 cm de façon à ce que le couvercle repose à plat.

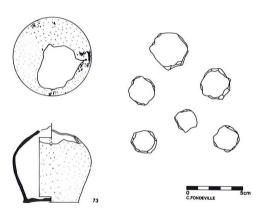


Fig. 96.

Tirelires de différentes tailles (BCJ. F. 46).

Fig. 97.

Tirelire cassée au niveau de la fente (BCJ, F, 46).

Fig. 98.

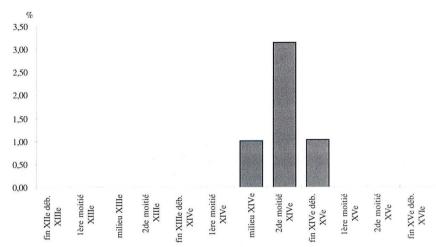
Tirelire avec des jetons retaillés (BCJ. F. 46).

Le **couvercle rentrant 83** est un couvercle à bouton non percé (fig. 103). Il est muni d'un chapeau duquel se dégage une lèvre droite recourbée avec un petit crochet pour pouvoir l'insérer dans un col de vase approprié.

La forme 81 relève de la catégorie 4 ; la forme 82 existe en deux catégories de pâte, l'une en pâte grossière de type 5 et l'autre en pâte fine de type 7 (fig. 101 et 102). C'est notamment quand ces couvercles sont en pâte fine que le bouton est le plus élancé. La forme 83 est en pâte de catégorie 7.



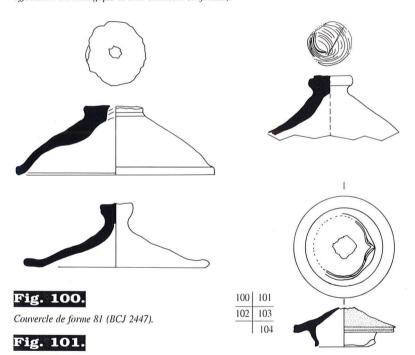
144. Notamment fait 46 du site Camille-Jullian.



identif. tirelires XIIIe 740 0 XIVe 2276 26 XVe 1423 9 fin XIIe début XIIIe 223 0 première moitié XIIIe 132 0 283 0 milieu XIIIe 279 0 seconde moitié XIIIe fin XIIIe début XIVe 383 0 première moitié XIVe 334 0 298 milieu XIVe 3 seconde moitié XIVe 602 19 1457 15 fin XIVe début XVe 0 première moitié XVe 68 seconde moitié XVe 120 0 fin XVe début XVIe 136 0

Fig. 99.

Tableau et graphique des tirelires 74. En histogramme : l'ensemble des tirelires. (Pourcentage du nombre de boutons de tirelires sur le nombre total de tessons identifiés, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).



Les boutons de couvercles conservent la trace du fil qui a servi à les détacher de leur support (fig. 104). La technique de tournage à la motte ¹⁴⁵ est envisagée.

La technique de fabrication de 83 est tout à fait différente de celle observée pour les deux formes précédentes. En effet, ces couvercles sont tournés en commençant par la lèvre, on effectue un méplat et on referme par le bouton en spirale. Le bouton est presque pointu.

Tous ces couvercles ont des traces de suie sur les parois internes et externes, mais on ignore sur quels vases ils venaient se rattacher. Les couvercles à bord plat devaient être utilisés sur des pots lors de la cuisson ; pour les couvercles à bord rentrant, on envisagerait davantage une utilisation sur un vase à liquide, type cruche ou *olieyra*, pour la conservation de l'huile.

Quelques fragments de couvercle ont été rencontrés dans une pâte chamottée de catégorie 3. Il ne fait aucun doute que ce sont des couvercles de très grande taille. Un seul a été reconstitué (fig. 105). On peut rapprocher ces grands couvercles de couvre-feux. Les couvre-feux sont des cloches légèrement ovoïdes, d'un diamètre variant de 400 à 600 mm. Ils peuvent faire entre 120 et 140 mm de hauteur. La partie supérieure peut présenter des orifices de tirages 146.

Couvercle de forme 82a (pâte grossière) (BCJ 2186).

Fig. 102.

Couvercle de forme 82b (pâte fine) (Perm. 1117).

Fig. 103.

Couvercle de forme 83 (BCJ 2000).

Fig. 104.

Bouton de couvercle avec traces (BCJ 2447).



^{145.} Technique qui consiste à poser une motte de terre sur le tour, de laquelle on dégage successivement plusieurs pièces. Des couvercles de ce type ont été refaits par archéologie expérimentale, et les mêmes traces apparaissent sur les boutons de couvercles (Regalido, travail à paraître).

146. Сиплот, 1995, 64-65.

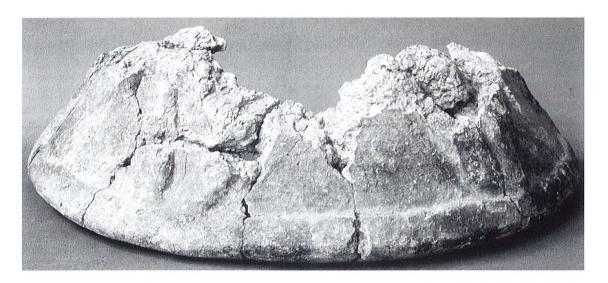


Fig. 105.

Grand couvercle ou couvre-feux en pâte chamottée-Bordeaux Camille-Jullian.

La rareté de ces objets ne permet pas d'observer leurs variations chronologiques (fig. 106), néanmoins, on note la disparition des couvercles à bouton percé à la fin du XIIe siècle. Et en même temps nous pouvons remarquer que ce sont les boutons non percés qui prennent le quasi monopole. Apparemment, la rupture morpho-technologique se situerait au XIIIe siècle pour ce qui est des couvercles. Les couvercles rentrants n'apparaissent qu'au XVe siècle.

Les vases de réserve : série 90

Nous ne connaissons aucun exemple archéologiquement complet. Pour autant que l'on puisse le dire, les vases de réserve 91 ont une lèvre qui peut être de deux types: soit une lèvre écrasée, légèrement rentrante et aplatie sur le dessus (fig. 107), soit une lèvre légèrement éversée provoquant un léger épaulement de la panse au niveau du col (fig. 108). Sous la lèvre, on trouve souvent un décor de cordons digités horizontal et vertical. Ces vases ont des parois très épaisses que nécessite leur fonction. Ils sont munis d'anses verticales dont le nombre est inconnu (deux certainement). En fonction du diamètre de la lèvre, ces vases peuvent mesurer environ 40-50 cm de haut.

Les grands vases en pâte chamottée 92 ont une lèvre droite dans le prolongement du corps et aplatie sur le dessus. La panse n'est pas resserrée au niveau du col. Ils ne possèdent aucun décor en relief sur les parois et ne sont pas pourvus d'anse. Plusieurs éléments d'orifices ont été retrouvés sur des bas de panse. Les fonds sont plats.

	total couvercles	Co 1	Co 2	Co3	Couvercles
Xe	30	6	2	()	22
XIe	22	2	I	()	19
XIIe	11	2	2	()	7
XIIIe	25	()	2	1	22
XIVe	192	1	31	1	159
XVe	94	()	14	6	74
fin XIIe début XIIIe	3	()	1	()	2
première moitié XIIIe	4	()	()	()	4
milieu XIIIe	9	()	1	()	8
seconde moitié XIIIe	10	0	1	-1	8
fin XIIIe début XIVe	42	()	9	()	33
première moitié XIVe	38	()	7	()	31
milieu XIVe	21	()	3	1	17
seconde moitié XIVe	38	()	2	0	36
fin XIVe début XVe	105	()	13	()	92
première moitié XVe	7	()	2	()	5
seconde moitié XVe	3	()	1	0	2
fin XVe début XVIe	18	()	5	6	7

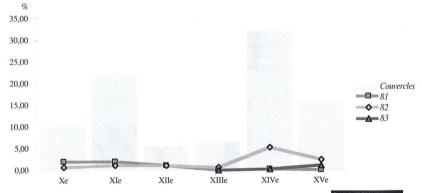
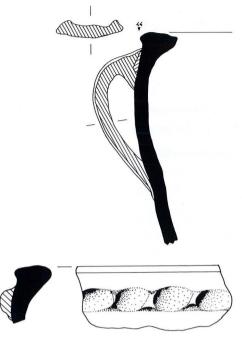
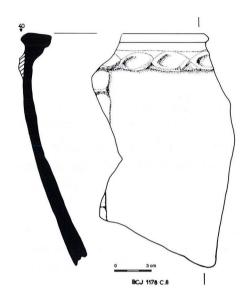


Fig. 106.

Tableau et graphique des couvercles. En courbe : les différentes formes de couvercle en fonction des boutons. En histogramme d'arrière-plan : l'ensemble des couvercles identifiés en fonction des boutons et des lèvres. (Pourcentage du nombre de lèvres sur le nombre de tessons identifiés, toutes couches de même affectation chronologique et tous chantiers confondus).





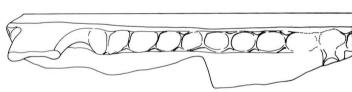


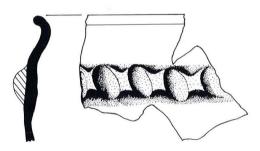


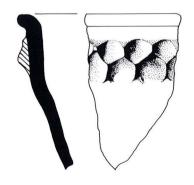
Fig. 107.

Vases de réserve 91 à lèvre formant méplat (BCJ 1178, 2229).

Fig. 108.

Vases de réserve 91 à lèvre éversée (BCJ 2171, 2437).





Deux catégories de vases de réserve ont pu être identifiées : les vases en pâte grossière de catégories 4-5 et les vases en pâte chamottée de catégorie 3.

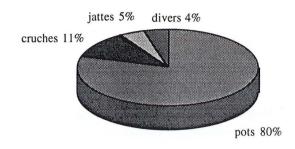
Ces vases à parois très épaisses ont des traces de tournage alternant avec des traces de modelage, mais il est difficile d'appréhender la technique de montage à travers le peu d'exemples dont nous disposons. La technique de montage des vases en pâte chamottée est tout aussi difficile à lire : s'agit-il d'un montage au colombin ou d'un tournage lent, nous l'ignorons ?

Vases de réserves ou lessiveuses ? Les vases en pâte chamottée auraient davantage une fonction de lessiveuse en raison de l'orifice en bas de panse permettant d'évacuer le liquide par le bas. Dans les inventaires après décès, on trouve mention de *«bugadey»* ou *«bugaduy»* ¹⁴⁷ traduction du gascon par bugeoir.



147. A.D.33, G 2282 (3), 9-10 août 1509 et 5 juillet 1510. Inventaires après décès des biens de Jacques Gentet, marchand, paroissien de Saint-Michel, bourgeois de Bordeaux.

Xe-XIIe siècles



Camille-Jullian	pots	cruches	jattes	divers
Xe	206	19	43	31
XIe	616	93	28	26
XIIe	551	74	8	16
Xe/XIe/XIIe	1373	186	79	73

Fig. 109.

Tableau du nombre de fragments de lèvres identifiés par type de céramique entre le Xe et le XIIe siècle graphique des proportions des différents types céramique, à partir des données du site de la place Camille-Jullian. La colonne divers est essentiellement constituée d'éléments de couvercles.

Les vases en pâte chamottée marquent essentiellement les XIe et XIIe siècles, mais on les rencontre déjà dans les niveaux antérieurs. Leur comptage n'est pas significatif étant donné le taux de fragmentation extrême de ce type de pâte. Les vases de réserve en pâte grossière se retrouvent en très faible quantité dans les niveaux archéologiques du Moyen Age. Les vases de réserve ne sont pas des marqueurs chronologiques.

Synthèse sur le vaisselier bordelais

Isolement aquitain

Au lendemain des ultimes prolongements de la société antique, la céramique devient exclusivement de production locale, aucune trace de commerce n'est attestée ; la qualité de la production est médiocre : les pâtes sont grossières, de couleur claire, cuites selon un mode oxydant, les décors sont pratiquement inexistants, même si les parois externes des vases sont parfois reprises à l'estèque comme dans l'Antiquité; les formes sont peu diversifiées. A partir du Xe siècle, le mouvement s'agrave : les parois internes des vases montrent une alternance de traces de tournage et de modelage, les parois externes ne sont jamais reprises. Le vaisselier se restreint encore davantage (fig. 109), toutes les petites formes disparaissent 148, ne laissant place qu'aux pots 02 et aux cruches 22, mais on a su utiliser des pots de terre cuite découpés en forme d'écuelle, pour pallier l'absence de forme ouverte, sur les sites de la rue Métivier et de la place Camille-Jullian dans les niveaux du Xe siècle uniquement mais non après. Il s'agit essentiellement de vases qui peuvent avoir plusieurs fonctions à la fois : la cuisson, la conservation et la consommation. Les cruches bordelaises changent de physionomie au Xe siècle, les cols lobés 21 sont remplacés par des lèvres éversées 22 auxquelles sont rapportés des becs verseurs. C'est le seul élément novateur de cette période : il est définitivement adopté pour tout le Moyen Age et au-delà. Cette apparition dans le courant du Xe siècle à Bordeaux a été également remarquée sur le site de l'Isle Jourdain dans le Gers ¹⁴⁹. Une légère reprise du commerce est sensible, mais les relations commerciales sont réduites : on ne remarque qu'une très faible proportion de vases provenant des pays de Moyenne Garonne ¹⁵⁰, des cruches en pâte rouge polie 27. Bordeaux est en dehors des circuits des grands ateliers : pas de céramique à décor flammulé, à la différence des régions situées plus au nord. Il semble que la rupture culturelle commence au sud de Poitiers ¹⁵¹.



- 148. Les formes du Haut Moyen Age rencontrées à Bordeaux sont essentiellement représentées par des pots, des cruches à col lobé, des petits bols et des petites jattes carénés. LABROIXTHE, 1991, 13-25.
- 149. Fouilles de J.-P. Cazes, séminaires au Centre Charles Higounet en avril 1995. Dans le Midi de la France, la même constatation a été faite: les cruches apparaissent avec des «becs pontés» vers le Xe siècle. Faure-Boucharlat, 1980, 439, et Leenhardt, 1995, 16-18.
- 150. Voir carte de répartition sur la carte géologique de J. Dubreuilh, fig. 7 et 8. JACQUES, 1995. BERNARD, 1968, 31 et 33. L'histoire du fleuve et du port de Bordeaux est mal connue pour la période antérieure au XIIIe siècle, mais les Bordelais s'approvisionnaient dans le Haut Pays (moyenne vallée de la Garonne) en vin et en bien d'autres choses dont ils manquaient. Les cruches ne sont donc pas l'unique objet d'importation de ces régions. Servaient-elles de contenant à un produit alimentaire? Cela paraît difficile à imaginer, car elles semblent réservées à l'usage de l'eau et la forme de leur col et de leur lèvre ne permet pas l'insertion d'un couvercle. La céramique apporte ainsi la preuve de l'existence de liens commerciaux avec le Haut-Pays depuis au moins le Xe siècle, alors que les textes n'en témoignent qu'à partir du XIIIe. «Il y a eu probablement des relations entre le monde méditerranéen et le monde atlantique par la voie de la Garonne, ou bien entre Bordeaux et son estuaire et le nord de la Péninsule Ibérique, l'Irlande, l'Angleterre, mais nous en ignorons l'importance et la continuité». «Ce vaste marché intérieur avec le Haut-Pays apparaît à travers les tarifs de péage (traques de cuir, chanvre, peaux, bétail, lamproies, aloses et esturgeons, fourrures, meules de moulin, résineux, fer pour les échanges intérieurs ; et grains, miel, chanvre, peigne à carder, plume, eau-de-vie, vin, draps, poisson salé, par le relais des navires de mer d'une provenance ou d'une destination lointaine)»
- 151. Réunion d'étude à Poitiers organisée par B. Boissavit-Camus en décembre 1993. Panorama de la céramique trouvée dans les fouilles urbaines. La céramique récoltée dans cette ville pour les Xe-Xle siècles est techniquement mieux finie, les pâtes sont fines et les formes plus variées.

Camille-Jullian	pots	marmites	cruches	pichets	mortiers	jattes	divers
XIIIe	388	0	211	0	2	2	33

Fig. 110.

Tableau du nombre de fragments de lèvres identifiés par type de céramique au XIIIe siècle et graphique des proportions des différents types, à partir des données du site de la place Camille-Jullian. La colonne divers est essentiellement constituée d'éléments de couvercles.

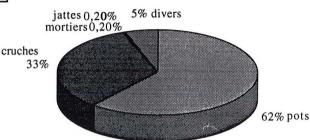
L'apparition du bec verseur rapporté dans le Xe siècle semble être une caractéristique assez générale et n'est pas propre à l'Aquitaine 152, les productions céramiques du XIe siècle dans le bassin rhodanien suivent la même tendance 153. Mais, en général, il y a peu de ressemblances entre le matériel trouvé à Bordeaux et celui des régions situées au nord de la Gironde. L'étude de la céramique d'Andonne 154 à 20 km d'Angoulême datée du Xe et du XIe siècle présente un peu la même évolution du bec verseur qu'à Bordeaux, mais la morphologie des vases est différente. Le matériel du Xe et XIe siècle trouvé à Poitiers 155 est totalement différent. La pâte est très fine, de couleur blanche, et les formes sont déjà beaucoup plus variées. La glaçure apparaît dès le XIIe siècle. La céramique de Tours 156 des périodes 6 et 7 attribuées aux IXe-XIe siècles, est très décorée (flammulée, cordons digités), contrairement à celle de Bordeaux. On note même la présence de glaçure. De même, d'après la typologie dressée par M. Leenhardt à partir des opérations archéologiques de Basse-Normandie 157, il est difficile de pouvoir comparer la typologie normande à la typologie bordelaise, car les pots sont trop différents par la texture de la pâte, la hauteur des vases et le traitement de surface qui est ici assez élaboré. Ces comparaisons confirment un isolement aquitain.

Le vaisselier bordelais du Xe au XIIe siècle est très peu diversifié et évolue très lentement. Ceci pose le problème des datations des formes, surtout lorsque ce matériel est retrouvé dans des milieux clos dépourvus de relation stratigraphique.

L'essor technique du XIIIe siècle

Le XIIIe siècle constitue à Bordeaux une période de mutation, non dans les courants commerciaux qui restent tout aussi restreints, mais dans les techniques de la production locale et dans le vaisselier. Les pâtes sont grossières certes de catégorie 5 ¹⁵⁸, mais les vases sont façonnés en tournage

XIIIe siècles



rapide. Les parois des vases s'affinent, même si les traitements de surface restent exceptionnels. Le vaisselier tend à se diversifier non dans les types mais dans les formes: on a plusieurs formes de pots et plusieurs formes de cruches, de même quelques éléments de mortiers apparaissent à partir de la seconde moitié de ce siècle (fig. 110). Déjà dans la première moitié du XIIIe siècle, la diminution progressive du pourcentage des pots est sensible. Les cruches sont désormais bien caractérisées et se distinguent aisément des pots par leur lèvre en bandeau de forme 25. Dans la seconde moitié du siècle, le phénomène est encore plus marqué. On notera aussi qu'au XIIIe siècle les proportions des différentes formes bordelaises sont les mêmes en contexte d'habitat urbain, notamment sur le site de la place Camille-Jullian (fig. 110), qu'en contexte de production à Lormont 159, sur l'autre rive de la Garonne. Ceci n'est pas propre au Bordelais: le même phénomène est observable à Marmande dans le Lot-et-Garonne 160.



- Boissavit-Camus, 1989, 149, Leenhardt, 1995, 16-18, Raynaud, 1990, 257-260.
- 153. Par exemple dans la région Rhône-Alpes. FAURE-BOUCHARLAT, 1990, 59 «Entre le IXe et le début du XIIe siècle, dans la région Rhône-Alpes, les productions de céramiques montrent une remarquable homogénéité. Le vaisselier de terre se caractérise également, pendant cette période, par un répertoire de formes extrêmement restreint. Autour de Lyon et de Vienne, l'équipement de la maison comporte presque exclusivement des vases à panse globulaire, dits de «formes fermées» munis d'un large fond bombé dont le diamètre correspond plus ou moins à celui de l'ouverture. Ces récipients ne forment que deux catégories : les pots à cuire et les cruches. Les autres récipients sont exceptionnels. Et FAURE-BOUCHARLAT,1980, 431, «majorité écrasante du pot globulaire sans préhension, ni bec, auxquels étaient associées des cruches à anse rubanée et bec rapporté».
- 154. Dізвоко, 1975, fig р. 231-236.
- 155. Consultation du dépôt des fouilles urbaines de Poitiers, avec Brigitte Boissavit-Camus en décembre 1993.
- 156, RANDOUIN, 1981, 111.
- 157. LEENHARDT, 1987, 59-70, lots A, B.
- 158. Pâte blanche grossière avec des stries de tournage régulières.
- 159. RÉGALDO, 1990, 108.
- 160. Fabri:-Dupont, 1991b, 173.

Le XIIIe siècle est donc caractérisé par une amélioration des techniques de façonnage et un début de diversification des formes. Les critères morphologiques sont de bons marqueurs chronologiques pour la région. L'apparition de la glaçure à la fin du siècle parachève le renouveau céramique ¹⁶¹.

L'apogée aux XIVe-XVe siècles

C'est à partir de la fin du XIIIe siècle et au début du XIVe que de grands changements s'opèrent. Du point de vue commercial, alors que l'usage des vases en pâte rouge polie 27 se prolonge dans la région toulousaine jusqu'au XIVe siècle et même au siècle suivant 162, en association avec un revêtement glaçuré, la commercialisation s'achève à Bordeaux vers la fin du XIIIe siècle. En fait, ce changement coïncide avec l'arrivée des productions sadiracaises — notamment des cruches en pâte fine — sur le marché bordelais. Jusqu'alors, les cruches polies n'étaient en concurrence qu'avec des productions en pâte grossière, supposées locales, moins adaptées à une utilisation pour des liquides ; on peut penser qu'elles représentaient alors un haut de gamme. On assiste donc à la fermeture d'un courant commercial, car les productions de Sadirac sont tout aussi adaptées par leur finesse qui les rend moins poreuses, à la demande de vases à liquide. Les cruches en pâte rouge et les cruches de Sadirac occupent en fait le même créneau fonctionnel.

L'émergence sur le marché bordelais du centre potier de Sadirac 163 répond à beaucoup de demandes. On assiste donc à la fin du XIIIe siècle à l'émergence des centres potiers qui succèdent à des ateliers dispersés. Le commerce avec Sadirac fait partie intégrante de la vie bordelaise et cela dans tous les niveaux archéologiques de la fin du XIIIe siècle jusqu'au XIXe siècle 164. La reprise du commerce est presque simultanée : à partir du milieu du siècle, des relations se nouent avec la région de Barbezieux (Lamérac), le Bergeracois 165, l'Agenais et le Marmandais 166, le Toulousain 167, la Saintonge 168 et peut-être même la Provence 169. Les productions de la région de Barbezieux sont, de loin, les plus présentes à Bordeaux, après celles de Sadirac. De Lamérac viennent les vases à cuire, de Sadirac les autres 170. C'est le commerce bordelais qui opère une sélection assez remarquable, car sur les lieux de production, on trouve dans chacun des deux endroits toutes les formes. Le commerce bordelais, par trop dépendant du centre potier de Sadirac qui produit presque uniquement des vases à liquide et pratiquement jamais de pots à cuire, peut-être du fait d'une terre inappropriée, aurait été contraint d'acquérir ces vases assez loin (80 km) afin de satisfaire les besoins de la population en ustensiles propres à la cuisson ¹⁷¹.

La qualité de la production originaire de Sadirac, qui tient presque 80 % du marché bordelais, est très bonne : les pâtes sont fines, le tournage est très régulier. L'élément le plus frappant de cette mutation de la fin du XIIIe-début du XIVe siècle, associé à l'apparition de la pâte fine ¹⁷², est l'adoption du revêtement glaçuré sur des formes nouvelles (les mortiers et les pichets). Les pots ne représentent plus que moins de la moitié du matériel (fig. 111); apparaissent pichets et mortiers ; une forme de cruche à lèvre droite 31 est adoptée.

- 161. Démians d'Archimbaud, 1985, 138-139. L'apparition de pièces glaçurées, signale un souci technique, décoratif et fonctionnel nouveau En effet, dans le midi de la France, la même constatation est faite, sur l'apparition d'un nouvel art de vivre à la fin du XIIIe siècle.
- 162. Broecker, 1985, 89.
- 163. L'émergence des centres potiers n'est pas propre au bordelais à cette période, c'est le cas notamment en Saintonge avec la Chapelle-des-Pots, ou encore en Provence avec le centre potier d'Uzège, Cuisinier, 1991; Amouric, 1986, 605 et 1987, 227-233.
- 164. Rigalijo, 1988a, 79-88, pour la fin du XVIe siècle. Rigalijo, 1986, 151-168, pour les XVIIe-XIXe s., Вохния, 1991, 53-112, pour le XVIIe siècle.
- 165. 3 fragments de mortiers avec masques et pastilles sur le site du couvent des Carmes. 1 fragment de mortier de même type sur le site de la place Camille-Jullian. cf. LABORIE, 1984, 251.
- 166. On note la présence de quelques tessons de mortiers provenant d'Agen ou de Marmande. On différencie difficilement les productions marmandaises des productions agenaises. 1 fragment de mortier glaçuré avec masque sur le site du couvent des Carmes. 2 fragments de mortier glaçuré avec masque, sur le site de Saint-Christoly. 1 fragment de jatte et 1 fragment de grande cruche de forme 1, sur le site de la place Camille-Jullian, FABRE-DUPONT, 1991b, 157, 163, 134.
- 167. Une grosse cruche provenant probablement de Toulouse. Cette pièce a été retrouvée dans des latrines de la fin du XIVe siècle sur le site de la place Camille-Jullian, F.46. Une pièce identique a été retrouvée à Toulouse : «grand pégau à trois anses», sa provenance serait peut-être toulousaine ? Archéologie et vie quotidienne, 1990, 159, fig. 172. Il y en a une aussi dans les collections du British Museum.
- 168. Des pichets très décorés (cuivre-manganèse). 16 tessons rue Causserouge, 3 tessons rue Permentade, 1 tesson sur le couvent des Carmes, 2 tessons place Saint-Christoly, 10 tessons place Camille-Jullian. Cuisinii: 1991, 60.
- 169. 5 fragments avec un décor de rinceaux pouvant appartenir à la même pièce place Camille-Jullian. Démians d'Archimbahd, 1980, 105-109. Montrés à J. Thiriot lors de la Table Ronde sur la céramique tenue à Bordeaux en juin 1993, qui a pu les identifier.
- 170. Même constatation à Saint-Emilion: Lamérac, outre les pots à cuire, n'est représenté que par un seul mortier et un bec de cruche. LAVIGNE, 1991, 40.
- 171. On peut imaginer un trajet utilisant les voies fluviales en empruntant la Dronne depuis Barbezieux, puis l'Isle jusqu'à Libourne, puis la Dordogne et enfin empruntant la Garonne jusqu'à Bordeaux. Boxinxa, 1995, 34. Il parle de cette voie à propos de l'acheminement du bois et du merrain provenant du nord-est du diocèse de Bordeaux. Cet itinéraire est en fait tracé par les trouvailles du Libournais, mais il n'est peut-être pas le seul emprunté. Les tarifs de péage par voie d'eau de Vayres et Fronsac sur la Dordogne en aval de Libourne qui pourraient remonter au XIVe siècle, signalent des charges de pots, dont ni l'origine ni la destination n'est mentionnée: peut-être les marmites provenant de Barbezieux appartenaient-elles à ces cargaisons? Les droits sur les pots se payent en nature et non en deniers. Drouyr, 1909, 4-20. Chaptaor, 1987, 167-178.
- 172. FABRE-DUPONT, 1991B, 133. On assiste au même phénomène à Marmande, de même, on change de type de cuisson, passant d'un cuisson réductrice à une cuisson oxydante, car la glaçure s'adapte mieux avec une cuisson oxydante qu'avec une cuisson réductrice.

262 Aquitania, XIII, 1995 Sylvie Fabre-Dupont Maleret

	pots	marmites	cruches	pichets	mortiers	jattes	divers
XIVe	397	190	410	660	154	33	258
XVe	44	274	193	530	143	26	130

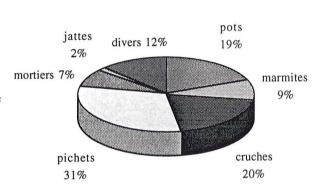
Fig. 111.

Pourcentage des différents types de céramique au XIVe siècle tous sites bordelais confondus. Dans la catégorie «divers» sont compris les couvercles, les vases de réserve, les petites formes et les tirelires.

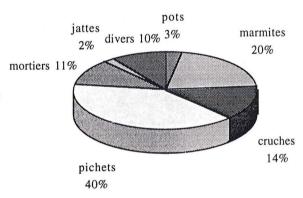


Pourcentage des différents types de céramique au XVe siècle tous sites bordelais confondus. Dans la catégorie «divers» sont compris les couvercles, les vases de réserve, les petites formes et les tirelires.

XIVe siècle



XVe siècle



La diversification du vaisselier apparaît surtout vers le milieu du XIVe siècle et dans sa seconde moitié : jattes et autres formes ouvertes, tirelires, et surtout marmites viennent s'ajouter aux formes précédentes.

Le répertoire limité des formes et des gabarits dans les lots les plus anciens fait progressivement place à un catalogue plus diversifié. Le trait marquant de l'évolution du vaisselier est constitué par la substitution progressive de formes nouvelles au pot à tout faire maintenant archaïque. Première illustration : le pichet. Lorsqu'il apparaît à fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, la proportion des cruches reste stable alors que celle des pots diminue notablement. Or, le pichet n'a pas le même usage que le pot. Il ne s'agit donc pas d'une substitution d'un récipient à un autre, mais d'une diversification du vaisselier de terre. Mortiers et autres formes

ouvertes, dans la mesure où elles ont des fonctions de présentation ou préparation des mets, ont certainement aussi contribué, mais de manière plus diffuse, à la diminution particulièrement notable des pots. L'augmentation du nombre des vases à liquide est considérable (fig. 111 et 112) et ne se borne pas à l'addition d'une forme nouvelle : pichets et cruches finissent par représenter la moitié de la céramique dans la seconde moitié du XIVe siècle, proportion jamais atteinte ni auparavant ni après le XVe siècle. En revanche, à partir du milieu du XIVe siècle, la marmite ôte au pot une de ses principales fonctions. La marmite qui se distingue du pot par ses deux anses symétriques, en pâte réfractaire, est destinée à un usage culinaire. A la fin du XIVe siècle, les lèchefrites viennent s'ajouter au vaisselier.

Le XVe siècle n'est pas un moment de renouveau céramique. Les courants commerciaux avec la région de Barbezieux s'éteignent dans sa seconde moitié, ainsi que ceux avec la Saintonge. Le vaisselier reste le même que celui acquis au XIVe. Les pots ne représentent plus qu'une proportion négligeable de la céramique (fig. 112), ceci au profit des marmites. Les pichets, toujours bien représentés ne sont pratiquement plus glaçurés ; ils sont tournés rapidement et moins bien finis. Ils donnent l'impression d'un travail rapide, en série. C'est seulement à la fin du siècle et au début du suivant qu'ils deviennent moins nombreux, peut-être en raison de la généralisation de la bouteille en verre ou du développement du pichet d'étain ; la fondation de la corporation des potiers d'étain date de 1486 173. Les mortiers suivent la même tendance, le décor est beaucoup moins important, les masques disparaissent, il reste la glacure et quelques cordons digités. Cet appauvrissement du décor sensible à Bordeaux à partir du XVe siècle est comparable à ce qui se passe dans le nord et l'est de la France ¹⁷⁴. L'activité commerciale de la céramique ne reprendra que dans le courant du XVIe siècle avec une véritable ouverture du marché bordelais et une plus grande diversification des formes.

Cette évolution de la céramique durant ces six siècles a des parallèles dans les modes alimentaires, dans la structuration de la maison et dans l'évolution de la ville, mais il conviendra d'analyser avec une attention plus particulière ces phénomènes dont l'étude déborde du cadre de cet article.



173. El. Amrani, 1983, 19.174. Verhaegue, 1989, 98.

${f B}$ ibliographie générale

- ALEXANDRE-BIDON, 1986a: ALEXANDRE-BIDON (D.), «L'archéo-iconographie, ou l'image à l'épreuve de l'archéologie», in BAZZANA (A.), POISSON (J.-M.), Histoire et archéologie de l'habitat médiéval, cinq ans de recherches dans le domaine méditerranéen et la France du centre-est, Université Lyon 2, Lyon, 1986, 219-226.
- ALEXANDRE-BIDON, 1986B: ALEXANDRE-BIDON (D.), «Le métier de potier en terre (XIIIe-XIXe siècles): histoire, iconographie et archéologie», RAMAGE 4, Paris, 1986, 61-97.
- AMOURIC, 1986: AMOURIC (H.), DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), «Potiers de terre en Provence-Comtat Venaissin au Moyen Age», in BARRAI. I ALTET (X.) (dir.), Artistes, artisans et production artistique au Moyen Age, I-Les hommes, Actes du colloque international CNRS/Université de Rennes II-Haute-Bretagne de 1983, ed. Picard, Paris, 1986, 601-623
- AMOURIC, 1987: AMOURIC (H.), «La diffusion des produits céramiques en Provence: XIVe-XIXe siècle. Flux, diffusion marginale, aléatoire, immédiate et médiate», in Chapelot (J.), Galinié (H.), Pilet-Lemière (J.), La céramique (Ve-XIXe siècles): fabrication, commercialisation, utilisation, Caen, 1987, 227-233.
- ARCELIN-PRADELLE, 1982 : ARCELIN-PRADELLE (Ch.), LAUBENHEIMER (F.), «La notion de série en céramique tournée», Histoire des techniques et sources documentaires, méthodes d'approche et expérimentation en région méditerranéenne, Cahier n° 7, Actes du colloque du GIS, Aix en Provence, 21-23 octobre 1982, CNRS, 1982, 129-139.
- Archéologie et vie quotidienne, 1990: Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe XIVe siècles en Midi-Pyrénées, catalogue d'exposition, Musée des Augustins, Toulouse, 1990.
- Archives Historiques de la Gironde: Archives Historiques du département de la Gironde, Bordeaux, 1859-1932, T. XXI, T. XXII, T. XXVII.
- ARRAMOND, 1985 : ARRAMOND (J.-C.), BROECKER (R.), GUIBAUT (J.-E.), «Villeneuve-Tolosane, découverte d'un four domestique», Archéologie du Midi médiéval, t. 3, 1985, 180-182.
- AVRII., 1993: AVRII. (F.), REYNAUD (N.), Les manuscrits à peinture en France (1450-1520), Bibliothèque nationale, Flammarion, Paris, 1993.
- BACCRABERE, 1972: BACCRABERE (C.), «De la céramique commune du Moyen Age dans le Toulousain (Haute-Garonne)», Archéologie médiévale, t. 2, 1972, 253-279.
- BARRAUD, 1990 : BARRAUD (D.), «Chronique d'archéologie bordelaise, année 1990, chantier Camille-Jullian-Principales découvertes», Revue archéologique de Bordeaux (SAB), t. LXXXI, Bordeaux, 1990, 7-10.
- BARRAUD, 1991: BARRAUD (D.), «Chronique d'archéologie bordelaise, année 1991: 4 à 6 rue Métivier», SAB, t. LXXXII, Bordeaux, 1991, 12-14.
- BAUDREU, 1985 : BAUDREU (B.), DAUZAT (A.), «L'habitat médiéval de Saint-Andrieu (Fenouillet-du-Razès)», Archéologie du Midi Médiéval, t. 3, 1985, 27-40.
- Bémont, 1274: Bémont (C.), Recogniciones feodorum in Aquitania, nº 501,
- BERNARD, 1968: BERNARD (1.), Navires et gens de mer à Bordeaux (vers 1400-vers 1550), thèse de doctorat, Université de Paris, Paris, 1968.
- BOCHACA, 1995: BOCHACA (M.), «La maison libournaise vers 1500-1550 à travers les sources notariales», Revue historique et archéologique du Libournais, n° 236, t. LXIII, 1995, 33-46.
- BOCHER, 1991 : BOCHER (J.-Y.), HANUSSE (C.), «Aperçu sur le vaisselier de terre cuite bordelais au XVIIe siècle : les céramiques découvertes lors de l'aménagment du Musée d'Aquitaine, 20, cours Pasteur à Bordeaux», SAB, t. LXXXII, 1991, 53-112.

- Boissavit-Camus, 1989: Boissavit-Camus (B.), Rerolle (M.), commissaires de l'exposition: *Romains et Barbares entre Loire et Gironde IVe-Xe siècle*, ouvrage collectif, Exposition au musée Sainte-Croix (Poitiers), 6 octobre 1989-28 février 1990, Poitiers, 1989.
- Braquehaye, 1965: Braquehaye (C.), «Notice sur des poteries du Moyen Age (vases en terre cuite trouvés à la Force», SAB, t.4, 1965, 166-174.
- BROECKER, 1985 : BROECKER (R.), «Aperçu sur le pot et la cruche dans le sud-ouest toulousain», Archéologie du Midi Médiéval, t. 3, 1985, 73-92
- BROECKER, 1986: BROECKER (R.), «La céramique trouvée dans le four 3 de Palaminy (Haute-Garonne)», *Archéologie Médiévale*, t. 16, 1986, 121-135.
- Bucur et alii, 1984 : Bucur (i.), Dufournier (D.), Goulpeau (L.), Langouet (L.), Naveau (J.), «La céramique à «œil de perdrix» de la Hardelieu à Laval (Mayenne)», Archéologie médiévale, t. XIV, 1984, 169-220.
- CAUJET, 1987: CAUJET (B.), «Atelier de potiers du Haut Moyen Age (milieu XIe à la fin du XIIe siècle) découvert sur l'emplacement d'une nécropole paléochrétienne à Saint-Geny (Lectoure)». La céramique médiévale en Midi-Pyrénées: état des questions et recherches récentes, Rapport d'une journée d'étude à Toulouse, séance du 20 juin 1987.
- CATHMA, «Céramiques languedociennes du Haut Moyen Age (VIIe-XIe siècles). Etudes micro-régionales et essai de synthèse», *Archéologie du Midi Médiéval*, tome XI, 1993, p. 111-228.
- CHAPPELOT, 1987: CHAPPELOT (J.), «Aspects socio-économiques de la production, de la commercialisation et de l'utilisation de la céramique», in CHAPPELOT (J.), GALINIÉ (H.), PILET-LEMIÈRE (J.), La céramique (Ve-XIXe siècles): fabrication, commercialisation, utilisation, Actes du ler congrès international d'archéologie médiévale (Paris 1985), Caen, 1987, 167-178.
- COLLARDELLE, 1993: COLLARDELLE (M.), VERDEL (E.), Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement. La formation d'un terroir au XIe siècle, Documents d'Archéologie Française, n° 40, Paris, 1993.
- COSTES, 1987: COSTES (A.), «Lahage (Haute-Garonne): un atelier de potier médiéval», La céramique médiévale en Midi-Pyrénées: état des questions et recherches récentes, Rapport d'une journée d'étude à Toulouse, séance du 20 juin 1987.
- CUISENIER, 1975/76: CUISENIER (J.), CHAPFLOT (J.), DESVALLES (A.), Potiers de saintonge, huit siècles d'artisanat rural, catalogue d'exposition, Ed. Musées nationaux, Paris, 1975-1976.
- CUISIENIER, 1991: CUISIENIER (J.), GUADAGNIN (R.), Un village au temps de Charlemagne, moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VIIe siècle à l'An Mil, ouvrage collectif, catalogue d'exposition 1990-1991, éd. musées nationaux, Paris, 1991.
- DAUZAT, 1983 : DAUZAT (A.), «La motte castrale du Razès : Couges», Archéologie du Midi médiéval, 1, 1983, 29-35.
- DAUZAT, 1984 : DAUZAT (A.), «La motte du Mourrel à Molleville et la motte de Puy-Redon à Laurac», Archéologie du Midi Médiéval, 2, 1984, 38-45.
- DEBORD, 1975: DEBORD (A.), LEENHARDT (M.), «La céramique d'Andonne», Archéologie médiévale, V, 1975, 209-242.
- DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, 1980: DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), Céramiques d'Avignon. Les fouilles de l'hôtel de Brion et leur matériel, Académie de Vaucluse, Avignon, 1980.
- DÉMIANS D'ARCHIMBAUD, 1985: DÉMIANS D'ARCHIMBAUD (G.), FOY (D.), «L'organisation de la vie domestique au Moyen Age dans le Midi de la France», Les français et la table, catalogue d'exposition, MNATP, 20 nov 1985-21 avril 1996, Paris, 1985, 136-141.

- Des Burgondes à Bayard, 1984: Des Burgondes à Bayard, mille ans de moyen âge, recherches archéologiques et historiques, catalogue d'exposition, Grenoble, Lyon, Génève, Valence, Paric, Chambéry, Annecy, Bourg-en-Bresse, 1981-1984, Lyon, 1984.
- DROUYN, 1874: DROUYN (L.), Bordeaux vers 1450, description topographique, Archives municipales de Bordeaux, Bordeaux, 1874.
- DROUYN, 1909: DROUYN (L.), «Droits de péage et de passage dans la juridiction de Vayres et dans quelques seigneuries des bords de la Dordogne», in Recueil des actes de l'académie de Bordeaux, 1909, 4-10.
- ECHALLIER, 1984 : ECHALLIER (J.-C.), Eléments de technologie céramique et d'analyse des terres cuites archéologiques, Documents d'archéologie méridionale (numéro spécial), série méthodes et techniques, n° 3, Paris, 1984.
- El. Amrany, 1983: El. Amrany (L.-S.), Recherche sur les métiers dans quelques villes du Sud-Ouest de la France du XIVe au XVIe siècles, thèse de doctorat sous la direction de M. B. Guillemain, Bordeaux III, 1983
- Fabri:-Dupont, 1991a: Fabri:-Dupont (S.), Contribution aux recherches sur la céramique du Xe au XVe siècle provenant des fouilles de la place Camille-Jullian à Bordeaux, DEA, CRIAA, Bordeaux III, 1991.
- Fabrie-Dupont, 1991b: Fabrie-Dupont (S.), Régaldo-Saint Blancard (P.), «Un artisanat céramique groupé aux portes de la ville de Marmande», *Aquitania*, 9, 1991, 119-176.
- FABRE-DUPONT, 1992 : FABRE-DUPONT (S.), «Etude d'un dépotoir médiéval en relation avec le palais épiscopal de Bazas», *Cahiers du Bazadais*, n° 98-99, 3e-4e trimestre 1992, 89-98.
- FARAVEL, 1989: FARAVEL (S.), MARQUETTE (J.-B.), Place Camille-Jullian, évolution d'un îlot urbain de Bordeaux du Moyen Age à nos jours, Documentation disponible et potentialités archéologiques, rapport multigraphié, Bordeaux, 1989.
- FAURE-BOUCHARLAT, 1980: FAURE-BOUCHARLAT (E.), COLARDELLE (M.), FIXOT (M.), PELLETHER (J.-P.), «Eléments comparatifs de la production céramique du XIe siècle dans le bassin rhodanien», in La céramique médiévale en méditerranée occidentale Xe-XVe siècle, actes du colloque international du Centre national de la recherche scientifique, n° 584, Valbonne, 11-14 septembre 1978, éd. CNRS, Paris, 1980, 429-440.
- FAURE-BOUCHARLAT, 1990: FAURE-BOUCHARLAT (E.), A la fortune du pot, la cuisine et la table à Lyon et à Vienne, Xe-XIXe siècles, d'après les fouilles archéologiques, ouvrage collectif, catalogue de l'exposition Lyon, Vienne, Macon, 1990-1991, numéro spécial DARA, Ed. Musée de la civilisation gallo-romaine, Lyon, 1990.
- GAIDON-BUNUEL, 1988: GAIDON-BUNUEL (M.-A.), «Chronique d'archéologie bordelaise, année 1988, rue Causserouge», *SAB*, LXXIX, 1988, 11-14.
- GAIDON-BUNUEL, 1991; GAIDON-BUNUEL (M.-A.), «Chronique d'archéologie bordelaise, année 1991, rue Permentade», *SAB*, LXXXV, 1991, 20-22.
- GARNIER, 1973/74 : GARNIER (J.-F.), «Une découverte ancienne : la fontaine médiévale de Chanteclair à Cancon», Société archéologique et historique de Villeneuve-sur-Lot, 3-4, 1973-1974, 38-40.
- GONON, 1961: GONON (M.), La vie familiale en Forez au XIVe siècle et son vocabulaire d'après les testaments, Paris, 1961.
- GUILHOT, 1995: GUILHOT (J.-O.), RICHARD (A.), Ex pots... céramiques médiévales et modernes en Franche-Comté, Catalogue d'exposition, Montbéliard, Musée de ducs de Wurtemberg, Besancon, 1995.
- HENSEL, 1970: HENSEL (W.), ABRAMOWICZ (A.), GASSOWSKI (J.), OKULICZ (J.), SUCHODOLSKI (S.), TABACZYNSKI (S.), «Dans l'Albigeois, le château et le village de Montaigut», Archéologie du village déserté I, Cahiers des Annales n° 27, Evreux, 1970, 13-53.

- Jacquiss, 1995: Jacquiss (P.), La céramique médiévale en Moyenne Garonne VIe-XIVe siècle, rapport relié, 1993-1995, Agen, 1995.
- JERIEBZOFF, 1984: JERIEBZOFF (A.), JACQUES (P.), ZANATTA (J.-P.), «Fours médiévaux à Daubèze», Revue de l'Agenais, supplément n° 1, 1984, 1-15.
- LABORIE, 1984: LABORIE (Y.), «Poteries bergeracoises au XIVe siècle, officine Saint-Catherine à Bergerac», Aquitania, 2, 1984, 239-257.
- LABROUCHE, 1991: LABROUCHE (P.), Essai de classification de la céramique médiévale de la place Camille-Jullian à Bordeaux : le matériel du Haut Moyen Age, Mémoire de maîtrise, CRIAA, Bordeaux III, 1991.
- LACOMBE, 1979: LACOMBE (C.), «Etude d'un nouvel ensemble de céramique médiévale provenant de rue Romaine à Périgueux», 104e congrès national des sociétés savantes, Archéologie, Bordeaux, 1979, 235-247
- LACOMBE, 1981a: LACOMBE (C.), «Etude archéologique du mobilier céramique du musée des Pénitents Blancs de Sarlat», Bulletin de la société des amis de Sarlat et du Périgord noir, n° 4, 1er trimestre, 1981, 9-13.
- LACOMBE, 1981B: LACOMBE (C.), «Fosses ovoïdes médiévales de la rue Romaine à Périgueux (Dordogne)», *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, Périgueux, 1981, 123-155.
- LACOMBE, 1986a: LACOMBE (C.), MORALA (A.), «Les fours de potiers médiévaux de Cézérac, commune de Montayral», *Archéologie du Midi Médiéval*, 4, 1986, 93-102.
- LACOMBE, 1986B: LACOMBE (C.), «Une tessonnière des XIIIe-XIVe siècles à Planèze, commune de Beauronne. Premiers résultats», *Documents d'archéologie périgourdine (ADRAP)*, 1, 1986, 55-66.
- LANDAIS, 1989: LANDAIS (M.-A.), «Capian les murailles, une occupation attestée du Ier au XVIIe siècle sur les coteaux du Bordelais», L'Entredeux-Mers à la recherche de son identité, 2ème colloque, octobre 1989, CLEM, 1989, 39-45.
- LASSURE, 1973/74: LASSURE (C. et J.-M.), «Découverte de silos médiévaux à Vigoulet-Auzil», Archéologie médiévale, 3-4, 1973-1974, 341-351.
- LASSURE, 1975A: LASSURE (C. et J.-M.), «Aperçus sur l'habitat médiéval de Conques à Buzet-sur-Tarn», Archéologie médiévale, 5, 1975, 443-454.
- LASSURE, 1975B: LASSURE (C. et J.M.), «La motte féodale de Panassac», Bulletin de la société archéologique du Gers, t. LXXVI, 1er trimestre, 1975, 37-51.
- LASSURE, 1976A: LASSURE (J.-M.), «Mont d'Astarac, notes d'archéologie et d'histoire», Bulletin de la société archéologique du Gers, 4eme trimestre, 1976. 357-382.
- LASSURE, 1976B: LASSURE (J.-M.), «Un four de tuilier médiéval à Saint-Blancard», *Bulletin de la société archéologique du Gers*, 4eme trimestre, 1976, 441-442.
- LASSURE, 1983 : LASSURE (J.-M.), «Les fouilles de sauvetage de Saint-Maur», Archéologie du Midi Médiéval, 1, 1983, 11-22.
- LAURIOUX, 1984: LAURIOUX (B.), REDON (O.), «Emergence d'une cuisine médiévale: le témoignage des livres», in Bresc (H.), Matériaux pour l'histoire des cadres de vie dans l'Europe occidentale (1050-1250), Centre d'études médiévales de Nice, Nice, 1984, 91-103.
- LAURIOUX, 1995: LAURIOUX (B.), «Les sources culinaires», in GUICHARD (P.), ALEXANDRE-BIDON (D.), Comprendre le XIIIe siècle, PUL, Lyon. 1995, 215-226.
- LAVAUD, 1993: LAVAUD (S.), Saint-Seurin, une grande seigneurie du bordelais (XIVe-XVe siècles), doctorat d'université, CROS, Bordeaux III, 1993.
- LAVIGNE, 1991: LAVIGNE (C.), Etude d'un ensemble céramique du XIVe siècle, observations typologiques et statistiques, mémoire de licence, CRIAA, Bordeaux III, 1991

- LEENHARDT, 1987: LEENHARDT (M.), «Contribution à l'étude de l'habitat en Basse-Normandie : recherches sur la typologie et la chronologie des céramiques utilisées du XIe au XVe siècle», in Chapelot (J.), Galinié (H.), Pilet-Lemière (J.), La céramique (Ve-XIXe siècles): fabrication, commercialisation, utilisation, Actes du Ier congrès international d'archéologie médiévale (Paris 1985), Caen, 1987, 59-70.
- LEENHARDT, 1995: LEENHARDT (M.), (dir.), Poteries d'Oc, céramiques languedociennes VIIe-XVIIe siècles, catalogue d'exposition, Musée archéologique de Nîmes, 15 oct.1995-28 février 1996, Nîmes, 1995.
- Lerat-Hardy, 1991: Lerat-Hardy (M.-C.), «Chronique d'archéologie bordelaise, année 1991, îlot Canavéral», SAB, LXXXII, 1991, 23-26.
- Livre des coutumes : Livre des coutumes, Bordeaux, 1890.
- MARCHÉSI, 1993 : MARCHÉSI (H.), THIRIOT (J.), VALLAURY (L.), «Le bourg médiéval des potiers : un échange culturel en méditerranée», Archéologia, n° 290, mai 1993, 26-31.
- MEYER, 1985: MEYER (O.), «Saint-Denis VIe-XVIe siècle», in Les français et la table, catalogue d'exposition, MNATP, 1985, 115-130.
- NICOURT, 1986: NICOURT (J.), Céramiques médiévales parisiennes, classification et typologie, J.P.G.F., Paris, 1986.
- PICON, 1973: PICON (M.), Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux, n° 2, Dijon, 1973.
- PIPONNIER, 1993: PIPONNIER (F.), Le Château d'Essertines (Loire), DARA 11, Lyon, 1993.
- POUSTHOMIS, 1983: POUSTHOMIS (B.), «L'apparition de la céramique médiévale glaçurée dans le sud du Tarn», Archéologie du Midi Médiéval, 1, 1983, 37-50.
- Pravoslav-Rada, 1989 : Pravoslav-Rada, *Les techniques de la céramique*, Gründ, Paris, 1989.
- RANDOUIN, 1981: RANDOUIN (B.), «Essai de classification chronologique de la céramique de Tours du IVe au XIe siècle», Recherches sur Tours, 1, 1981, 103-114.
- RAYNAUD, 1990 : RAYNAUD (C.), Un village gallo-romain et médiéval de Lunel Viel (Hérault), les fouilles du quartier ouest (1981-1983), Annales littéraires de l'université de Besançon, vol. 97, Centre de recherche et d'histoire ancienne, 422, Paris, 1990.
- RÉGALDO, 1979/81: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Poteries de Sadirac et de l'Entre-deux-Mers, première esquisse d'une synthèse archéologique», SAB, 72, 1979-1981, 33-47.
- RÉGALDO, 1985: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Sadirac à la fin du Moyen Age: le site potier de Sableyre», SAB 76, 1985, 57-71.

- RÉGALDO, 1986: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Les céramiques de raffinage du sucre : typologie, technologie», Archéologie du Midi médiéval, 4, 1986, 151-168.
- RÉGALDO, 1988a : RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Les fouilles de la place de la Victoire : étude du matériel céramique provenant du fossé», SAB, LXXIX, 1988a, 79-88.
- RÉGALDO, 1988B: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Cruches, pichets et cruchons de production sadiracaise du XIVe au XIXe siècle», Recueil de textes sur l'artisanat céramique à Sadirac et dans l'Entre-deux-Mers, CLEM, 1988, 80-98.
- RÉGALDO, 1989: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Evolution et mutation des structures de productions céramiques des époques médiévales et modernes dans la région bordelaise», L'Entre-deux-Mers à la recherche de son identité, Actes du second colloque tenu dans le canton de Créon, CLEM, oct. 1989, 47-56.
- RÉGALDO, 1990: RÉGALDO-SAINT BLANCARD (P.), «Une officine de potier du XIIIe siècle à Lormont», SAB, 81, 1990, 99-111.
- RÉGINATO, 1981: RÉGINATO (A.), NÉGRO ((J.-C.), ROIGT (J.-M.), «Une riche fosse médiévale à Clairac», Les silos médiévaux à offrandes, numéro spécial du comité d'études historiques et archéologiquesde Sainte-Bazeille en Bazadais, 1981.
- Registre de la Jurade : Registre de la Jurade, T3, délibérations de 1406 à 1409, Bordeaux, 1873.
- RENOUARD, 1965: RENOUARD (Y.), Bordeaux sous les rois d'Angleterre, Histoire de Bordeaux, III, FHSO, Bordeaux, 1965.
- REY-DELQUÉ, 1992 : REY-DELQUÉ (M.) (dir.), Plaisirs et manières de table aux XIVe et XVe siècles, Catalogue de l'exposition, Musée des Augustins, 23 avril-29 juin 1992, Toulouse, 1992.
- SAINT-VENANT, 1899 : SAINT-VENANT (J. de), «Anciens vases à bec. Etude de géographie céramique», Bulletin monumental, Caen. 1899, 3-62.
- UGAGLIA, 1984: UGAGLIA (E.), POUSTHOMIS (B.), «Découvertes de poteries et verres dans le palais cardinal de la Romieu», Archéologie du Midi Médiéval, 2, 1984, 137-150.
- VERHAEGUE, 1989: VERHAEGUE (F.), «La céramique très décorée du Bas Moyen Age en Flandre», actes du colloque de Lille, mars 1988, numéro hors série de Nord-Ouest Archéologie, 1989, 19-113.
- ZIEGLÉ, 1988: ZIEGLÉ (A.), GAIDON (M.-A.), Découvertes archéologiques sur le site de Parunis, de Mithra aux Carmes, Catalogue de l'exposition, Musée d'Aquitaine, 15 février 1988-16 mai 1988, SAB, Bordeaux, 1988.